Second Session
Thirty-seventh Parliament, 2002-03

Deuxième session de la
trente-septième législature, 2002-2003

SENATE OF CANADA

SÉNAT DU CANADA

Proceedings of the Standing Senate Committee on

Délibérations du Comité sénatorial permanent des

Aboriginal Peoples

Peuples autochtones

Chair:
The Honourable THELMA J. CHALIFOUX

Présidente:
L'honorable THELMA J. CHALIFOUX

Wednesday, March 19, 2003

Le mercredi 19 mars 2003

Issue No. 9

Fascicule n^{o} 9

Sixteenth and seventeenth meetings on:

Examination of issues affecting urban Aboriginal youth, in particular, access, provision and delivery of services, policy and jurisdictional issues, employment and education, access to economic opportunities, youth participation and empowerment, and related matters

Seizième et dix-septième réunions concernant:

L'examen des problèmes qui touchent les jeunes Autochtones des villes, plus précisément, l'accessibilité, l'éventail et la prestation des services; les problèmes liés aux politiques et aux compétences; l'emploi et l'éducation; l'accès aux débouchés économiques; la participation et l'autonomisation des jeunes; et d'autres questions connexes

WITNESSES:
(*See back cover*)

TÉMOINS:
(*Voir à l'endos*)

40227-40228

THE STANDING SENATE COMMITTEE ON ABORIGINAL PEOPLES

The Honourable Thelma J. Chalifoux, *Chair*

The Honourable Janis G. Johnson, *Deputy Chair*

and

The Honourable Senators:

Carney, P.C.
* Carstairs, P.C.
(or Robichaud, P.C.)
Chaput
Christensen
Gill
Léger
* Lynch-Staunton
(or Kinsella)
Pearson
Sibbeston
Stratton
Tkachuk

**Ex Officio Members*

(Quorum 4)

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DES PEUPLES AUTOCHTONES

Présidente: L'honorable Thelma J. Chalifoux

Vice-présidente: L'honorable Janis G. Johnson

et

Les honorables sénateurs:

Carney, c.p.
* Carstairs, c.p.
(ou Robichaud, c.p.)
Chaput
Christensen
Gill
Léger
* Lynch-Staunton
(ou Kinsella)
Pearson
Sibbeston
Stratton
Tkachuk

* *Membres d'office*

(Quorum 4)

Published by the Senate of Canada

Available from: Communication Canada
Canadian Government Publishing, Ottawa, Ontario K1A 0S9

Also available on the Internet: http://www.parl.gc.ca

Publié par le Sénat du Canada

En vente:
Communication Canada – Édition Ottawa (Ontario) K1A 0S9

Aussi disponible sur internet: http://www.parl.gc.ca

MINUTES OF PROCEEDINGS

VANCOUVER, Wednesday, March 19, 2003
(18)

[*English*]

The Standing Senate Committee on Aboriginal Peoples met this day at 9:10 a.m. in the Asia Pacific Hall, Morris J. Wosk Centre for Dialogue, 580 West Hastings, Vancouver, British Columbia, the Chair, the Honourable Senator Chalifoux, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Carney, P.C., Chalifoux, Léger, Pearson, Sibbeston (5).

Other senators present: The Honourable Senators Lawson and St. Germain, P.C. (2).

In attendance: The Honourable Ray Perrault, former senator, Tonina Simeone, Parliamentary Research Branch, Library of Parliament and Kate McCarthy from the Office of Senator Johnson.

Also present: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Tuesday, October 29, 2002, the committee continued its examination of issues affecting urban aboriginal youth in Canada, in particular, access, provision and delivery of services, policy and jurisdictional issues, employment and education, access to economic opportunities, youth participation and empowerment, and other related matters.

WITNESSES:

From the Vancouver Police and Native Liaison Society:

Mr. Morris Bates, Specialized Victim Assistance Worker.

From the B.C. Women's Health Centre:

Ms. Angie Todd-Dennis;

Ms. Rita Barnes.

Mr. Bates, Specialized Victim Assistance Worker, made a presentation, showed a video and answered questions.

It was agreed — That the [letters of support from program participants] presented by Mr. Morris be filed as an exhibit with the clerk of the committee (Exhibit 5900-2.37/A1-SS-1, 9, 1)

The Chair recognized the presence of former senator the Honourable Ray Perrault.

At 10:20 a.m., the committee suspended its sitting.

At 10:45 a.m., the committee resumed its sitting.

It was agreed that former Senator Perrault join the committee at the table.

Ms. Todd-Dennis and Ms. Barnes made a presentation and then together answered questions.

PROCÈS-VERBAUX

VANCOUVER, le mercredi 19 mars 2003
(18)

[*Traduction*]

Le Comité sénatorial permanent des peuples autochtones se réunit aujourd'hui, à 9 h 10, dans le Asia Pacific Hall du Morris J. Wosk Centre for Dialogue, 580, rue Hastings Ouest, à Vancouver, en Colombie-Britannique, sous la présidence de l'honorable sénateur Chalifoux (*présidente*).

Membres du comité présents: Les honorables sénateurs Carney, c.p., Chalifoux, Léger, Pearson et Sibbeston (5).

Autres sénateurs présents: Les honorables sénateurs Lawson et St. Germain, c.p. (2).

Également présents: L'honorable Ray Perrault, ancien sénateur; Tonina Simeone, de la Direction de la recherche parlementaire de la Bibliothèque du Parlement; et Kate McCarthy, du bureau du sénateur Johnson.

Aussi présents: Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 29 octobre 2002, le comité poursuit son examen des problèmes qui touchent les jeunes Autochtones des villes, plus précisément, l'accessibilité, l'éventail et la prestation des services; les problèmes liés aux politiques et aux compétences; l'emploi et l'éducation; l'accès aux débouchés économiques; la participation et l'autonomisation des jeunes; et d'autres questions connexes.

TÉMOINS:

De la Vancouver Police and Native Liaison Society:

M. Morris Bates, travailleur spécialisé en assistance aux victimes.

Du B.C. Women's Health Centre:

Mme Angie Todd-Dennis;

Mme Rita Barnes.

M. Bates, travailleur spécialisé en assistance aux victimes, fait un exposé, présente une vidéo et répond aux questions.

Il est convenu — Que les [lettres de soutien des participants au programme] présentées par M. Morris soient déposées auprès du greffier du comité (pièce 5900-2.37/A1-SS-1, 9, 1).

La présidente salue la présence de l'ancien sénateur, l'honorable Ray Perrault.

À 10 h 20, le comité suspend ses travaux.

À 10 h 45, le comité reprend ses travaux.

Il est convenu que l'ancien sénateur Perrault prenne place à la table aux côtés des membres du comité.

Mmes Todd-Dennis et Barnes font une déclaration puis répondent aux questions.

At 12:10 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

VANCOUVER, Wednesday, March 19, 2003
(19)

[*English*]

The Standing Senate Committee on Aboriginal Peoples met this day at 1:48 p.m. in the Asia Pacific Hall, Morris J. Wosk Centre for Dialogue, 580 West Hastings, Vancouver, British Columbia, the Chair, the Honourable Senator Chalifoux, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Carney, P.C., Chalifoux, Pearson and Sibbeston (4).

Other senators present: The Honourable Senators Lawson and St. Germain, P.C. (2).

In attendance: Tonina Simeone, Parliamentary Research Branch, Library of Parliament and Kate McCarthy, from the Office of Senator Johnson.

Also present: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Tuesday, October 29, 2002, the Committee continued its examination of issues affecting urban aboriginal youth in Canada, in particular, access, provision and delivery of services, policy and jurisdictional issues, employment and education, access to economic opportunities, youth participation and empowerment, and other related matters.

WITNESSES:

From the Eslha7an Learning Centre:

Gloria Nahanee, Youth Services Provider.

From the First Nations Education Steering Committee:

Christa Williams, Executive Director;

Jan Haugan.

From the Pacific Sport National Sport Centre:

Misty Thomas, Night Hoops;

Gail Sparrow, Musqueam First Nation.

From the Urban Native Youth Association:

Jerry Adams.

From the Aboriginal Sports and Development Centre:

Frazer Smith, Chairman.

Ms. Nahanee and Ms. Williams each made a presentation and answered questions.

At 3:20 p.m., the committee suspended its sitting.

At 3:30 p.m., the committee resumed its sitting.

À 12 h 10, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ:

OTTAWA, le mercredi 19 mars 2003
(19)

[*Traduction*]

Le Comité sénatorial permanent des peuples autochtones se réunit aujourd'hui à 13 h 48, dans le Asia Pacific Hall du Morris J. Wosk Centre for Dialogue, 580, Hastings-Ouest, Vancouver (Colombie-Britannique), sous la présidence de l'honorable sénateur Chalifoux (*présidente*).

Membres du comité présents: Les honorables sénateurs Carney, c.p., Chalifoux, Pearson et Sibbeston (4).

Autres sénateurs présents: Les honorables sénateurs Lawson et St. Germain, c.p. (2).

Également présentes: Tonina Simeone, de la Direction de la recherche parlementaire, Bibliothèque du Parlement, et Kate McCarthy, du bureau du sénateur Johnson.

Aussi présents: Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 29 octobre 2002, le comité poursuit son examen des problèmes qui touchent les jeunes Autochtones des villes, plus précisément, l'accessibilité, l'éventail et la prestation des services; les problèmes liés aux politiques et aux compétences; l'emploi et l'éducation; l'accès aux débouchés économiques; la participation et l'autonomisation des jeunes; et d'autres questions connexes.

TÉMOINS:

Du Eslha7an Learning Centre:

Gloria Nahanee, dispensatrice des services pour la jeunesse.

Du First Nations Education Steering Committee:

Christa Williams, directrice exécutive;

Jan Haugan.

Du Pacific Sport National Sport Centre:

Misty Thomas, Night Hoops;

Gail Sparrow, Première nation Musqueam.

De l'Urban Native Youth Association:

Jerry Adams.

De l'Aboriginal Sports and Development Centre:

Frazer Smith, président.

Mmes Nahanee et Williams font une déclaration et répondent aux questions.

À 15 h 20, le comité suspend la séance.

À 15 h 30, le comité reprend la séance.

Mr. Smith, Mr. Adams, Ms. Thomas and Ms. Sparrow made presentations and answered questions.

At 5:05 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

M. Smith, M. Adams, Mme Thomas et Mme Sparrow font une déclaration et répondent aux questions.

À 17 h 05, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ:

Le greffier du comité,

Adam Thompson

Clerk of the Committee

EVIDENCE

VANCOUVER, Wednesday, March 19, 2003

The Standing Senate Committee on Aboriginal Peoples met this day at 9:10 a.m. to study issues affecting urban Aboriginal youth in Canada and, in particular, to examine access; provision and delivery of services; policy and jurisdictional issues; employment and education; access to economic opportunities; youth participation and empowerment; and other related matters.

Senator Thelma J. Chalifoux (*Chairman*) in the Chair.

[*English*]

The Chairman: Good morning senators and witnesses and everyone who has come to hear one of the most important action plans for changes for Aboriginal people that we have had in a number of years.

This is the Standing Senate Committee on Aboriginal Peoples. For the last 18 months we have been working on and action plan for change. Each of us has gone into our own communities and spoken to the Aboriginal agencies and people and asked them what they need in order to assist them in moving forward on all their pressing issues.

This is the beginning of our public hearings. We have heard from all the different government departments concerning the programs that they offer and how those programs are doing. We have come to some very interesting conclusions.

We have arrived in Vancouver from Winnipeg and will be off to Edmonton, the Maritimes, and the Eastern Provinces as part of our committees' hearings. Our cross-country mission is to gather as much information as possible concerning urban Aboriginal youth.

I welcome as our first witness Mr. Morris Bates. Please proceed.

Mr. Morris Bates, Specialized Victim Assistant, Vancouver Police and Native Liaison Society: I have been a specialized victim assistant with the Vancouver Police and Native Liaison Society for approximately 10 years. Our office is handling the *Pickton* murder trial.

We have a staff of four people: two victim assistance workers, our director, Freda Ens and our bookkeeper. Two of our members have been at the *Pickton* murder trial for the last four months, so I am in the office with the secretary.

When the native liaison first began we had two other partners, the Ministry of Attorney General for victim services, and the Vancouver Police Department. The Vancouver police gave us two police constables and also gave us in-kind space inside the Vancouver Police Department. Up until a short while ago we had a third partner in the federal government, but they pulled out of the partnership after three years of being with us.

TÉMOIGNAGES

VANCOUVER, le mercredi 19 mars 2003

Le Comité sénatorial permanent des peuples autochtones se réunit aujourd'hui à 9 h 10 pour étudier les problèmes qui touchent les jeunes Autochtones des villes, plus particulièrement l'accessibilité, l'éventail et la prestation des services; les problèmes liés aux politiques et aux compétences; l'emploi et l'éducation; l'accès aux débouchés économiques; la participation et l'autonomisation des jeunes; et d'autres questions connexes

Le sénateur Thelma J. Chalifoux (*présidente*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

La présidente: Je souhaite le bonjour aux sénateurs, aux témoins et à toutes les personnes qui se sont déplacées pour s'informer au sujet des plus importants plans d'action proposant des changements pour les peuples autochtones qui nous ont été soumis depuis des années.

Notre comité, le Comité sénatorial permanent des peuples autochtones, travaille depuis 18 mois à un plan d'action en vue d'apporter des changements. Chacun d'entre nous s'est rendu dans les communautés autochtones pour parler aux gens et aux représentants d'organismes autochtones pour savoir ce dont ils avaient besoin pour les aider à progresser dans tous leurs dossiers urgents.

C'est le début de nos audiences publiques. Nous avons entendu des porte-parole de tous les divers ministères gouvernementaux au sujet des programmes qu'ils offrent et de leurs résultats. Nous en sommes venus à certaines conclusions très intéressantes.

Nous sommes arrivés à Vancouver en provenance de Winnipeg et nous repartirons vers Edmonton, les Maritimes et les provinces de l'Est dans le cadre de notre tournée d'audiences. Cette mission pancanadienne vise à recueillir le plus d'information possible concernant les jeunes Autochtones des villes.

Je souhaite la bienvenue à notre premier témoin, M. Morris Bates. Vous avez la parole.

M. Morris Bates, travailleur spécialisé en assistance aux victimes, Vancouver Police and Native Liaison Society: Je suis un spécialiste de l'aide aux victimes auprès de la police de Vancouver et de la Native Liaison Society depuis environ 10 ans. C'est notre bureau qui s'occupe du procès pour meurtre dans l'affaire *Pickton*.

Il compte quatre employés: deux spécialistes de l'aide aux victimes, notre directeur, Freda Ens, et notre commis aux livres. Comme deux de nos employés sont détachés au procès *Pickton* depuis quatre mois, c'est moi qui tiens le fort avec la secrétaire.

Lorsque la liaison avec les Autochtones a commencé, nous avions deux autres partenaires, les services d'aide aux victimes du ministère du Procureur général et le Service de police de Vancouver. Les autorités policières de Vancouver nous ont prêté deux constables ainsi qu'un local à l'intérieur du Service de police de Vancouver. Jusqu'à très récemment, nous avions un troisième partenaire au gouvernement fédéral, mais après trois ans de collaboration, il s'est retiré.

The *Pickton* trial has taken many resources from the Vancouver Police Department and we only have one constable now in our office instead of two. We have a very busy office. It is easy have anywhere from 70 to 140 walk-ins and calls a day, and the day can be very hectic sometimes.

We are losing too many children to the streets; they are coming to Vancouver in droves from all over Canada. They are young adolescents at risk. We have the biggest drug problem in North America. Over 4.5 million needles a year end up on to the needle exchange; that equates to about 12,000 needles a day. The statistics say that 35 per cent of the people that get those needles are native. Drug use is causing many HIV and AIDS related deaths. We are only 2.7 percent of the population, yet we are just about 24 per cent of all the HIV cases in British Columbia. The "VIDUS Project," the Vancouver Intravenous Drug Users Society gave us those numbers.

The native bands have been bringing their children to us so we can teach them about drug use. The problem is that too often the kids have already caught up in drugs by the time they get to us.

To tackle the problem I started talking to groups of kids once a month. In the beginning the groups were quite small. About three-and-a-half, four years ago, prior to this tape that you are about to see was made, I developed a new program. The program has grown, and has developed quite well.

The program runs for about two-and-a-half hours, and is very intense. The kids sit in my office for about one hour and they see a video and then we discuss HIV, AIDS, and drug using. Then I take them on to the streets of Vancouver not five blocks from here where there is the most incredible drug culture in the world. That takes another 20 minutes. Then, we go back to the office and I ask them about what they saw on the street. That takes about 15 minutes. I also do a section about getting a criminal record and the Young Offenders Act.

I give each of them a little hematite stone to remind them that they have something tangible. I tell them that if they choose the life they saw on the street they can throw that little rock as far as they can because that is what they will be doing with their lives. Then I ask them if they think the people on the street are throwing their lives away?

I do this program on one hour of the society's time and on my lunch hour. I do not receive any funding and do the program on the corner of my desk.

That is the program in a nutshell. Perhaps we can now watch the video I brought along with me today.

(Video presentation)

The Chairman: That was a very sobering video.

Le procès *Pickton* a accaparé de nombreuses ressources au Service de police de Vancouver de sorte qu'à l'heure actuelle, nous n'avons qu'un constable au lieu de deux. Notre bureau est très occupé. Nous recevons facilement de 70 à 140 visites et coups de téléphone quotidiennement, et nos journées peuvent parfois être très mouvementées.

Un trop grand nombre d'enfants se retrouvent dans la rue; une foule d'entre eux viennent à Vancouver de tous les coins du Canada. Ce sont de jeunes adolescents à risque. La ville affiche le pire problème de toxicomanie en Amérique du Nord. Plus de 4,5 millions de seringues par année sont échangées dans le cadre du programme d'échange, ce qui correspond à 12 000 seringues par jour environ. D'après les statistiques, 35 p. 100 des personnes qui reçoivent ces seringues sont des Autochtones. La toxicomanie provoque de nombreux décès liés au VIH et au sida. Les Autochtones ne représentent que 2,7 p. 100 de la population, et pourtant on leur attribue approximativement 24 p. 100 de tous les cas de VIH en Colombie-Britannique. Ce sont les responsables du projet VIDUS, Vancouver Intravenous Drug Users Society, qui nous ont communiqué ces chiffres.

Les bandes autochtones nous amènent leurs enfants pour que nous les mettions en garde contre la consommation abusive de drogues. Le problème, c'est que trop souvent les jeunes sont déjà tombés dans le piège de la drogue lorsqu'ils nous arrivent.

Pour tenter de régler le problème, j'ai commencé à m'adresser à des groupes de jeunes une fois par mois. Au début, ces groupes étaient peu nombreux. Il y a environ trois ans et demi ou quatre ans, avant que ne soit filmée la vidéo que vous allez voir, j'ai élaboré un nouveau programme qui a pris de l'ampleur et qui obtient un certain succès.

Ce programme, d'une durée approximative de deux heures et demie, est très intense. Les jeunes sont réunis dans mon bureau pendant environ une heure, après quoi nous leur montrons une vidéo et nous discutons de VIH, de sida et de consommation de drogues. Puis, je les emmène dans les rues de Vancouver, à cinq pâtés de maisons d'ici, où l'on trouve la plus incroyable culture axée sur la drogue dans le monde. Cela prend un autre 20 minutes. Ensuite, nous revenons au bureau et je les interroge au sujet de ce qu'ils ont vu dans la rue pendant une quinzaine de minutes. Je leur fais aussi un petit topo au sujet de la Loi sur les jeunes contrevenants et sur le fait d'avoir un casier judiciaire.

Je leur remets à chacun une petite roche en hématite pour leur rappeler qu'ils ont en leur possession quelque chose de concret. Je leur dis que s'ils choisissent la vie qu'ils ont vue dans la rue, ils peuvent jeter cette petite roche aussi loin qu'ils le peuvent car c'est ce qu'ils feront de leur vie. Je leur demande ensuite si, à leur avis, les gens qui vivent dans la rue gâchent leur vie.

Je mène à bien ce programme assis sur le coin de mon bureau. J'y consacre une heure du temps de la société ainsi que mon heure de repas. Je ne reçois aucun financement.

C'était le programme, en bref. Nous pouvons maintenant regarder la vidéo que j'ai apportée avec moi aujourd'hui.

(Présentation vidéo)

La présidente: C'est une vidéo qui donne à réfléchir.

Senator St. Germain: Thank you, Mr. Bates, for coming this morning. I gather you are not a policeman.

Mr. Bates: No.

Senator St. Germain: Would it help if you were a policeman?

Mr. Bates: I do not know. I do not think so.

Senator St. Germain: Would it make your job easier if you were a policeman or would it jeopardize the trust that you have established with the people?

Mr. Bates: The native liaison has really bridged the gap between Aboriginal people and the police in the last 10 years. Our office is really busy because we are the most unique organization in Canada; we have made a deal that we are a native organization in part of the Vancouver Police Department. We have established an incredible trust.

When it started out I was only doing one group or two a month but now the program is so popular that I do that whole presentation myself inside with the kids.

Senator St. Germain: When I worked the streets in the 1960s the drug users gravitated to the Granville area and to the 100 Block East Hastings area. It seems that when youth come to the big city they gravitate to the drug areas. Is that still the same?

Mr. Bates: Yes, it definitely is. As it happens all the native housing projects are in the Downtown Eastside. We have the Friendship Centre down in 1600 Block of Hastings, and we have Native Education up on 5th and Main. There are 6,000 accessible cheap rooms in the downtown block Eastside here. If you go down towards Fraser Street and you go down to 49th and Fraser the street signs down there are in Punjabi.

People of their own culture like to be around their own people; it is very comfortable. I mean, there are just not native people walking up and down Robson Street but if they are down there they have a really good chance they are going to run into somebody they know. I know it is a horrible situation but that is how it has sort of been.

If you go to Richmond there is a large Asian community there; people would like to be around their own. Unfortunately, we have skid row in Downtown Eastside of Vancouver that the native people basically call home.

Senator St. Germain: I am opposed to the facilities that they are planning on building.

Do you think that treatment centers would be better than shooting galleries? Do you think that more programs are necessary?

I am certain that your statistics are correct. With such a large number of the native population on drugs would it not be better to build state of the art treatment centers?

Le sénateur **St. Germain:** Monsieur Bates, je vous remercie d'être venu ce matin. Je crois comprendre que vous n'êtes pas policier.

M. Bates: Non.

Le sénateur St. Germain: Si vous étiez policier, cela aiderait-il?

M. Bates: Je ne sais pas. Je ne pense pas.

Le sénateur St. Germain: Votre travail serait-il plus facile si vous étiez policier ou cela compromettrait-il le lien de confiance que vous avez créé avec les gens?

M. Bates: Notre service de liaison avec les Autochtones a vraiment jeté des ponts entre la communauté autochtone et la police depuis 10 ans. Notre bureau est très occupé car notre cas est unique au Canada; nous sommes une organisation autochtone faisant partie du Service de police de Vancouver. Nous avons établi des liens de confiance incroyables.

Au début, je n'accueillais qu'un groupe ou deux par mois, mais maintenant le programme est tellement populaire que je présente la totalité de l'exposé moi-même à l'intérieur avec les jeunes.

Le sénateur St. Germain: Lorsque je travaillais dans la rue dans les années 60, les toxicomanes gravitaient vers la zone de Granville et vers 100 Block East Hastings. Il semble que lorsque les jeunes arrivent dans une grande ville, ils sont attirés vers les quartiers où se fait le trafic de la drogue. Est-ce encore comme ça?

M. Bates: Oui, tout à fait. Il se trouve que tous les projets domiciliaires autochtones sont dans le quartier est du centre-ville. Nous avons un centre d'amitié au 1600 Block Hastings et un centre d'éducation au coin de la 5e Rue et de Main. Il y a 6 000 chambres à prix modique accessibles dans le quartier est du centre-ville. Si vous descendez vers la rue Fraser, jusqu'à la 49e, vous constaterez que les panneaux des rues sont en pendjabi.

Les gens qui participent à une culture aiment bien être près d'autres gens comme eux; c'est très confortable. Il n'y a pas que des Autochtones qui montent ou descendent de la rue Robson, mais s'ils sont dans le coin, ils auront de très bonnes chances de rencontrer fortuitement quelqu'un qu'ils connaissent. Je sais que c'est une situation horrible, mais c'est ainsi.

Autour de Richmond, il y a une imposante communauté asiatique; les gens d'une même culture aiment bien se sentir parmi les leurs. Malheureusement, dans le quartier est du centre-ville de Vancouver qui est le milieu de vie des Autochtones, se trouve le paradis des clochards.

Le sénateur St. Germain: Je suis contre les installations que l'on se propose de bâtir.

Pensez-vous que des centres de traitement seraient préférables aux piqueries? Pensez-vous qu'un plus grand nombre de programmes est nécessaire?

Je suis sûr que vos statistiques sont justes. Compte tenu du nombre considérable d'Autochtones qui se droguent, ne croyez-vous pas qu'il serait préférable de bâtir des centres de traitement modernes.

Mr. Bates: My program is the only one of its type that does not agree with harm reduction. I tell the kids not to even go there. The harm reduction side is very powerful.

They are thinking of having a shooting gallery where you can actually go in and shoot drugs and they are going to allow young people to go in there also. I mean if you are 14 years old they are going to allow you to go into the shooting gallery. I do not know how they can do this legally; last time I looked drugs were illegal.

Harm reduction provides needles for the kids. This gives the kids a confusing message. They see the government giving needles away to people to use with illegal drugs. The kids are aware that HIV/AIDS is killing the native people.

The drug culture is embedded in the society down there. I took a group of kids out last night and there must have been a thousand people in those three blocks. The streets were packed. One kid wanted to know if we were really going to walk through the crowds. I said: "Yeah."

I do not mind going on record; I do not care for it myself, but I am the only one that has this program. Everybody is sort of telling you that drugs, you can do them and facilitate them; I just do not go there with the kids. There are other people who they can get that kind of information from and I do not want to be one of them.

Senator Carney: Mr. Bates, are you from Vancouver?

Mr. Bates: I was born in Vancouver. My mother is Shuswap from Williams Lake, and my dad is Haida. I was raised in Williams Lake except I went to high school in Washington State. That is another story.

Senator Carney: How do the kids get here? Are there ways to keep them from migrating to Vancouver? What is the reason for the migration?

Mr. Bates: The RCMP or the school support workers bring the kids into me. We deal with both native and non-native kids. Anybody can come and access the program. We have non-native girls from Abbotsford. I have never advertised; the phone just rings for the program. Once one school hears about it another school calls me. I am asked to do presentations at various functions.

I try to get the kids before the street gets them because once the street gets them I cannot do anything about it. I can do something in that room with 12 or 13 kids. Once they are out there with a needle hanging on their arm or at the other end of a crack pipe, there is nothing I can do.

Senator Carney: Are people referred to you?

Mr. Bates: Yes.

M. Bates: Mon programme est le seul du genre qui n'embrasse pas le principe de la réduction du préjudice. Je dis aux jeunes de ne même pas envisager cela. Mais les partisans de la réduction du préjudice sont très puissants.

Ils envisagent d'avoir une piquerie où l'on pourrait effectivement se rendre pour se piquer. Les jeunes seraient autorisés à fréquenter pareil endroit. À 14 ans, on vous autorisera à aller dans une piquerie. Je ne sais pas comment ils peuvent faire cela légalement. À ma connaissance, la consommation de drogues est encore illégale.

Dans le contexte de la réduction du préjudice, on offre des seringues aux jeunes, ce qui leur transmet un message confus. Ils constatent que le gouvernement offre des seringues aux gens pour qu'ils consomment des drogues illégales. Les jeunes savent pertinemment que le VIH/sida tue des Autochtones.

La culture de la drogue est incrustée dans ce milieu. Hier soir, lorsque je suis sorti avec un groupe de jeunes, il y avait bien un millier de personnes dans ces trois pâtés. Les rues étaient bondées. Un jeune m'a demandé si nous allions vraiment nous mêler à la foule. J'ai répondu: «Bien sûr.»

Je n'ai pas d'objection à le dire publiquement: je n'embarque pas là-dedans, mais je suis le seul à diriger un programme comme celui-là. Tout le monde dit en quelque sorte qu'il n'y a pas de mal à consommer de la drogue et qu'on devrait leur faciliter les choses. Je ne m'aventure même pas sur ce terrain avec les jeunes. Il y a d'autres personnes auprès desquelles ils peuvent obtenir ce genre d'information, et je ne veux pas être de ceux-là.

Le sénateur Carney: Monsieur Bates, êtes-vous de Vancouver?

M. Bates: Je suis né à Vancouver. Ma mère est Shuswap, de Williams Lake, et mon père est Haïda. J'ai été élevé à Williams Lake, sauf lorsque j'ai fréquenté l'école secondaire dans l'État de Washington. C'est une autre histoire.

Le sénateur Carney: Comment les jeunes viennent-ils ici? Y a-t-il des moyens de les empêcher de migrer vers Vancouver? Quelle est la raison de cette migration?

M. Bates: La GRC ou les services scolaires d'aide aux élèves m'emmènent les jeunes. Nous accueillons les Autochtones comme les non-Autochtones. Tous sont les bienvenus et peuvent participer au programme. Nous avons reçu des jeunes filles non autochtones d'Abbotsford. Je n'ai jamais fait de publicité, mais le téléphone n'arrête pas de sonner. Dès qu'une école en entend parler, une autre école m'appelle. On me demande de faire des exposés à diverses occasions.

J'essaie de rejoindre les jeunes avant que la rue ne s'en empare parce qu'une fois qu'ils y sont, je ne peux plus rien faire. Mais je peux intervenir dans ce local où sont réunis 12 ou 13 jeunes. Mais une fois qu'ils commencent à se piquer ou à fumer du crack, il n'y a rien que je puisse faire.

Le sénateur Carney: Les jeunes sont dirigés vers votre service?

M. Bates: Oui.

Senator Carney: What is the kids' reaction? Is the video representative of the kids' reaction? Are you trying to scare them off the streets?

Mr. Bates: No, I want to help them make an informed decision about the drug culture; how horrible it can be if they get caught into it. I am not scaring anybody. The producers put in the words "scared straight." The name of the program is "Reality Check for Indigenous People."

Senator Carney: You are running a one-man show. What would you like to see the program do? It seems to me you are very effective running a very modest operation. Do you need more people to help you? Do you need more offices in smaller centres?

Mr. Bates: I am sure you are aware of all the cutbacks that have come through the British Columbia government. I am up against a wall in that the program takes about two to two-and-a-half hours for me to do. I usually do it over my lunch hour because I bring the kids in at 11:00 a.m. and we do the hour inside. I am taking an hour away from the society as a specialized victim assistance worker so the victim assistance people are telling me that I am going to either have to cut the kids out or else get my own funding to extend the program. The job that I am paid to do is a victim assistance worker and I have been told that the mandate for victim assistance does not include crime prevention. I thought it did because I have been doing it for four years with their blessing.

I work with the Vancouver Police Department and their mandate is crime prevention. Either way I am doing it. I am with the police department and I am doing it for them. If victim assistance prefers not to have me do the program I can do it with the police department under the umbrella of crime prevention.

Senator Carney: What do you do in your role as victim assistant? I thought that the program that you run is part of your job description.

Mr. Bates: No.

Senator Carney: You say it is a volunteer program on your lunch hour. What do you do as a victim assistant?

Mr. Bates: We do a lot of court accompanying. We used to do a lot of criminal injury compensation forms. We are the office in the Vancouver Police Native Liaison Society so we cover the whole gamut of whatever comes through the door, but our core funding is from specialized victim assistance.

Senator Carney: What can we do to help you?

Mr. Bates: Fund my program.

Senator Carney: That is pretty straightforward.

Le sénateur Carney: Quelle est la réaction des jeunes? La vidéo est-elle représentative de leur réaction? Essayez-vous de leur faire peur pour qu'ils n'aboutissent pas dans la rue?

M. Bates: Non. Je veux les aider à prendre une décision éclairée au sujet de la culture de la drogue; je veux qu'ils sachent à quel point leur vie sera horrible s'ils se laissent prendre. Je ne fais peur à personne. Ce sont les producteurs qui ont inséré l'expression «scared straight». Le nom du programme est «Reality Check for Indigenous People».

Le sénateur Carney: Vous donnez en quelque sorte un spectacle en solo. Qu'est-ce que vous aimeriez faire dans le cadre de ce programme? Il me semble que vous dirigez très efficacement une opération très limitée. Avez-vous besoin d'autres personnes pour vous aider? Avez-vous besoin d'autres bureaux dans de petites villes?

M. Bates: Je suis sûr que vous êtes tous au courant des compressions qui ont été imposées par le gouvernement de Colombie-Britannique. J'ai le dos au mur en ce sens qu'il me faut environ de deux heures à deux heures et demie pour faire ce programme. Je le fais habituellement pendant mon heure de déjeuner parce que je fais venir les jeunes à 11h et nous passons une heure à l'intérieur. Je prends une heure à la société à titre de travailleur spécialisé dans l'aide aux victimes, de sorte que les responsables de l'aide aux victimes me disent qu'il me faudra ou bien refouler les jeunes, ou bien trouver mon propre financement pour enrichir le programme. Le travail que je suis payé pour faire est celui de travailleur spécialisé dans l'aide aux victimes, et on m'a dit que le mandat de l'aide aux victimes ne comprend pas la prévention du crime. Je pensais que c'était le cas, parce que je le fais depuis quatre ans avec leur bénédiction.

Je travaille avec le Service de police de Vancouver, dont le mandat comprend la prévention du crime. D'une manière ou d'une autre, je le fais. Je travaille avec le service de police et je le fais pour eux. Si l'aide aux victimes préfère que je ne m'occupe pas du programme, je peux le faire avec le service de police, sous la rubrique de la prévention du crime.

Le sénateur Carney: Que faites-vous dans votre rôle d'aide aux victimes? Je pensais que le programme que vous dirigiez faisait partie de votre description de tâches.

M. Bates: Non.

Le sénateur Carney: Vous dites que c'est un programme que vous faites bénévolement pendant votre heure de déjeuner. Que faites-vous à titre de spécialiste de l'aide aux victimes?

M. Bates: Nous accompagnons beaucoup de gens devant les tribunaux. Auparavant, nous remplissions beaucoup de formulaires d'indemnisation pour les victimes de crime. Nous sommes le bureau de la société de liaison avec les Autochtones à la police de Vancouver, de sorte que nous nous occupons de tous les cas qui se présentent, mais notre financement de base provient de l'aide spécialisée aux victimes.

Le sénateur Carney: Que pouvons-nous faire pour vous aider?

M. Bates: Financer mon programme

Le sénateur Carney: C'est assez simple.

Mr. Bates: That is about all I can say. I do not know how much longer the victim assistance people are going to allow me to do this. I know the police department's got no problem, we are doing our mandate with them, but it is going to come down to probably have to look for some funding to do that program on my own, probably under the umbrella of the Vancouver Police Native Liaison Society.

Senator Carney: I think your program is wonderful.

Mr. Bates: Thank you very much.

Senator Carney: You are certainly getting a bang for the buck if you're keeping kids off the street.

Mr. Bates: It is amazing to see the kids' response. When the kids finish the program they have to go home and write me a letter. I left you a bunch of those letters for you to read. I have also left the names of people who have used my resources: the RCMP, the schools and so on. There are quite a few.

Four thousand young people have gone through the program. I did one on Monday, two on Tuesday, I am doing one this afternoon, two on Thursday, two on Friday, I am off on Saturday, and I am doing two on Sunday.

Senator Carney: I am just going to read some of the comments for the record.

Senator St. Germain: Will we make those letters part of the record?

The Chairman: Yes, they will definitely be part of the record.

Senator Carney: Let me just put in some to give you the feeling of it. Somebody wrote:

> Thank you for the talk. It made me disgusted the way the alley stunk. I wanted to vomit. I know what drugs do to you. Drugs are bad for you. I am not doing drugs.

Obviously you are really getting your target audience. This is another one: "Yesterday what I saw was an eye-opener. It makes me think about the decisions I am making in my life. When you say that 99 per cent of the junkies started by smoking bud does that mean that 99 out of a hundred people that smoke will become junkies?

What I learned yesterday is how serious a problem drugs really are. After it all I felt disgusted at how they just do it anywhere."

You are obviously getting your message across.

Senator St. Germain: How many police officers in Vancouver are of Aboriginal background?

Mr. Bates: I think there are seven.

Senator St. Germain: Seven out of how many policemen?

M. Bates: C'est tout ce que je peux dire. Je ne sais pas combien de temps encore les gens de l'aide aux victimes vont me laisser continuer à faire cela. Je sais que le service de police n'a pas d'objection, nous faisons notre mandat avec eux, mais il faudra probablement que je trouve une source quelconque de financement pour faire ce programme à mon propre compte, probablement sous l'égide de la Société de liaison avec les Autochtones de la police de Vancouver.

Le sénateur Carney: Je trouve que votre programme est formidable.

M. Bates: Merci beaucoup.

Le sénateur Carney: Vous en obtenez certainement pour votre argent si vous réussissez à empêcher des enfants d'être dans la rue.

M. Bates: C'est extraordinaire de voir la réaction des enfants. À la fin du programme, les jeunes doivent rentrer chez eux et m'écrire une lettre. Je vous ai laissé tout un tas de ces lettres que vous pourrez lire. J'ai également laissé les noms des gens qui ont eu recours à mes ressources: la GRC, les écoles, et cetera. Il y en a toute une liste.

Quatre milles jeunes sont passés par le programme. J'en ai fait un lundi, deux mardi, j'en fais un cet après-midi, deux jeudi, deux vendredi, je suis en congé samedi, et j'en fais deux dimanche.

Le sénateur Carney: Je vais lire certains commentaires pour qu'ils soient consignés publiquement.

Le sénateur St. Germain: Allons-nous faire en sorte que ces lettres figurent au compte rendu?

La présidente: Oui, elles feront assurément partie du compte rendu.

Le sénateur Carney: Permettez que j'en lise des extraits pour vous en donner une idée. Quelqu'un a écrit:

> Merci pour cet entretien. Ça puait tellement dans la ruelle que ça m'a levé le coeur. J'avais envie de vomir. Je sais ce que la drogue peut vous faire. La drogue, c'est mauvais. Je ne prends pas de drogue.

Il est évident que vous rejoignez vraiment votre auditoire cible. En voici une autre: «Ce que j'ai vu hier m'a vraiment ouvert les yeux. Cela m'a fait penser aux décisions que je prends dans ma vie. Quand vous dites que 99 p. 100 des drogués qui se piquent ont commencé en fumant de l'herbe, cela veut-il dire que sur 100 personnes qui fument, 99 vont finir par se piquer?

Ce que j'ai appris hier, c'est que la drogue est un problème vraiment grave. Après tout cela, j'étais écoeuré de voir qu'ils en prennent n'importe où.»

C'est évident que votre message parvient à destination.

Le sénateur St. Germain: Combien d'agents de police à Vancouver sont d'origine autochtone?

M. Bates: Je pense qu'il y en a sept.

Le sénateur St. Germain: Sept sur combien de policiers?

Mr. Bates: Seven out of 1200. We had one in our office for a while but he was seconded to the Musqueam Indian Reserve.

Senator St. Germain: I think it should be on the record that we have heard in Winnipeg that this country has focused so much on bringing immigrants in and they have neglected our own Aboriginal people. The Aboriginal people have been neglected to the extent that they have that we have these horrific problems in the streets of all our cities and millions of dollars are being spent on assimilating immigrants where right at home we have one of the most horrific social situations that could exist in any civilization.

We run around as Canadians trying to be this, that and the other thing, and profess to the world that we are going to look after everybody that is from everywhere else and we have failed to look after our own people at home.

I think it is a disgrace. If you look on the police force you will see that they come into contact with large numbers of Aboriginal people yet they are very poorly represented on the force itself. People from around the world are better represented on the Vancouver police force than our own native people. It is a bloody disgrace. It is a shame.

Mr. Bates: I was invited to Ottawa and I represented our office for the national forum on policing in a multicultural society. There were 15 Aboriginal police there. We all sat down together and not one of those natives was a detective.

Senator St. Germain: It is a bloody shame.

Mr. Bates: Nobody is promoted past constable. There are all these issues, but at the very beginning it is those kids, and that is why I am here.

The Chairman: I would like to recognize someone in the gallery and that is retired Senator Ray Perrault, who was a tireless worker for the people in British Columbia. We have missed him greatly since he's retired. Unfortunately, we all must retire at 75 when we are in the Senate. Welcome, Senator Perrault, and if you would like to the committee has invited you to come and sit and join us here today.

Senator Pearson: Thank you for your very moving and interesting presentation.

You must have 26 hours in your day. What else does the Native Liaison Society do? What else is in your mandate? You have victims' assistance, but what else do you have?

Mr. Bates: Well, we are basically set up as a community policing office. We function within the community. We had two constables before and they sort of went into native organizations. We are like a miniature police department. We do not handle just

M. Bates: Sept sur 1 200. Nous en avions un à notre bureau pendant un certain temps, mais il a été prêté à la réserve indienne de Musqueam.

Le sénateur St. Germain: Je trouve qu'il faut dire publiquement qu'on nous a dit à Winnipeg que notre pays a déployé tellement d'efforts pour faire venir des immigrants qu'il en a négligé nos Autochtones. Les peuples autochtones ont été négligés à tel point que nous sommes maintenant confrontés à ces épouvantables problèmes qui affligent les rues de toutes nos villes, et l'on dépense des millions de dollars pour assimiler les immigrants alors qu'ici même, chez nous, nous avons l'une des situations sociales les plus épouvantables qui puisse exister dans n'importe quelle civilisation.

En tant que Canadiens, nous nous démenons à gauche et à droite pour essayer de tout faire à la fois, et nous jurons au monde entier que nous allons nous occuper de tous ceux qui viennent des quatre coins du monde, alors que nous n'avons même pas réussi à nous occuper de nos propres concitoyens ici même chez nous.

Je trouve que c'est véritablement honteux. Les agents de police côtoient des Autochtones en grand nombre, pourtant ces derniers sont très peu représentés au sein du service de police. Les gens venus des quatre coins du monde sont mieux représentés au sein du service de police de Vancouver que nos propres Autochtones. C'est carrément scandaleux. C'est honteux.

M. Bates: J'ai été invité à Ottawa et j'ai représenté notre bureau au Forum national sur les services de police dans une société multiculturelle. Il y avait là 15 policiers autochtones. Nous nous sommes assis tous ensemble, et pas un seul de ces Autochtones n'était détective.

Le sénateur St. Germain: C'est révoltant.

M. Bates: Personne n'est promu au-delà du grade de constable. Il y a une foule de problèmes, mais au départ, il y a les enfants, et c'est la raison de ma présence ici.

La présidente: Je voudrais signaler la présence à la tribune du sénateur à la retraite Ray Perrault, qui a travaillé infatigablement pour le mieux-être de la population de Colombie-Britannique. Il nous manque beaucoup depuis qu'il a pris sa retraite. Malheureusement, nous devons prendre notre retraite à 75 ans au Sénat. Je vous souhaite la bienvenue, sénateur Perrault, et si vous le voulez, le comité vous a invité à venir, à prendre place et à siéger avec nous aujourd'hui.

Le sénateur Pearson: Je vous remercie pour votre présentation très émouvante et intéressante.

Vous devez faire des journées de 26 heures. Que fait d'autre la Native Liaison Society? Que comprend votre mandat, à part cela? Vous vous occupez de l'aide aux victimes, mais que faites-vous d'autre?

M. Bates: Eh bien, nous sommes essentiellement organisés comme un bureau de police communautaire. Nous fonctionnons au sein de la collectivité. Nous avions deux agents de police auparavant et ils sont en quelque sorte partis dans des

native people. If anybody in Vancouver is a victim of a crime they get a standard form from the police department and their letterhead says they are to contact our office for victim assistance.

Ours is different. There were three different kinds of victim assistance. The first one is victim assistance with the police department and they only attend at the initial tragedy and then they are done. There was the Crown victim service's that has been slashed out completely, and there is our service.

We are specialized victim assistance program so we can be with the family for the whole duration. I have been on five major murder homicide trials. One of the first ones I started with, the guy was going to be paroled and I took the family to the parole hearings. That is my responsibility also. We handle anything to do with victims of crime and just about anything else that walks into that office. We do everything in that little office, it is amazing, and we have one constable.

Senator Pearson: Clearly, resources are a huge problem. You said you had some federal resources and it had come to an end. Where did that funding come from?

Mr. Bates: I do not really know. I am not sure where that came from. When the society was first started they set up these little — it was called a "storefront project." Mostly they set these little projects up to fail.

Anyway, ours never failed because it was such a needed thing. I mean we have 65,000 urban natives that we take care of. We also deal with the sex abuse stuff.

We deal with spousal abuse, common assault, sexual assault, and historical sexual assault. We get those people from up north, because mostly when they have been sexually assaulted on their own reserve it is hard for them to go back to that reserve and they end up being ostracized and end up coming to Vancouver.

A girl came to see me when I first started and she had been sexually abused since she was — she had her first miscarriage when she was 11 years old. She didn't even know she was pregnant. The male members of her family had abused her. She went into counselling for three years just to get the statement out. The abuse happened when she was a little girl and she is in her 50s. A lot of stuff comes to our office because it can start there but initially have to go back to where it happened. We get people from all over, not only British Columbia but from all over Canada that come and use that little office. It can be a very busy place.

organisations autochtones. Nous sommes comme un service de police miniature. Nous ne nous occupons pas seulement des Autochtones. N'importe quelle victime d'un crime à Vancouver peut se procurer un formulaire standard au service de police et c'est écrit noir sur blanc que la victime doit communiquer avec notre bureau pour obtenir de l'aide aux victimes.

Notre bureau est différent. Il y avait trois sortes différentes d'aide aux victimes. La première est l'aide aux victimes au sein du service de police, mais il s'en occupe seulement au moment de la tragédie initiale, après quoi ils ont fini. Il y avait le service aux victimes du procureur, qui a été supprimé complètement, et puis il y a notre service.

Nous sommes spécialisés dans le programme d'aide aux victimes, de sorte que nous pouvons suivre la famille pendant toute la durée du processus. J'ai suivi cinq grands procès pour meurtre. Dans l'un des premiers, à mes débuts, le type devait être libéré sur parole et j'ai amené la famille aux audiences de libération conditionnelle. C'est également ma responsabilité. Nous nous occupons de tout ce qui concerne les victimes de crime et d'à peu près tous les autres cas qui se présentent dans notre bureau. Nous faisons tout dans ce petit bureau, c'est extraordinaire, et nous avons un constable.

Le sénateur Pearson: Il est clair que les ressources sont un énorme problème. Vous avez dit que vous aviez un certain financement fédéral qui a maintenant pris fin. D'où provenait cet argent?

M. Bates: Je ne sais pas vraiment. Je n'en suis pas sûr. Quand la société a été créée, on avait mis sur pied de petits projets qu'on appelait «projets vitrines». La plupart du temps, ces petits projets sont voués à l'échec.

Quoi qu'il en soit, le nôtre n'a jamais fermé ses portes parce qu'il répondait à un tel besoin. Je veux dire, nous avons 65 000 Autochtones urbains dont nous devons nous occuper. Nous nous occupons aussi des cas de mauvais traitements sexuels.

Nous nous occupons de tous les cas: mauvais traitements conjugaux, agressions simples, agressions sexuelles, et agressions sexuelles remontant à longtemps. Nous avons des gens qui viennent du nord, parce que la plupart du temps, quand ils ont été victimes d'agression sexuelle dans leur réserve, c'est difficile pour eux de retourner dans cette réserve où ils sont ostracisés, alors ils aboutissent ici à Vancouver.

Une fille est venue me voir à mes débuts; elle était victime d'agression sexuelle depuis l'âge de... Elle a fait sa première fausse couche à l'âge de 11 ans. Elle ne savait même pas qu'elle était enceinte. Les hommes dans sa famille abusaient d'elle. Elle a été en counselling pendant trois ans avant de réussir à vider son sac. Les agressions ont eu lieu dans son enfance et elle est aujourd'hui dans la cinquantaine. Beaucoup de dossiers aboutissent à notre bureau parce que cela peut commencer quelque part mais initialement il faut retourner là où c'est arrivé. Nous avons des gens de partout, pas seulement de Colombie-Britannique, mais de tous les coins du Canada, qui viennent et qui utilisent notre petit bureau. C'est un endroit parfois très occupé.

Senator Pearson: It obviously is a very busy place and you obviously need more resources. I also know that the police force has been occupied with the *Pickton* case. Hopefully that will soon tomorrow come to an end.

Mr. Bates: They have 110 forensic anthropology people out there right now and they have got a lot of resources from the Vancouver Police Department. The RCMP is also part of the task force.

Senator Pearson: That situation has put a drain on your own resources.

Mr. Bates: It is a drain because we just started the preliminary work five months ago. I have been in that office my by myself for five months.

Senator Pearson: You have to deal with the victims' families.

Mr. Bates: My director and co-worker have been at the preliminary trial, which will likely last until the middle of May.

Senator Pearson: Talk about an example of how prevention would have helped. Look at the cost of not having a prevention program.

Mr. Bates: I just hope you read those letters that those kids wrote.

The Chairman: I am going to ask that the committee receive copies of the letters so that you can each read them and they will be definitely put on the record.

Senator Lawson: I agree with Senator St. Germain it is shocking that in your spare time a program as valid as the one you have and the success rate that you have is done with no financing.

I am concerned with the number of natives on the police force. I am also concerned with the lack of funding for programs such as the one you operate.

Madam Chair the round table discussion that you had with the young people last night was wonderful. There is no doubt in my mind as to the talent, ability and skills of these young people. Their presentation last night was remarkable. They have found help under very difficult conditions.

One of the major focuses of the last budget was that zillions of dollars would be spent dealing with Aboriginal problems. I do not want to tell the committee how to do its business but I think it would be imperative to find out where the money going. Follow the money. Where is money being sent? Why are these kinds of programs not funded? Why are we not helping the young people?

We have all this fuss going on concerning the gun registration issue. That issue turned out to be a billion-dollar boondoggle, and if I had my way we would scrap it and re-direct some of those monies to deal with real problems.

Le sénateur Pearson: C'est évident que c'est un endroit très occupé et il est évident que vous avez besoin de plus de ressources. Je sais aussi que la police a été tenue fort occupée par l'affaire *Pickton*. Il faut espérer que cela prendra fin bientôt, dès demain.

M. Bates: Ils ont 110 spécialistes de l'anthropologie médico-légale sur place actuellement et ils ont beaucoup de ressources du Service de police de Vancouver. La GRC fait également partie du groupe de travail.

Le sénateur Pearson: Cette situation a drainé vos propres ressources.

M. Bates: C'est un dur coup parce que nous avons à peine commencé les travaux préliminaires il y a cinq mois. Je suis tout seul dans ce bureau depuis cinq mois.

Le sénateur Pearson: Vous devez vous occuper des familles des victimes.

M. Bates: Mon directeur et mon collègue de travail sont allés au procès préliminaire, qui durera probablement jusqu'à la mi-mai.

Le sénateur Pearson: C'est un beau cas de situation où la prévention aurait été utile. Voyez ce qu'il en coûte de ne pas avoir de programme de prévention.

M. Bates: J'espère seulement que vous lirez ces lettres que les enfants ont écrites.

La présidente: Je vais demander que le comité reçoive copie des lettres, pour que vous puissiez chacun les lire, et elles feront absolument partie intégrante du compte rendu.

Le sénateur Lawson: Je suis d'accord avec le sénateur St. Germain pour dire qu'il est scandaleux que vous fassiez dans votre temps libre un programme aussi valable que celui que vous dirigez, avec le taux de succès que vous obtenez, sans aucun financement.

Je suis préoccupé par le nombre d'Autochtones au sein du service de police. Je suis également préoccupé par le manque de financement pour des programmes comme celui que vous dirigez.

Madame la présidente, la discussion table ronde que vous avez eue avec les jeunes hier soir était extraordinaire. Il n'y a aucun doute dans mon esprit quant aux talents, aux compétences et aux habiletés de ces jeunes gens. Leurs présentations hier soir étaient remarquables. Ils ont trouvé de l'aide dans une situation très difficile.

L'un des grands thèmes du dernier budget, c'est que l'on devait consacrer des zillions de dollars aux problèmes autochtones. Je ne veux pas dire au comité comment diriger ses affaires, mais je trouve qu'il est impératif de savoir où va l'argent. Suivez la trace de l'argent. À quoi cet argent est-il dépensé? Pourquoi des programmes comme celui-ci ne sont-ils pas financés? Pourquoi n'aidons-nous pas ces jeunes gens?

On fait tout un plan du dossier de l'enregistrement des armes à feu. Ce gâchis a fini par coûter un milliard de dollars et, s'il n'en tenait qu'à moi, il serait mis à la poubelle et une partie de l'argent serait réaffecté pour s'attaquer aux vrais problèmes.

This committee should recommend that the government focus on this problem and direct some of the available funds into programs such as this one. We see that this program works. It gets results. Why keep pouring money into the sewage where it disappears with no accountability and no results.

Thank you for coming in and sharing your program with us.

Mr. Bates: Thank you for having me.

Senator Carney: I want to follow up on your comment that most programs fail. There are 67 native associations and groups. Why have so many of the programs failed?

Mr. Bates: The federal government will finance a program for three years, and after that time they stop funding the project. This is the cause of many failures. They did the same thing to us but we were fortunate that the Vancouver Police Department took us in and gave us offices rent-free. The Vancouver Police Department in essence picked up the federal slack so it was only victim services, our core funding for salaries, and the police department.

Senator Carney: Where did they expect you to get the money for a program like this?

Mr. Bates: I do not know.

Senator Carney: I just wanted to clarify that for the record.

Senator St. Germain: Madam Chair, for the record I want to say that this is something that we have heard repeatedly. The federal government funds programs and even if the program is successful at the end of the three-year term they withdraw their funds. The government then finds another problem and begins all over again.

The Chairman: You have just put it on the record.

Senator Léger: Would you mind to say a few words on the housing issue?

Mr. Bates: There is not very much of it in Vancouver. There is a very long waiting list. My mother is retired now, and she is living in native housing. She was on the list for about 15 years. There are people who have been on it for six, seven, and eight years. That is a bad situation because the system itself is exposed to a form of nepotism. I have known people that have been on that list for six and seven years, and are still on it. I have known people that have worked in other native organizations and before you know it they have native housing. That is just sort of how it works. That is their business but there is just a real lack of affordable housing for native people.

Votre comité devrait recommander que le gouvernement se concentre sur ce problème-ci et qu'il consacre une partie de l'argent disponible à des programmes comme celui-ci. Nous voyons bien que ce programme fonctionne. Il obtient des résultats. Pourquoi continuer de jeter de l'argent dans un puits sans fond, sans reddition de comptes et sans résultat.

Je vous remercie d'être venu et de nous avoir parlé de votre programme.

M. Bates: Merci de m'avoir reçu.

Le sénateur Carney: Je veux revenir sur votre observation, quand vous dites que la plupart des programmes échouent. Il y a 67 associations et groupes autochtones. Pourquoi un si grand nombre de ces programmes ont-ils échoué?

M. Bates: Le gouvernement fédéral finance un programme pendant trois ans, après quoi il cesse de financer le projet. C'est la cause de beaucoup d'échecs. Ils ont fait la même chose dans notre cas, mais nous avons eu la chance que le Service de police de Vancouver nous prenne sous son aile et nous fournisse des locaux gratuitement. Le Service de police de Vancouver a essentiellement pris le relais des autorités fédérales, de sorte qu'il ne restait plus que les services aux victimes, notre budget de base pour les salaires, et le service de police.

Le sénateur Carney: Où s'attendait-on à ce que vous trouviez l'argent pour un programme comme celui-ci?

M. Bates: Je l'ignore.

Le sénateur Carney: Je voulais seulement vous permettre de dire cela publiquement.

Le sénateur St. Germain: Madame la présidente, je tiens à dire que c'est une observation que nous avons entendue à répétition. Le gouvernement fédéral finance des programmes et, même si le programme est couronné de succès, à la fin des trois années, il retire son financement. Le gouvernement trouve alors un autre problème et recommence à neuf.

La présidente: Vous venez tout juste de le dire publiquement.

Le sénateur Léger: Auriez-vous l'obligeance de nous dire quelques mots au sujet du problème du logement?

M. Bates: Il n'y en a pas beaucoup à Vancouver. Il y a une très longue liste d'attente. Ma mère est maintenant à la retraite et elle habite dans un logement pour Autochtones. Elle a été sur la liste pendant environ 15 ans. Il y a des gens qui sont sur la liste depuis six, sept et huit ans. C'est mauvais, parce que le système lui-même est vulnérable à une sorte de népotisme. Je connais des gens qui sont inscrits sur cette liste depuis six ou sept ans, et ils attendent toujours. J'ai connu des gens qui ont travaillé dans d'autres organisations autochtones et, sans qu'on sache trop comment, ils avaient tout à coup un logement pour Autochtones. On dirait que c'est comme cela que ça fonctionne. C'est leur affaire, mais il y a tout simplement une véritable pénurie de logements abordables pour les Autochtones.

If you want to see a real problem you should look at the school system. Up north the problem is severe. The schools get money for each child and cash that cheque in November. Soon after that the child is kicked out of school.

The highest rate of street-kids is native kids that have bee kicked out of school for whatever reason. These native kids are not being education.

I had a kid come to me one time to give me a report on some stolen car, and he could not spell his middle name and he was in Grade 10. When I get kids in for the program I show them a flip chart and ask them to read it. Most of the kids cannot read the words, and yet, they are graduating these kids.

As soon as the little box is marked that you are native the school gets an extra $9,000, and that money goes in general revenue. If and when the kid makes a mistake and leaves the school the school can take the money and do what it wants with it. That situation occurs a lot up north.

I see a lot of northern kids in my program. Many of them are already in alternate education; they have been kicked out of mainstream education. The schools should be forced to keep those kids in school and give them an education.

They put the native kids there and they have these little cultural programs, I mean, there is a little native girl that I know but she's got blonde hair and blue eyes and they have her going to computer classes and everything like that. Her little girlfriends are sent to play Barbie or go on a camping trip. They are not getting education to these kids and it is just pathetic.

I had a police constable, he is non-native but his wife is native and he took the little box and crossed the "X" because his wife had a status card so when he crossed that little box said that his family was native they took his son immediately out of mainstream education and put him in alternate education. He had to go back and fight like crazy to get his son back into mainstream education.

You know, I mean, I get the part where kids are getting kicked out of school for drugs. I try to make sure they understand what it is to get a criminal record. I explain about theft under 5,000. If you get caught with a joint it is supposed to be against the law and you are going to have possession of a controlled substance. It does not say whether it is two joints or a bag of cocaine, you can see it is possession of a controlled substance and I want them to really understand that. The girls like to steal cosmetics. I just preach to them that it is theft under $5,000; the charge does not say it was a $5 tube of lipstick.

Si vous voulez voir un vrai problème, vous devriez jeter un coup d'oeil au réseau scolaire. Dans le nord, le problème est grave. Les écoles ont de l'argent pour chaque enfant et le chèque est encaissé en novembre. Peu après, l'enfant est jeté en dehors de l'école.

Le taux le plus élevé d'enfants de la rue se situe chez les enfants autochtones qui ont été expulsés de l'école pour une raison quelconque. Ces enfants autochtones ne reçoivent pas d'éducation.

Un jeune est venu me voir une fois pour me signaler un vol de voiture, et il n'était pas capable d'épeler son deuxième prénom, et il était en 10^{e} année. Quand je reçois des jeunes dans le cadre du programme, je leur montre un tableau et je leur demande de lire. La plupart des enfants sont incapables de lire les mots qui y sont écrits, et pourtant ces enfants-là reçoivent leur diplôme d'études secondaires.

Dès que la case est cochée, indiquant que l'élève est Autochtone, l'école touche une somme supplémentaire de 9 000 $ et cet argent est versé au budget global. Si l'enfant commet une erreur et quitte l'école, les autorités scolaires peuvent empocher l'argent et en faire ce qui leur plaît. Cette situation est courante dans le nord.

Je vois beaucoup d'enfants du nord dans mon programme. Beaucoup d'entre eux sont déjà scolarisés dans le réseau d'éducation spéciale, ils ont été expulsés du réseau ordinaire. Les écoles devraient être forcées de garder ces enfants-là à l'école et de les instruire.

On met les enfants autochtones dans des écoles spéciales et on leur donne toutes sortes de petits programmes culturels. Écoutez, je connais une petite fille autochtone qui est blonde aux yeux bleus et on l'envoie suivre des cours d'initiation à l'ordinateur et tout le reste. Ses petites amies, on les envoie jouer à la poupée ou faire du camping. Ces enfants ne reçoivent aucune éducation, c'est tout simplement lamentable.

J'ai eu un constable non Autochtone, mais dont la femme est Autochtone, et il avait coché la case parce que sa femme avait sa carte d'Indienne inscrite, et quand il a coché cette petite case, désignant sa famille comme étant autochtone, ils ont immédiatement sorti son fils du réseau scolaire normal et l'on inscrit à l'éducation spéciale. Il lui a fallu se démener comme un beau diable pour faire revenir son fils dans le réseau d'éducation ordinaire.

Écoutez, je veux dire, je me retrouve avec des enfants qui se font jeter en dehors de l'école parce qu'ils prennent des drogues. J'essaie de m'assurer qu'ils comprennent bien ce que c'est que d'avoir un casier judiciaire. Je leur explique le vol de moins de 5 000. Si vous vous faites prendre avec un joint, c'est censé être contre la loi et vous allez être accusés de possession d'une substance contrôlée. Ça ne dit pas qu'il faut deux joints ou un sac de cocaïne, vous pouvez voir qu'on dit seulement possession d'une substance contrôlée, et je veux m'assurer qu'ils comprennent bien cela. Les filles aiment voler des produits de beauté. Je leur explique posément que c'est un vol de moins de 5 000 $; l'accusation ne dit pas que c'était un tube de rouge à lèvres de 5 $.

That is what I do. That is my wrap-up thing I do with the program. I take it off the drugs and go to that. They understand if they get a criminal record they can basically kiss their butt good-bye. When you have a criminal record you cannot even get across the border. There are many consequences of getting a criminal record.

The Chairman: The federal government has said that they are putting so much money into Aboriginal services and programming, but it is all on reserve. This is where the big gap is in my opinion, and I have brought this out several times: We really have to start looking at off-reserve funding. There is a big battle there between the on-reserve funding and the off-reserve funding, and that has to be brought out loud and clear.

Mr. Bates: There are basically no resources for Aboriginal people in the city of Vancouver. Vancouver has come to the conclusion that there are no urban Aboriginals here. The city is only responsible for 1000 natives on the Musqueam Indian Reserve. Only one-half live on the reserve. To the city of Vancouver there are only 500 urban natives in Vancouver and they live on the Musqueam Indian reserve. These other people who come from all over Canada do not exist to the city, so there are no resources for them. The city of Vancouver is not going to put any money into native programs or anything native because they believe they have only 500 natives in Vancouver.

The Chairman: What about all the Aboriginal political organizations in and around Vancouver such as the United Native Nations? What are those organizations doing to help you?

Mr. Bates: I have to work here after you guys are gone. I do not think I am really the person to give the full comment on that question. I am very focused on what I do. Several times the organizations have tried to pull us into their idealism, and we over the years became very careful about it because if we were to join their little coalitions then it looks like you have the Vancouver Police Department acknowledging some of these organizations.

We have been very careful in choosing which organization we become affiliated with because we actually do represent the Vancouver Police and Native Liaison Society.

The Chairman: Have you received any letters of support from the Aboriginal political organizations in the province of British Columbia?

Mr. Bates: I have given you a list of the people that have written to me. One time, we wrote a letter saying that our funding was going to be cut, and asking for donations. We sent the letter to every native organization and every band in British Columbia. I think we got back a cheque for $100.

The Chairman: That is very interesting.

Voilà ce que je fais. C'est la dernière partie de mon programme. Après avoir parlé des drogues, je leur explique tout cela. Ils comprennent que s'ils ont un casier judiciaire, ils sont foutus. Quand on a un casier judiciaire, on ne peut même pas traverser la frontière. Il y a beaucoup de conséquences quand on a un casier judiciaire.

La présidente: Le gouvernement fédéral a dit qu'il investit un certain montant d'argent dans les services et les programmes pour les Autochtones, mais c'est entièrement dans les réserves. C'est là qu'il y a une grave lacune, à mon avis, et je l'ai dit plusieurs fois: nous devons vraiment commencer à mieux financer les services hors réserve. Il y a toute une bataille entre le financement dans les réserves et le financement hors réserve, et il faut le dire clairement pour que cela se sache.

M. Bates: Il n'y a pratiquement pas de ressources pour les Autochtones dans la ville de Vancouver. Vancouver en est venu à la conclusion qu'il n'y a pas d'Autochtones urbains ici. La ville est seulement responsable de 1 000 Autochtones qui habitent dans la réserve indienne de Musqueam. Seulement la moitié d'entre eux vivent dans la réserve. Pour la ville de Vancouver, il y a seulement 500 Autochtones urbains à Vancouver et ils habitent dans la réserve indienne de Musqueam. Tous les autres, qui viennent de partout au Canada, n'existent pas pour la ville et il n'y a donc pas de ressources pour eux. La ville de Vancouver ne va pas mettre un sou dans des programmes autochtones ou n'importe quoi qui a quelque chose à voir avec les Autochtones, parce que les autorités sont convaincues qu'il n'y a que 500 Autochtones à Vancouver.

La présidente: Et les autres organisations politiques autochtones, à Vancouver et aux alentours, comme United Native Nations? Que font ces organisations pour vous aider?

M. Bates: J'ai du travail à faire ici après que vous serez partis. Je ne pense pas que je sois bien placé pour vous donner une réponse complète à cette question. Je me concentre sur mon travail à moi. Plusieurs fois, les organisations ont essayé de nous faire adhérer à leur idéalisme, et nous, au fil des années, nous sommes devenus très prudents à ce sujet parce que si nous devenions membres de leurs petites coalitions, ça donnerait l'impression que le Service de police de Vancouver reconnaît officiellement certaines de ces organisations.

Nous avons fait très attention en choisissant les organisations auxquelles nous nous associons, parce que nous représentons en fait la police de Vancouver et la Société de liaison avec les Autochtones.

La présidente: Avez-vous reçu des lettres d'appui des organisations politiques autochtones dans la province de Colombie-Britannique?

M. Bates: Je vous ai donné une liste des gens qui m'ont écrit. Une fois, nous avons écrit une lettre pour dire que notre financement serait coupé, et nous avons demandé des dons. Nous avons envoyé cette lettre à toutes les organisations autochtones et toutes les bandes indiennes de Colombie-Britannique. Je pense que nous avons reçu en retour un chèque de 100 $.

La présidente: C'est très intéressant.

You are also doing wonderful things in prevention. Do you get any support or is there anything available to help the kids get clean? I am referring to the kids that are already addicted.

Mr. Bates: I think there are only ten detox beds in Vancouver for women. I might be off but there are not very many. They used to have a detox centre just down the street on Pender, but they shut that down. There is just one now, just across from the police department.

The focus that I have is once those girls and those guys get up there and they are on the end of a needle they are basically done. I even tell them that those people out there I cannot do anything for them. But I can sit in this room and I can do something for 10 or 12 kids, you know.

Once a girl has prostituted herself her self-esteem is gone. She now is on the end of a needle or a crack pipe; she is now selling herself for money and she is probably only got a Grade 8 or 9 education. Once she can learn she can make $500 in two hours she does not want to go back to school and she does not want to think about earning eight dollars an hour. Even if she can go back to school she has few skills to use after.

Once they get out there, they are pretty much finished. I make them understand this is going to be their decision that they are going to make. I have letters from kids that did not make it

These kids have got to be educated and the reason I do the program is that hopefully that they will understand where their life can go if they take that funny little trail with those drugs.

The kids come to Vancouver; they do not go to Edmonton. The girls who start up in Whitehorse go to Edmonton and Calgary, and as soon as it starts getting cold out there they come to Vancouver. Down her, if you walk down the street there will be 300 people willing you to sell you a $20 flap of cocaine or heroin. Illegal drugs are very easily available in Vancouver. Kids cannot go buy cigarettes but they can go buy crack cocaine.

Senator St. Germain: Mr. John Kim Bell from the Aboriginal community pointed out the terrible state that education is in. We are aware that funds are being spent on the ESL program for immigrants and yet we relegate our Aboriginal peoples the moment they check the native box on the school form. They natives are this country are relegated to a world of where they will never be competitive because the education that they are about to receive will be in an alternative class. I believe you pointed that out.

Mr. Bates: Yes.

Vous faites aussi du magnifique travail de prévention. Obtenez-vous un soutien quelconque, existe-t-il des ressources quelconques pour aider les enfants à se désintoxiquer? Je parle des enfants qui sont déjà accrochés à la drogue.

M. Bates: Je pense qu'il y a seulement dix places pour les femmes dans les centres de désintoxication à Vancouver. Je peux me tromper sur le chiffre, mais en tout cas il n'y en a pas beaucoup. Il y avait auparavant un centre de désintoxication tout près d'ici, sur la rue Pender, mais on l'a fermé. Il n'en reste plus qu'un seul, juste en face du service de police.

Mon point de vue est qu'une fois que ces filles et ces gars-là se retrouvent là-bas et qu'ils ont une aiguille enfoncée dans le bras, ils sont foutus. Je leur dis même que je ne peux absolument rien faire pour ceux qui sont là-bas. Mais je peux m'asseoir ici, dans cette salle, et je peux faire quelque chose pour 10 ou 12 enfants, vous savez.

Une fois qu'une fille s'est prostituée, elle a perdu toute estime de soi. Tout ce qui compte pour elle, désormais, c'est de se piquer ou de fumer du crack; elle vend son corps pour de l'argent et elle n'a probablement qu'une 8e ou une 9e année d'école. Une fois qu'elle a appris qu'elle peut faire 500 $ en deux heures, elle ne veut plus retourner à l'école et il n'est pas question pour elle de gagner 8 $ l'heure. Même si elle peut retourner à l'école, elle a peu de compétences sur lesquelles elle peut compter par la suite.

Une fois qu'ils se retrouvent dans la rue, ils sont pas mal foutus. Je leur fais comprendre que c'est leur décision, que c'est à eux d'en décider. J'ai des lettres d'enfants qui n'ont pas réussi à s'en sortir.

Il faut que ces enfants aillent à l'école, et la raison pour laquelle je fais ce programme, c'est que j'espère qu'ils vont comprendre où ils vont se retrouver dans leur vie s'ils s'engagent dans ce petit chemin attrayant, la route de la drogue.

Les enfants viennent à Vancouver, ils ne vont pas à Edmonton. Les filles qui commencent à Whitehorse s'en vont à Edmonton et Calgary, mais dès qu'il commence à faire froid, ils viennent à Vancouver. Dans la rue, autour d'ici, il y a 300 personnes qui sont prêts à vous vendre un sachet de cocaïne ou d'héroïne pour 20 $. C'est très facile de se procurer des drogues à Vancouver. Les enfants n'arrivent pas à s'acheter des cigarettes, mais ils peuvent très facilement s'acheter de la cocaïne sous forme de crack.

Le sénateur St. Germain: M. John Kim Bell, de la communauté autochtone, a décrit la situation épouvantable dans laquelle se trouve le système d'éducation. Nous savons que l'on dépense de l'argent pour le programme d'anglais langue seconde pour les immigrants, et pourtant nous mettons nos Autochtones sur la voie de garage dès l'instant où ils cochent la petite case marquée Autochtone sur le formulaire scolaire. Les Autochtones, dans notre pays, sont relégués dans un monde à part, où ils ne seront jamais compétitifs parce que l'éducation qu'on s'apprête à leur donner est de deuxième classe. Je pense que vous l'avez signalé.

M. Bates: Oui.

Senator St. Germain: The moment these children are put into alternative education programs they lose their chance to compete in the working world. That is why we do not have Aboriginal policemen or Aboriginal fireman; they cannot compete with the non-native applicants.

Madam Chair this fact must be made known. If this is the policy of the provincial school boards everything we are doing here is for naught.

Mr. Bates, Senator Chalifoux, Senator Carney, Senator Lawson and myself, are all have different political backgrounds, but this is an non-partisan question; it has nothing to do with politics. What would you have us recommend?

Senator Chalifoux and others have sat on the Aboriginal committee for years. It is our responsibility to right the wrongs that are occurring with the Aboriginal youth. We must learn to look after our own people.

Can you help us get this message out? How can we help you?

The entire British Columbia educational systems should be brought to task for this, if this is indeed what they are doing to the Aboriginal youth.

How do we get your message out, Mr. Bates?

I do not want to put you in kind of an untenable position because I know you have to live on the streets and you have to live with various organizations, but if there is some discrete way we can help you without jeopardizing your worthwhile cause please tell us.

Mr. Bates: I do not really understand all you people's power; I have never been to a Senate meeting before. The room is starting to get nicer, though; I am feeling more comfortable.

I have been at my job for 10 years. I got an education in Washington State because my dad would not let them put me in a residential school. My dad packed up my two brothers and me and took us to the States to school so they could not touch us down there. I got an education; I was one of the first natives from my town of Williams Lake to graduate.

When I see what is happening down here with these kids it is just despicable. Some of these kids only have a grade 8 or grade 9 education.

I believe that the schools should be held accountable for educating those kids. I tell the kids that they have to stay in school. Nobody's going to get any place in this world with a Grade 8 or 9 education in the year 2003 and so on. They have to have an education. That is what I really try to push in the program.

Le sénateur St. Germain: Dès l'instant où ces enfants sont inscrits à des programmes d'éducation de rechange, ils perdent toute chance d'être compétitifs dans le monde du travail. C'est pourquoi nous n'avons pas de policiers autochtones ou de pompiers autochtones; ils ne peuvent pas rivaliser avec les candidats non autochtones.

Madame la présidente, il faut que cela se sache. Si telle est la politique des commissions scolaires de la province, tout ce que nous faisons ici ne sert à rien.

Monsieur Bates, le sénateur Chalifoux, le sénateur Carney, le sénateur Lawson et moi-même avons tous des antécédents politiques différents, mais il s'agit ici d'une question non partisane; cela n'a rien à voir avec la politique. D'après vous, que devrions-nous recommander?

Le sénateur Chalifoux et d'autres font partie du Comité des affaires autochtones depuis des années. C'est notre responsabilité de redresser les torts que subissent les jeunes Autochtones. Nous devons apprendre à nous occuper de nos propres concitoyens.

Pouvez-vous nous aider à transmettre ce message? Comment pouvons-nous vous aider?

Tout le système d'éducation de la Colombie-Britannique devrait être pris à parti si c'est effectivement la façon dont il traite les jeunes Autochtones.

Comment pouvons-nous vous aider à transmettre votre message, monsieur Bates?

Je ne veux pas vous mettre dans une position intenable car je sais que vous devez être présent dans la rue et que vous devez composer avec diverses organisations, mais si nous pouvons vous aider, de façon discrète, sans compromettre votre cause, qui est des plus valables, veuillez nous le dire.

M. Bates: Je n'ai pas vraiment une idée juste de votre pouvoir; je n'ai jamais participé à une séance du Sénat auparavant. La pièce commence à me paraître plus chaleureuse, cependant; je me sens plus à l'aise.

Je fais ce travail depuis 10 ans. J'ai fait mes études dans l'État de Washington parce que mon père refusait que l'on m'envoie dans un internat. Il a donc fait nos valises et nous a emmenés, mes deux frères et moi, aux États-Unis pour faire nos études afin de nous mettre à l'abri. C'est ainsi que j'ai acquis une éducation; j'ai été l'un des premiers Autochtones de ma ville, Williams Lake, à obtenir un diplôme.

Lorsque je constate ce qui se passe ici, je trouve que la façon dont ces jeunes sont traités est méprisable. Certains d'entre eux n'ont qu'une 8e ou une 9e année.

À mon avis, il faudrait exiger des comptes des écoles car c'est leur responsabilité d'éduquer ces jeunes. Je leur dis d'ailleurs qu'ils doivent absolument rester à l'école. En l'an 2003, dans le monde d'aujourd'hui, personne ne peut faire son chemin dans la vie avec une 8e ou une 9e année. Il faut qu'ils poursuivent leurs études. C'est ce que j'essaie de leur faire comprendre dans le programme.

I tell the kids to stay away from the drugs and go to school. I tell them not to listen to the harm reduction crap, sorry. It is difficult for these kids because when the harm reduction people come out they sort of make — I mean, they are going to put a place right down the street where people can walk in there in a room and they will help you shoot up drugs and if you OD they are going to have a nurse there for you.

What kind of message is that you send out to children?

The Chairman: What is your opinion on the decriminalization of marijuana?

Mr. Bates: It is never going to happen. You think the United States is going to let that thing happen? They have got a big war on drugs going on down there; they have had it for years.

You think they are going to let Canada legalize pot when we have the biggest border in the world that is unmanned?

I mean, they have got juice wherever they want it and they will sure as hell put a stamp on Canada's butt if they try to make marijuana legal up here. That is my opinion.

The Chairman: Good answer.

Senator Carney: I do not necessarily agree with my esteemed colleague, Senator St. Germain, that cutting funding for English as a Second Language and other issues like that is something that should be done.

I think we definitely need to fund those programs that help people achieve the opportunities that are our society has to offer. I did not want to leave the impression that the whole committee necessarily supports Senator St. Germain's statement.

I do want to say that in the letters from the children that you have counselled there is one paragraph that says it all. There is one paragraph that sums up the work that you are doing.

This is a letter from a girl called Raven. I will not give her last name for reasons of privacy. She writes:

> I will never forget this day. I learned things I didn't know before. It was on this day that I realized what kind of a job or career I want for myself and it was just by seeing how much help these people need and want. Thank you, Morris Bates, for caring and opening my eyes.

I think that says it all.

The Chairman: Mr. Bates, you have been one of the most interesting and articulate witnesses that we have heard.

This committee's members hail from all over Canada; some of us are Aboriginal. All of us are very dedicated and very interested in exactly what is happening to our children.

Je leur recommande de ne pas toucher à la drogue et de poursuivre leur scolarité. Je leur dis de ne pas se laisser embobiner par le maudit discours de la réduction du préjudice. Excusez mon langage. Il est difficile pour ces jeunes de résister car lorsque les partisans de cette option leur parlent, ils leur font miroiter — comprenez-moi bien, ils vont avoir un local au bout de la rue où les gens pourront aller se piquer et en cas de surdose, il y aura une infirmière pour leur venir en aide.

Quel genre de message de pareille initiative envoie-t-on aux enfants?

La présidente: Que pensez-vous de la décriminalisation de la marijuana?

M. Bates: Cela n'arrivera jamais. Pensez-vous que les États-Unis vont laisser faire cela? Ils mènent une guerre féroce à la drogue et ce, depuis des années.

Vous pensez que les Américains vont laisser le Canada légaliser la consommation de mari quand nous avons la plus grande frontière non surveillée au monde?

Les États-Unis ont énormément d'influence et ils vont certainement user de leur ascendance si le gouvernement du Canada essaie de légaliser la marijuana ici. Voilà mon opinion.

La présidente: Bonne réponse.

Le sénateur Carney: Je ne suis pas nécessairement d'accord avec mon imminent collègue le sénateur St. Germain. Je ne pense pas que l'on doive couper dans les fonds consacrés à l'enseignement de l'anglais comme langue seconde et à d'autres domaines.

À mon avis, il faut absolument financer de tels programmes pour aider les gens à tirer parti des possibilités qu'offre notre société. Je ne veux pas laisser l'impression que le comité tout entier appuie nécessairement la déclaration du sénateur St. Germain.

Je tiens à signaler que dans les lettres des enfants que vous avez conseillés, il y a un paragraphe des plus éloquents qui résume le travail que vous faites.

Il s'agit d'une lettre d'une jeune fille appelée Raven. Je ne citerai pas son nom de famille pour préserver son identité. Elle écrit:

> Je n'oublierai jamais cette journée. J'ai appris des choses que j'ignorais. C'est aujourd'hui que j'ai compris à quel genre de travail ou carrière je veux me consacrer simplement en voyant combien ces personnes ont besoin d'aide. Merci, Morris Bates, de votre compassion. Vous m'avez ouvert les yeux.

Je pense que cela dit tout.

La présidente: Monsieur Bates, vous avez été l'un des témoins les plus éloquents et les plus intéressants que nous ayons entendus.

Les membres de notre comité viennent de partout au Canada; certains d'entre nous sont Autochtones. Nous sommes tous très motivés et très intéressés de savoir exactement ce qui arrive à nos enfants.

I will comment on the ESL program for immigrants. Many of our children come into the cities and English is not their first language. They are not allowed to take an ESL program because they do not have the necessary landed immigrant card that is needed to apply for the free program. That is sad. The natives are not on a level playing field.

When an immigrant enters Canada they are welcomed with all kinds of benefits and all kinds of assistance in order to acclimatize them and help them to become part of the country. Yet, when our Aboriginal people come in from the outlying areas there are no support services for them. I have challenged the immigration department, and the caucuses concerning this very issue. We must consider the migration of people within our own country, not only the migration of people from outside our country.

I want to thank you so much for coming forward with all the issues that face the Aboriginal people in Vancouver. I am sure that the ministers and the government and the powers to be in Ottawa are really going to hear this loud and clear from every one of us in this committee.

Mr. Bates: Thank you.

The Chairman: I would like to welcome Angie Todd-Dennis and her colleague, Rita Barnes, from the B.C. Women's Health Centre. Mr. Lou Demerais was supposed to be here to represent the Vancouver Native Health Society but is unable to attend. Instead, we have two vibrant women who I am sure will give us good information on what is happening with the B.C. Women's Health Centre.

Ms. Angie Todd-Dennis, B.C. Women's Health Centre: Senators, I am pleased to be here but I did not know that I was going to be here two days ago because somebody submitted my name while I was away on holidays. I will give you a little background on my own history. I am a Dene from Northern B.C. In my earlier life I was a schoolteacher and I belong to the Frog Clan. I have two children and four grandchildren. I brought my friend, Rita Barnes, here to give me moral support. We both belong to the Pacific Association of First Nations Women and I am now working in the health area, having gone back to university when I was 50 years of age, and it was a torturous two years in Hawaii, believe me. I have a Master of Public Health and since 1995 I have been working as a community development consultant for B.C. Women's Health Centre.

I was asked to talk about youth and some of the things affecting youth. Rita and I discussed it a little on the way here, our health, our employment, our lifestyle, and the thing that jumped out at us is the poverty in which many of our youth live. No matter how many programs we have, it does not seem to improve the quality of life, particularly in British Columbia, where in fact so many of our programs have been decimated, particularly those working with Aboriginal people, street kids. I believe that funds that have been designated as Aboriginal-specific, such as the education funds, are not going where they

Je vais faire une observation au sujet du programme d'anglais langue seconde pour les immigrants. L'anglais n'est pas la langue maternelle d'un grand nombre de jeunes qui arrivent à la ville. Ils n'ont pas la possibilité de s'inscrire à un programme d'anglais langue seconde car ils n'ont pas nécessairement la carte d'immigrant reçu nécessaire pour être admissibles à ce programme gratuit. C'est dommage. Les Autochtones ne sont pas sur un pied d'égalité.

Lorsqu'un immigrant arrive au Canada, il est bien accueilli. On lui offre de l'aide et des avantages en tous genres pour faciliter leur adaptation et leur permettre de s'intégrer au pays. Pourtant, lorsque des Autochtones arrivent à la ville des régions éloignées, il n'y a pas de services de soutien pour eux. Il nous faut tenir compte de la migration de personnes à l'intérieur de notre propre pays et non seulement de la migration de personnes en provenance de l'étranger.

Je vous remercie infiniment d'être venu nous parler de tous les problèmes auxquels se heurtent les Autochtones à Vancouver. Je suis sûr que tous les membres du comité se feront un devoir d'en parler haut et fort aux membres du gouvernement, aux ministres et à tous les décideurs à Ottawa.

M. Bates: Merci.

La présidente: Je souhaite la bienvenue à Mme Angie Todd Dennis et à sa collègue, Mme Rita Barnes, du B.C. Women's Health Centre. M. Lou Demerais était censé être ici pour représenter la Vancouver Native Health Society, mais il n'a pas pu venir. Nous accueillons à sa place deux femmes dynamiques qui, j'en suis sûre, saurons nous fournir de très bons renseignements sur le B.C. Women's Health Centre.

Mme Angie Todd-Dennis, B.C. Women's Health Centre: Sénateurs, je suis heureuse d'être ici, mais j'ai appris que j'allais comparaître il y a deux jours seulement car quelqu'un a proposé mon nom pendant que j'étais en vacances. Je vais vous expliquer brièvement mes antécédents. Je suis une Dénée du nord de la Colombie-Britannique. J'appartiens au Clan de la grenouille et j'ai déjà été professeur. J'ai deux enfants et quatre petits-enfants. J'ai emmené mon amie Rita Barnes avec moi pour qu'elle me fournisse un soutien moral. Nous appartenons toutes les deux à la Pacific Association of First Nations Women. Je travaille maintenant dans le domaine de la santé après être retournée à l'université à l'âge de 50 ans. Ce fut un cheminement tortueux que ces études que j'ai faites à Hawaii, croyez-moi. J'ai une maîtrise en santé publique et depuis 1995, je travaille en qualité de consultante en développement communautaire pour le B.C. Women's Health Centre.

On m'a demandé de parler des jeunes et de certains de leurs problèmes. Rita et moi-même en avons discuté un peu en venant ici. Nous avons évoqué le volet santé, emploi et mode de vie, mais ce qui nous a surtout frappées, c'est la pauvreté dans laquelle vivent bon nombre de nos jeunes. Peu importe le nombre de programmes qui existent, ils ne semblent pas contribuer à améliorer la qualité de vie, particulièrement en Colombie-Britannique où en fait, bien des ressources ont été coupées, particulièrement les services destinés aux Autochtones, aux jeunes de la rue. À mon avis, les fonds qui doivent être réservés aux

should be going. I was a youth worker in Kumtux, which was the first alternate school here in Vancouver, and we worked with street kids from age eight on. There have been about three alternate schools since then and I believe only one continues to exist. The schoolteachers and home care workers in Vancouver feel that those funds that should continue to be designated for Aboriginal youth are being put into the larger pot, and I think that is very damaging.

Rita was a home-school worker, a very effective program in which she went into the homes not only to counsel, but also to ensure that kids were fed. She would bring sandwiches to school, knowing that many of the students that she worked with would come to school hungry. Two or three years ago, she was very gratified to be at the graduation of the mother whose children she used to feed, and who has since obtained a law degree from Harvard. She saw these children in Prince George watching their mother being admitted to the bar and they remembered her. I feel that the funds for these kinds of programs are being misallocated at the moment and that should be looked into.

The slogan for the program that I run at B.C. Women's Health Centre is "healthy women, healthy babies, healthy communities." You cannot separate youth from their families. You need to look at youth issues as Aboriginal family issues, and again I will mention poverty as a significant detriment to the lives of Aboriginal people.

I came from a background of institutionalization, first through residential school then as a ward of the state. Fortunately, when I was 12 years old, I was digging through my records at the boarding school I was attending and found that a social worker had written to that school to say that "Agnes," that was my birth name, "is a very clever girl." I had not known that because in residential school, you are just pushed from one grade to the other and nobody tells you that you are smart. I told Premier Harcourt at a meeting that I found out at 12 years of age through a social worker that I was smart and I have been acting smart ever since.

We have huge concerns in our association and also at B.C. Women's Health Centre about a hidden element that very few women want to speak about publicly, and that is the violence within our homes and communities that Aboriginal children see on a daily basis. There are very few programs or monies designated for assisting women to build healthier households. There have been Aboriginal parenting programs, but I am not aware of any success in those I have seen because they do not look at the issue of parenting. Learning how to dance is not parenting. Learning how to drum is not parenting. I think that all child and youth have a right to be loved, secure and safe, and these issues are not looked at. If you are looking at program money, this is a huge area that would really benefit Aboriginal women. I know

Autochtones, comme les fonds d'éducation, ne sont pas appliqués là où ils le devraient. J'ai déjà été travailleuse auprès des jeunes à Kumtux, la première école alternative créée ici à Vancouver, et nous tentions d'aider les jeunes de la rue à partir de l'âge de huit ans. Si je ne m'abuse, trois autres écoles alternatives ont vu le jour depuis, mais à l'heure actuelle, il n'en reste plus qu'une. Les enseignants et les travailleurs à domicile de Vancouver pensent que ces fonds qui devraient continuer d'être réservés pour les jeunes Autochtones, sont versés dans une plus grande enveloppe, ce que je juge très nuisible.

Rita était une travailleuse scolaire visiteuse, c'est-à-dire que dans le cadre d'un programme très efficace, elle se rendait dans les foyers non seulement pour prodiguer des conseils, mais aussi pour vérifier que les enfants étaient nourris. Elle apportait des sandwichs à l'école sachant pertinemment qu'un grand nombre des élèves qui constituaient sa clientèle venaient à l'école le ventre creux. Il y a deux ou trois ans, elle a eu le bonheur d'assister à la collation des grades de la mère d'enfants qu'elle avait l'habitude de nourrir. Cette dernière a depuis obtenu un diplôme en droit de l'Université Harvard. Elle a revu ses enfants à Prince George lorsque leur mère a été admise au barreau et ils se souvenaient d'elle. Je pense qu'à l'heure actuelle, on fait une mauvaise répartition des fonds qui doivent être réservés à ce genre de programme et qu'il convient d'examiner ce qu'il en est.

Le slogan du programme que je dirige au B.C. Women's Health Centre est le suivant: «Femmes en santé, bébés en santé, communautés en santé». On ne peut faire de distinction entre les jeunes et leurs familles. Il faut considérer que les problèmes des jeunes sont les problèmes des familles autochtones et encore une fois, je tiens à mentionner que la pauvreté cause un tort énorme à la vie des Autochtones.

Pour ma part, j'ai vécu en institution, d'abord dans un internat et ensuite en tant que pupille de l'État. Heureusement, à l'âge de 12 ans, alors que je fouillais dans mes dossiers au pensionnat que je fréquentais, j'ai vu qu'un travailleur social avait écrit aux autorités de l'école pour leur dire qu'«Agnes» — c'était mon nom à la naissance — «est une fille très intelligente». Je n'en avais aucune idée car à l'internat, on se borne à vous pousser d'un niveau à l'autre sans prendre la peine de vous dire que vous êtes intelligente. À l'occasion d'une réunion, j'ai dit au premier ministre Harcourt que j'avais découvert à l'âge de 12 ans, grâce à un travailleur social, que j'étais intelligente et que j'ai commencé à agir en personne intelligente depuis.

Au sein de notre association ainsi que du B.C. Women's Health Centre, nous nous préoccupons énormément d'un problème caché dont très peu de femmes veulent parler en public, soit la violence qui sévit dans nos communautés, violence dont sont témoins les enfants autochtones quotidiennement. Il y a très peu de programmes ou de fonds destinés à aider les femmes à bâtir des foyers plus sains. Certains programmes sont axés sur les parents autochtones, mais à ma connaissance, ils n'ont guère de succès car ils ne dispensent pas de conseils sur l'art d'être parents. Apprendre à danser ne fait pas de vous un bon parent. Apprendre à jouer du tambour non plus. À mon avis, tous les enfants, tous les jeunes ont le droit d'être aimés et de vivre en sécurité, et l'on ne s'intéresse pas à ces problèmes. Si vous souhaitez instituer un

that Senator Chalifoux knows about the residential schools, and I know that many of you know a little about them, but picture a village without children between the ages of 6 and 16 over several generations. I went to residential school when I was four years old. We were not taught how to parent. What we saw were punitive means of discipline, and many of us brought that kind of parenting to our children, so that intergenerational cycle remains to this day. If we are looking at the health of youth, we need to also consider working with the whole family.

When there was that huge fiasco at HRDC a number of years ago, our Pacific Association of First Nations Women, like all other Aboriginal programs across Canada, unfortunately had a lot of its funding cut off. Aboriginal women's programs were sacrificed for the big picture. We did not lose millions of dollars, but what little we had was cut in half, and then we got to the point where we felt we did not want to apply for any more funds from the federal government because they changed the rules so many times. Taking a second look at Aboriginal women's programs is a must. We need to restore the funds that have been taken from us and to make sure that there is equity. Why were funds to some populations cut and not others? I question that, and I believe that you need to question it also.

I believe that the Aboriginal Healing Foundation funds need to be sustained. Although it is finite funding, we have done a lot of good with many of the programs across Canada. We run a program dealing with those remote communities that cannot access these funds. We offer training in looking at violence within the community, within the family, and help them to develop strategies. Thus far, our Pacific association has worked with seven remote and semi-remote groups of women, and we have done training here in the city on dealing with violence in relationships, sexual assaults and any other kind of physical violence that is common in our homes.

In addition to speaking about the poverty and the violence, I want to relate a story, and then you may ask me any questions you wish. When I worked at Kumtux, which was an outreach school on Gore and Hastings, our children came from RayCam and a lot of families close by. We ran our program out of a church, and one year, we decided we were going to take these tough little street kids to Disneyland. We worked all year raising funds, and some airport employees union gave us a healthy chunk, but the rest of it was more or less raised by those kids. There was a range of ages, and 4 of us staff members took 16 of them down by bus and a car. These were tough street kids who

programme financé, c'est un vaste domaine où l'on pourrait vraiment venir en aide aux femmes autochtones. Je sais que le sénateur Chalifoux connaît bien le dossier des internats, et je sais que bon nombre d'entre vous sont aussi au courant, mais essayez d'imaginer un village sans enfants entre six et seize ans sur plusieurs générations. On m'a envoyée à l'internat à l'âge de quatre ans. Là-bas, on ne nous apprenait pas comment être parent. Nous subissions des méthodes disciplinaires répressives et bon nombre d'entre nous ont répercuté ce type de relations parentales avec leurs enfants, de sorte que le cycle intergénérationnel n'est pas encore rompu aujourd'hui. Si l'on s'intéresse vraiment à la santé des jeunes, il faut aussi travailler avec la famille toute entière.

Dans la foulée de ce fiasco lamentable à DRHC il y a quelques années, la Pacific Association of First Nations Women, comme bien d'autres programmes autochtones au Canada, ont malheureusement subi des coupures. Les programmes destinés aux femmes autochtones ont été sacrifiés dans ce grand ménage. Nous n'avons pas perdu des millions de dollars, mais le peu que nous avions a été réduit de moitié. Par la suite, nous en sommes arrivés au point de ne plus vouloir présenter des demandes de fonds au gouvernement fédéral car on changeait les règles constamment. Il est impératif d'examiner de plus près les programmes destinés aux femmes autochtones. Nous devons recouvrer les fonds qui nous ont été enlevés et s'assurer que tout se passe dans le respect de l'équité. Pourquoi y a-t-il des compressions dans les fonds destinés à certaines populations et pas à d'autres? Je pose la question, et je pense que vous devez la poser aussi.

Je pense qu'il faut maintenir le financement de l'Aboriginal Healing Foundation. Même s'il s'agit d'un financement limité, nous avons fait beaucoup de bien grâce à de nombreux programmes offerts un peu partout au Canada. Ainsi, nous dirigeons un programme axé sur les collectivités éloignées qui ne peuvent avoir accès à ces fonds. Nous offrons une formation permettant d'identifier la violence dans la collectivité, dans la famille et d'aider les gens à élaborer des stratégies pour s'en sortir. À l'heure actuelle, notre association offre un soutien à sept groupes de femmes vivant dans des communautés éloignées et semi-éloignées. Nous avons aussi offert des séances de formation ici à Vancouver sur la violence dans les relations, les agressions sexuelles et tout autre type de violence physique qui est monnaie courante dans nos foyers.

Je vous ai parlé de pauvreté et de violence. Je veux maintenant vous raconter une histoire et ensuite, vous pourrez me poser toutes les questions que vous voudrez. Lorsque je travaillais à Kumtux, cette école alternative au coin de Gore et Hastings, nos élèves venaient de RayCam et d'un certain nombre de familles vivant dans les environs. Le programme était dispensé à partir d'une église et une année, nous avons décidé d'amener ces enfants de la rue, ces petits durs, à Disneyland. Nous avons travaillé tout au long de l'année pour recueillir des fonds et un syndicat d'employés de l'aéroport nous en a fourni une bonne partie, mais le reste a été plus ou moins le fruit des efforts des enfants. Il y en

used to, I have to tell you, try to sell me everything: "Do you not need a new TV set?" "No, I do not." "What about your kids who are growing up, do they not need jeans? We have lots." I would say no. I refuse to touch anything remotely "warm." As soon as we leave the Downtown Eastside, we notice a great difference in them. We took them out of their element and they were absolutely well behaved — they were not within the confines of their home and their territory — and as a matter of fact, they were a little scared of the outside world. When we got to San Francisco, we said, "Go and explore the city; here, we will put you on the tram." Well, they had heard, of course, that San Francisco has a large gay population, and they thought that as soon as they got on the bus, somebody was going to pinch their bottom or something. They went to one side of San Francisco on the tram and came right back.

They had each saved a couple of hundred dollars, and that went very quickly once we got to Disneyland, but fortunately we had enough money so that all of them were able to enjoy it. I was talking to one of the child care workers that I worked with at that time and I said, "You know, we should have a reunion," because I know some of our kids have fallen by the wayside, some have killed themselves, some have overdosed, but I believe that there is such resiliency among these youth. I see them walking around, I see that they have jobs and I see that some of them are good mothers, and I think to myself, there is hope. There is hope, and we need to somehow recognize that resiliency of our youth and the resiliency of the mothers who produced them. That tells me that it is not entirely hopeless, but we do need money and programs and to create safe venues. My children were able to play soccer; I kept them busy. Thank heavens they were both athletes, but when I saw how much my grandchild, who is five years old, had to pay for hockey equipment and fees, I was glad that he has a rich grandfather on the other side of the family. Many of our children cannot get into these activities. Poverty affects everything for a youth growing up — poor nutrition, no money for recreational activities. Rita was saying on the bus coming down, even on a day like this, rather than be at home in a dysfunctional household, kids will be outside, hanging around doing nothing, waiting, and it frightens me at times. I will walk right up to see if our young girls are being hassled by some elements that want to lure them onto the street. I will say, "What is he saying to you and what is he doing?" I will speak to the male person and say, "You stay away from our girls, period. If you do not, I will scream." I always remember what Jane Middleton-Moz said about adult children of alcoholics; when she saw a child being mistreated, she said, "I will intervene on behalf of any child," and I think that is the attitude that we as Aboriginal women need to take collectively. That is why it is so important that you look at the funding practices and at increasing funding for Aboriginal

avait de tous les âges et quatre membres du personnel, dont j'étais, ont voyagé avec 16 d'entre eux jusque-là avec un autobus et une voiture. C'était de petits voyous qui, je dois vous le dire, essayaient toujours de me vendre toutes sortes de choses: «N'avez-vous pas besoin d'un nouveau téléviseur?» «Non, je n'en ai pas besoin.» «Mais vos enfants qui grandissent, n'ont-ils pas besoin de jeans?» «Nous en avons suffisamment.» Je disais toujours non. Je refusais d'accepter quoi que ce soit qui aurait pu avoir été volé. Dès que nous avons quitté le quartier est du centre-ville, nous avons constaté chez eux une grande différence. Nous les avons retirés de leur milieu — ils avaient franchi les limites de leur foyer et de leur territoire —, et ils se sont fort bien comportés. En fait, ils avaient un peu peur du monde extérieur. Lorsque nous sommes arrivés à San Francisco, nous leur avons dit: «Allez-y, explorez la ville; nous allons vous mettre sur le tram.» Ils avaient entendu dire, bien sûr, que San Francisco avait une forte population gaie et ils croyaient que dès qu'ils seraient dans le bus, quelqu'un leur pincerait les fesses. Ils se sont rendus en tramway jusqu'à l'autre bout de San Francisco et ils sont revenus illico.

Chacun d'entre eux avait épargné environ 200 $, et cet argent a fondu très rapidement une fois que nous sommes arrivés à Disneyland, mais heureusement, nous avions suffisamment pour que tous puissent s'amuser. En conversant avec l'un des travailleurs sociaux spécialistes de l'enfance avec lequel je travaillais à l'époque, je lui ai dit: «Vous savez, nous devrions organiser une réunion d'anciens.» Certains de ces enfants ont quitté le droit chemin, certains se sont suicidés, d'autres sont morts d'une surdose de drogue, mais je pense que dans l'ensemble ils font preuve de beaucoup de ressort. Je les vois déambuler, je sais qu'ils ont des emplois, que certaines jeunes filles sont devenues de bonnes mères, et je me dis qu'il y a de l'espoir. Il y a de l'espoir, et nous devons trouver un moyen de reconnaître cette grande force de nos jeunes et de leurs mères. Leur histoire me dit que tout n'est pas perdu, mais nous avons besoin de programmes et d'argent pour créer des milieux de vie sûrs. Mes propres enfants ont pu jouer au soccer; je les ai tenus occupés. Je remercie le ciel qu'ils aient tous deux été des athlètes, mais lorsque j'ai su combien il en coûtait pour inscrire mon petit-fils, qui a cinq ans, au hockey et l'équiper, j'ai été très contente qu'il ait un grand-père riche de l'autre côté de la famille. Bon nombre de nos enfants ne peuvent participer à ces activités. La pauvreté se répercute dans tous les domaines pour un jeune en croissance — nutrition déficiente, manque d'argent pour les activités récréatives, et cetera. En venant ici, pendant le trajet d'autobus, Rita me disait que même par une journée comme aujourd'hui, au lieu de rester chez eux dans un foyer dysfonctionnel, les enfants préfèrent être de hors à glander, à ne rien faire, à attendre, et cela me fait parfois peur. Dans ce cas, je n'hésite pas à m'approcher d'un groupe de jeunes filles pour vérifier si elles sont harcelées par certains délinquants qui veulent les attirer dans la rue. Je dis: «Qu'est-ce qu'il te raconte, et qu'est-ce qu'il fait?» Je vais confronter l'homme en question en lui disant: «Ne t'approche pas de nos filles. Si tu ne t'en vas pas, je vais me mettre à hurler.»

women's programs, because we want to be able to help our women. If we do not have strong, healthy women, we cannot have strong healthy children.

The Chairman: Ms. Barnes, would you like to say a few words?

Ms. Rita Barnes, B.C. Women's Health Centre: I am really just here, as Angie said, as moral support for her. I think she was feeling a little shaky about this. What she did say was this is so important. We need help here. We need help for our families, opportunities for children to have something to do. On days like this they do not even want to be in the house because of the home situation, but they have no money to take part in sports. My grandchildren all play soccer and my daughters are always complaining about the cost of soccer boots because growing children need new boots every six months. There is just no chance that any child living in the inner city will ever be able to afford that. It costs money, and with the cutbacks, organizations are not able to help. Every time you step out the door it costs money. Even to go out fund-raising you need start-up money, and we do not have that. It seems that every time we get together as organizations there is always this big question of how do we raise money for this? In the meantime, every time you walk out the door you see our kids on the street and our homeless native women. I am becoming emotional here so I will stop before I break down completely.

Ms. Todd-Dennis: I know that there are Aboriginal-specific designated funds in the areas of health, and probably children's issues and education. I am wondering to what extent the federal government can influence the provincial government to reconsider the policies that they have put in place in the last two years and which have absolutely decimated a lot of our families. I understand from some people that women have gone into the sex trade to be able to feed their families and they are very afraid of the welfare system, which has a time limit on receiving benefits. I believe that the policies of this provincial government are detrimental to the life of Aboriginal people in general, and if it affects the communities, of course it will affect the youth. This is just a small community, but we have children shooting up at 10 years of age. We have drug dealers that the band councils are afraid to touch. We have leaders, chiefs, who will not deal with the violence within their communities because some of them may well be the perpetrators. People say they want to do something for our youth because they are our future. Well, they are certainly our future, but how strong are they going to be if they are so badly damaged by the time they get to grade 1? I know that some of

Je me souviendrai toujours de ce qu'a dit Jane Middleton Moz au sujet des enfants adultes d'alcooliques. Lorsqu'elle voyait un enfant maltraité, elle se disait: «Je vais intervenir dans l'intérêt de l'enfant», et je pense que c'est cette attitude que, collectivement, nous devons adopter en tant que femmes autochtones. Voilà pourquoi il est tellement important que vous vous penchiez sur les mécanismes de financement en vue d'augmenter les fonds pour les programmes destinés aux femmes autochtones car nous voulons pouvoir aider ces femmes. Si nous ne pouvons compter sur des femmes saines et fortes, nous n'aurons pas d'enfants sains et forts.

La présidente: Madame Barnes, voulez-vous dire quelques mots?

Mme Rita Barnes, B.C. Women's Health Centre: Comme Angie l'a dit, je suis ici uniquement à titre de soutien moral pour elle. Je pense qu'elle se faisait du souci au sujet de sa comparution. Elle m'a dit que c'était des plus importants. Nous avons besoin d'aide ici. Nous avons besoin d'aide pour nos familles, pour offrir à nos enfants des possibilités de s'occuper. Même un jour comme aujourd'hui, ils ne veulent pas rester chez eux à cause de ce qui se passe à la maison, mais ils n'ont pas d'argent pour faire du sport. Mes petits-enfants jouent tous au soccer et mes filles se plaignent constamment du coût des souliers de soccer car comme les enfants grandissent, il leur en faut de nouveaux tous les six mois. Il est absolument impossible pour un enfant qui vit au centre-ville de pouvoir se permettre cela. Les activités sportives coûtent cher et avec les compressions, les organisations ne sont pas en mesure de donner un coup de pouce. Chaque fois qu'on met le pied dehors, cela coûte de l'argent. Même pour faire une campagne de levée de fonds, il faut de l'argent pour démarrer, et nous n'en avons pas. Il me semble que chaque fois qu'il y a des réunions d'organisations, on se pose toujours la même grande question, à savoir comment trouver l'argent pour ceci ou cela. Dans l'intervalle, chaque fois que nous sortons de chez nous, nous voyons des enfants qui traînent dans les rues et des femmes autochtones sans abri. Cela me fend le coeur et je vais m'arrêter avant de me mettre à pleurer.

Mme Todd-Dennis: Je sais qu'il existe des fonds réservés aux Autochtones dans les domaines de la santé et sans doute de l'éducation et de l'aide à l'enfance. Je me demande dans quelle mesure le gouvernement fédéral peut demander aux autorités provinciales de réexaminer les politiques qu'ils ont instaurées depuis deux ans et qui ont dessiné un grand nombre de nos familles. D'après certains, des femmes ont été forcées de se prostituer pour pouvoir nourrir leur famille. Elles ont très peur du système d'aide sociale qui limite la durée pendant laquelle on peut recevoir des prestations. À mon avis, les politiques du gouvernement provincial actuel sont préjudiciables pour le peuple autochtone en général. Et si les communautés autochtones sont touchées, il en va évidemment de même pour les jeunes. C'est un petit milieu, mais il y a parmi nous des enfants qui se piquent à l'âge de 10 ans. Il y a des trafiquants de drogues dont les conseils de bande ont peur. Il y a des leaders, des chefs qui ne prennent pas de mesures pour lutter contre la violence dans leur collectivité parce que certains d'entre eux en sont les auteurs. Les gens disent qu'ils veulent faire quelque chose pour nos jeunes parce qu'ils représentent l'avenir. Je ne conteste pas qu'ils

these Head Start programs have been very successful and I think that any kind of programming should be more holistic. The family needs to heal together, not just the youth individually.

I think that the issue of poverty and all of its ramifications needs to be considered. We have many success stories, but I want to speak on behalf of those kids who have no one to speak for them.

Senator Pearson: Thank you very much for coming on such short notice. I think the way you have communicated very well so do not worry about that at all. I was particularly struck by one of your comments about the issues of parenting, which I think are extremely important, and the fact that in the residential school you learned that discipline was punitive. I had not heard it phrased that way before but I think that is a very helpful, if sad, insight. What is the best way to deal with parenting issues for the families that you work, because just teaching people will not necessarily work; you have to do something a little more engaging. Do you have some ideas about programs that work?

Ms. Todd-Dennis: I know that Aboriginal women who had their children taken away had to go to classes that were very focused on the middle-class way of parenting, and I believe that the only way Aboriginal people can help each other is to have them actively engage in a parenting process on a continuing basis. You can only do that by having them, say, come to a place where they can learn to interact, to cook for their children, to plan, and where mothers can talk to each other about ways and means of disciplining. For instance, how do you do this, what is a healthy way of doing that. However, it needs to be run by Aboriginals. It needs to have lots of support. We have very few counsellors who really understand the "Aboriginal way," as we call it. We have very few counsellors for the mothers in the first place. We frequently get calls from remote parts of British Columbia that do not have the services we have in Vancouver from mothers just wanting to talk to somebody. I myself was 34 years old when I began to realize I was behaving like my mother and that is when I went into counselling. I did not want my boys to be harmed by the poor parenting skills I had then. That was a few years ago, I am still learning, and I am finding out that I am a better grandparent than I was a parent. Rita can give you some ideas because she has worked directly with families and seen some of the things that have worked.

Senator Pearson: Could you give us some ideas, because I think this is absolutely crucial, the parenting issue? It is not just crucial for Aboriginal families, but also for families across the board. An organization in Toronto called Invest in Kids conducted a survey that found that people with young children think that parenting is the most important thing they do. That is the good news. The bad

représentent l'avenir, mais comment pourront-ils devenir des adultes forts s'ils sont déjà salement amochés lorsqu'ils arrivent en 1re année? Je sais que certains programmes Bon départ ont eu beaucoup de succès, mais je pense que toutes les initiatives, quelles qu'elles soient, doivent être plus globales. La famille doit guérir ensemble, et non pas seulement les jeunes individuellement.

Il est impératif de se pencher sur le problème de la pauvreté et sur toutes ses ramifications. Nous avons à notre actif bien des réussites, mais je tenais à parler au nom des jeunes qui n'ont personne pour se porter à leur défense.

Le sénateur Pearson: Je vous remercie d'être venue en dépit d'un préavis très court. Vous avez très bien su communiquer votre message. Vous n'avez pas de souci à vous faire à ce sujet. J'ai été particulièrement frappée par l'une de vos observations au sujet de l'art d'être parent, ce qui m'apparaît extrêmement important. Vous avez aussi mentionné qu'à l'internat, vous aviez été soumise à une discipline punitive. C'est la première fois que j'entends cela exprimé ainsi; c'est une réflexion très utile, quoique empreinte de tristesse. Quelle est la meilleure façon d'aborder les problèmes liés à la responsabilité d'être parent dans les familles avec qui vous travaillez? Il ne suffit sans doute pas de donner des cours aux gens; il faut faire quelque chose de plus concert. Avez-vous certaines idées au sujet de programmes susceptibles de donner des résultats?

Mme Todd-Dennis: Je sais que des femmes autochtones à qui on avait enlevé leurs enfants ont été tenues d'assister à des cours axés sur l'exercice de la responsabilité parentale selon le modèle de la classe moyenne. Je pense que la seule façon dont les Autochtones peuvent s'entraider, c'est de les intégrer concrètement au processus d'apprentissage de l'art d'être parent sur une base continue. On y arrivera en les invitant, par exemple, dans un local où ils pourront apprendre à interagir, à faire la cuisine pour leurs enfants, à planifier; un endroit où les mères pourront parler à d'autres mères sur les diverses façons de discipliner les enfants. Par exemple, elles pourront discuter entre elles: comment fais-tu ceci? Connais-tu une méthode saine pour faire cela? Chose certaine, un tel programme doit être dirigé par des Autochtones et il devra bénéficier d'un vaste soutien. Il y a très peu de conseillers qui comprennent vraiment le «mode autochtone», comme nous l'appelons. De toute façon, il y a très peu de conseillers pour les mères. Nous recevons fréquemment des appels de mères qui veulent simplement parler à quelqu'un; elles habitent dans des localités éloignées de la Colombie-Britannique où l'on n'offre pas les services que nous avons à Vancouver. Pour ma part, j'avais 34 ans lorsque j'ai commencé à me rendre compte que je me comportais comme ma mère; c'est à ce moment-là que j'ai eu recours au counselling. Je ne voulais pas que mes garçons souffrent de mes piètres qualités de parent à l'époque. C'était il y a quelques années, et j'apprends encore. D'ailleurs, je constate que je suis meilleure grand-mère que j'étais mère. Rita peut vous donner certaines idées car elle a travaillé directement avec des familles. Elle a pu voir concrètement certaines choses qui fonctionnent.

Le sénateur Pearson: Pouvez-vous nous donner des idées car à mes yeux, cette question de l'exercice de la responsabilité parentale est absolument cruciale. D'ailleurs, elle est cruciale non seulement pour les familles autochtones, mais pour l'ensemble des familles. À Toronto, une organisation appelée Invest in Kids a effectué une enquête qui a révélé que les

news is they do not know how to do it and their understanding of the social and emotional development of children is very poor. They understand more about the physical development, but they admit to that poor knowledge. I think it is important that we as a society develop better ways to help parents do what only they can do, which is to parent, so if you have some ideas I would be really grateful for them.

Ms. Barnes: I just always assumed that when you plan a family, you are expecting your first child and this is going to be your own baby, you would know what to do. I did a lot of babysitting. I attended a residential school for nine years, but I was fortunate in that the school was in a place where I had lots of family and I was able to go home on weekends. I still speak my language. Babies were always loved — when you pick up babies, you just have to hug them. I just assumed that everybody thought that way, and I am sure basically everybody does, but if you have not grown up in a family watching how a baby is cared for, you may not know how. I realize now that it is learned behaviour. Working for the school board and doing home visits, I would watch young mothers change their babies' diapers, and there was no interaction. I wanted to say, "Talk to her, play with her." Mothers naturally do that when they are changing diapers. However, I noticed that in a lot of our homes this was not done. I saw there was something missing here but I did not know how to address it. I knew that I could not say, "Hey, you are doing this all wrong, this is what you do when you are changing diapers, you play with them, you talk to them, you interact with them."

Eventually, I would say, "Do you mind if I change this diaper? I have not changed a baby's diaper for ages." Then I would play with the baby or pick up a book to read to her while I was visiting. I would say, "While you are doing that, can I play with the baby, can I hold the baby?" Through the years that I worked for the school board, I did not see any results from that, but I knew that something needed to be done, that parenting skills programs were really important. When I had the opportunity to sit in on a parenting program I was not impressed. I was not impressed with how it was done. Then I went to another one in Burnaby that really impressed me, it was just wonderful. It was run by a very young woman who had four little boys, and her husband was a labourer. Some of the parents were court-ordered to attend this parenting skills program, but the way she set it up was just wonderful. She never pushed anything. They would start off with a meal, a healthy meal, and she would have her menu there, the cost of the food and the nutritional value. She would talk about it while we were eating this wonderful, healthy food and she would break it down into how much it would be per person. Then a childcare worker took the babies away for a while and they went on with other things. After four weeks, you would see that the

personnes ayant de jeunes enfants estimaient que leur travail de parents est la chose la plus importante qu'ils font. C'est là une bonne nouvelle. La mauvaise, c'est qu'ils ne savent pas comment s'y prendre et qu'ils ont une piètre compréhension du développement social et émotif des enfants. Ils en savent plus long au sujet du développement physique, mais ils admettent leur ignorance. J'estime important qu'en tant que société, nous trouvions des moyens de mieux aider les parents à faire ce qu'eux seuls peuvent faire, c'est-à-dire être de bons parents. Par conséquent, si vous avez des idées à nous communiquer, je vous en serais très reconnaissante.

Mme Barnes: J'ai toujours supposé que lorsqu'on prévoit fonder une famille et qu'on attend son premier enfant, on se dit que ce sera notre propre bébé et qu'on saura s'y prendre. J'ai fait beaucoup de gardiennage. J'ai été pensionnaire pendant neuf ans, mais j'ai eu de la chance car l'école était située à un endroit où j'avais beaucoup de famille et je pouvais rentrer chez moi les week-ends. Je parle encore ma langue maternelle. Les bébés étaient toujours choyés. Lorsqu'on prend un bébé, il suffit de le serrer contre soi, lui faire un gros câlin. J'ai toujours supposé que tout le monde pensait comme ça, et je suis pratiquement certaine que c'est le cas, mais si vous n'avez pas grandi dans une famille, que vous n'avez pas vu comment on prend soin d'un bébé, vous ne le savez peut-être pas. Je comprends maintenant qu'il s'agit d'un comportement acquis. Lorsque je travaillais pour le conseil scolaire et que je faisais des visites à domicile, je regardais de jeunes mères changer la couche de leurs bébés, et il n'y avait aucune interaction. Je voulais leur dire de parler à leurs bébés, de jouer avec eux. Les mères font cela naturellement lorsqu'elles changent les couches. Toutefois, j'ai remarqué que dans un grand nombre de nos foyers, les mères ne faisaient pas cela. J'ai constaté une carence à cet égard, mais je ne savais pas comment régler le problème. Je savais cependant que je ne pouvais pas leur dire: «Vous ne faites pas cela comme il faut; voilà comment il faut faire lorsqu'on change des couches: on joue avec le bébé, on lui parle, on interagit avec lui».

Au bout d'un moment, je leur disais plutôt: «Verriez-vous des objections à ce que je change la couche du bébé? Je n'ai pas changé de couches depuis des lustres.» Alors je jouais avec le bébé ou je prenais un livre pour lui faire la lecture pendant ma visite. Je disais à la mère: «Pendant que vous êtes occupée, puis-je jouer avec le bébé, puis-je le prendre dans mes bras?» Tout au long des années où j'ai travaillé pour le conseil scolaire, je n'ai pas vu de résultats de mes efforts, mais je savais qu'il fallait faire quelque chose, que les programmes sur l'art d'être parent étaient très importants. Lorsque j'ai eu l'occasion d'assister à un cours sur l'art d'être parent, je n'ai pas été impressionnée par la façon dont on présentait les choses. Par la suite, j'ai assisté à un autre cours, à Burnaby, qui m'a vraiment enthousiasmée. C'était tout simplement merveilleux. Il était dirigé par une très jeune femme qui avait quatre petits garçons et dont le mari était ouvrier. Certains des parents qui assistaient au cours y avaient été envoyés sur l'ordre du tribunal. La façon dont elle avait organisé le cours était tout simplement fantastique. Elle ne forçait jamais les choses. Les séances commençaient par un repas, un repas sain, dont elle expliquait le menu, le coût des aliments et la valeur nutritive. Elle donnait ces explications pendant que nous mangions ce très bon

court-ordered mums who had not wanted to be there would be right on time and seemed to be looking forward to the evening and talking about their week. Eventually, they would team up to give each other a break; one mother would give another parent a break for the whole week and take her kids. She needed that break. The lady who asked me to sit in on this program said, "How do you see your role here?" I was brought in as an elder, and I had to think about it for a week or so. I thought, "I will give them the benefit of my mistakes." I raised five children in Burnaby and they are all grown, they are all parents now, and they are good parents. However, every once in a while we get together and they talk about the things that they hated about me. "You know what I used to hate about you, mum, when we were growing up? You could never just answer a question directly; you always had to tell a story." Of course, they do that now, but there were other things that they did not like. If I had to do it all over again, I knew what I would change, so I gave them the benefit of my mistakes and said it was okay to say, "I do not want to be a mother right now, I just want to get out of here."

However, I had a large support system; I had my mother-in-law, who lived with us. I had two sisters in the city, so I was very fortunate to have that support system behind me, but I still made mistakes. We are not all perfect mothers here, but some of these families out there are so dysfunctional because the residential school system created four generations with no mothering skills. The first generation that was taken away from their homes went back to parents who had not been parenting for 10 months. They began to lose those skills and then it becomes a cycle. We are still trying to get back to knowing how to mother, how to parent. It always comes back to the almighty dollar, but it takes money for programs to help people become good parents. I just had to talk about that young lady out in Burnaby because I really liked that model. Of course, the funding only lasts for so long.

Senator Pearson: Same problem. I think I pulled out the components of a program that works from what you said. One is showing by example, developing a community of trust, and helping to develop support among parents so that they can talk with one another and help one another out. It has to be holistic, which you already talked about, and we need the resources to keep these programs alive.

Ms. Barnes: This young lady really impressed me, that she was able to do this. She was a young, native mother and her husband would go after work to pick up those parents who did not have the bus fare. Bus fare is always last on your priority list if you are on welfare. It was really all done by example. She encouraged them to bring their spouses and it was wonderful to watch a

repas; elle faisait un calcul pour nous montrer combien il avait coûté par personne. Par la suite, une travailleuse en garderie prenait les enfants en charge et le cours passait à autre chose. Après quatre semaines, on voyait que les mères qui avaient été forcées par le tribunal de suivre le cours arrivaient ponctuellement à l'heure et semblaient attendre impatiemment cette soirée pour parler de leur semaine. À la fin, elles s'associaient en équipe pour s'entraider; une mère donnait congé à l'autre et s'occupait de ses enfants pendant toute une semaine. C'était un repos bien mérité. La femme qui m'avait demandé d'assister au cours m'a demandé: «Comment voyez-vous votre rôle ici?» On m'avait fait venir à titre d'aînée, alors j'ai dû réfléchir à la question pendant environ une semaine. Je me suis dit: «Je vais les faire profiter de mes erreurs.» J'ai élevé cinq enfants à Burnaby et ils sont tous adultes, ils ont tous des enfants maintenant et ce sont de bons parents. Cependant, de temps à autre, nous nous retrouvons tous en famille et ils racontent ce qu'ils détestaient à mon sujet. «Tu sais ce qu'on haïssait, maman, quand nous étions petits? Tu ne pouvais jamais répondre directement à une question, il fallait toujours que tu racontes une histoire.» Bien sûr, ils font la même chose aujourd'hui, mais il y a autre chose qu'ils n'aimaient pas. Si je devais tout refaire depuis le début, je sais ce que je changerais, alors je les ai fait bénéficier de mes erreurs et je leur ai dit qu'il n'y avait rien de mal à dire: «Je ne veux pas être une mère en ce moment précis, je veux seulement me sauver d'ici.»

Cependant, j'avais tout un réseau de soutien. J'avais ma belle-mère, qui habitait avec nous; j'avais deux soeurs dans la même ville, de sorte que j'avais la très grande chance de pouvoir compter sur un réseau de soutien, mais je commettais quand même des erreurs. Nous ne sommes pas toutes des mères parfaites, mais il y a des familles qui sont tellement dysfonctionnelles parce que le système des écoles résidentielles a créé quatre générations de femmes qui n'ont aucune habileté parentale. Les femmes de la première génération qui ont été arrachées à leur foyer sont retournées à des parents qui n'avaient pas joué le rôle de parents pendant 10 mois. Ceux-ci ont commencé à perdre leurs habiletés et c'est devenu un cercle vicieux. Nous en sommes encore à essayer de retrouver l'art d'être mère, l'art d'être parent. On en revient toujours au dollar tout puissant, mais il faut de l'argent pour mettre sur pied des programmes afin d'aider les gens à devenir de bons parents. Il me fallait parler de cette jeune femme là-bas à Burnaby, parce que j'ai vraiment aimé son modèle. Bien sûr, le financement ne dure qu'un temps.

Le sénateur Pearson: C'est le même problème. Je pense avoir tiré de ce que vous avez dit les éléments d'un programme qui fonctionne. Il faut donner l'exemple, créer des liens de confiance, et aider à développer l'entraide entre parents pour qu'ils puissent se parler et s'aider mutuellement. Il faut une approche holistique, ce dont vous nous avez déjà parlé, et il nous faut des ressources pour que ces programmes puissent survivre.

Mme Barnes: Cette jeune femme m'a vraiment impressionnée, le fait qu'elle soit capable de faire tout cela. C'était une jeune mère autochtone et son mari faisait la tournée après son travail pour aller chercher les parents qui ne pouvaient pas payer l'autobus. L'argent pour l'autobus vient toujours en dernier dans la liste des priorités quand on est assisté social. En fait, tout se faisait par

program that really worked. However, we need money for more programs like that and hopefully to get this young lady to teach others how to set up programs like hers.

Senator Sibbeston: Ms. Todd-Dennis, you talked about how you are involved with the B.C. Women's Health Centre and that you are the coordinator. I am interested in knowing the extent of Aboriginal involvement in health. I notice there is a Vancouver Native Health Society; is that a different organization, and just how many organizations are involved in Aboriginal health generally, trying to promote health care?

Ms. Todd-Dennis: Our large provincial organization, the Chiefs' Summit, puts on some fine provincial programs, for example, on diabetes, but they received a letter a week ago Monday stating that $500,000, their total budget, is being chopped. We have the Vancouver Native Health Society, which runs a clinic in the Downtown Eastside. We have a mental health project in Vancouver. Ours is a provincially run organization and my job is to work with women throughout the province who wish to set up programs for Aboriginal women to look at health issues for various age groups. I do a lot of community development work, and we have run three screening clinics in the more remote areas for about ten years because the mortality rate for cervical cancer, for instance, is four to six times the provincial norm. That was rather frightening when we began our program, but women themselves identified that we need to know more about healthy-women kinds of activities. Therefore, we have broadened our scope to give women information about their own health.

Each of the 5 regions — the province just recently reduced the number of health regions from 14 to 5 — has an Aboriginal coordinator, except for the Interior, which has one for only one day a week. Their role is to disburse funds for different kinds of health-related projects. The Aboriginal Nurses Association of Canada has about 50 members in the province. I do not know how many physicians we have graduated. I used to work at UBC and my job was to encourage people to enter the health sciences, so I only know those people with whom I worked. I am proud to say that I went to a dinner with one of my students in Tucson last June who had just qualified in anaesthesiology, and he is working in Bellingham. What other health-related programs do we have? There is the Helping Spirit Lodge Society, which looks after the mental health of battered women. We have Healing Our Spirit, which is a provincial program looking after the needs of our people who have HIV/AIDS. There is also the Red Road Society, which is another provincial AIDS project.

l'exemple. Elle les encourageait à venir accompagnées de leurs conjoints et c'était extraordinaire de suivre un programme qui fonctionnait vraiment bien. Cependant, nous avons besoin d'argent pour mettre sur pied un plus grand nombre de programmes comme celui-là, en espérant qu'on pourra obtenir de cette jeune femme qu'elle enseigne à d'autres la manière de s'y prendre pour créer des programmes comme le sien.

Le sénateur Sibbeston: Madame Todd-Dennis, vous nous avez dit que vous travaillez avec le B.C. Women's Health Centre, dont vous êtes la coordonnatrice. Je voudrais connaître l'étendue du travail fait par des Autochtones dans le domaine de la santé. Je constate qu'il y a à Vancouver une Société pour la santé des Autochtones; est-ce une organisation différente, et combien d'organisations au juste s'occupent de santé des Autochtones en général, essayant de promouvoir la santé?

Mme Todd-Dennis: Notre grande organisation provinciale, le Sommet des chefs, dirige de bons programmes provinciaux, par exemple sur le diabète, mais ils ont reçu il y a une semaine lundi une lettre annonçant l'élimination d'une somme de 500 000 $, soit leur budget total. Nous avons la Société pour la santé autochtone de Vancouver, qui dirige une clinique dans l'est du centre-ville. Nous avons un projet de santé mentale à Vancouver. Notre organisation est dirigée à l'échelle provinciale et ma tâche est de travailler avec des femmes un peu partout dans la province qui souhaitent mettre sur pied des programmes destinés aux femmes autochtones pour examiner les problèmes de santé de divers groupes d'âge. Je fais beaucoup de travail de développement communautaire, et nous dirigeons depuis une dizaine d'années trois cliniques de dépistage dans les régions éloignées, parce que le taux de mortalité du cancer du col de l'utérus, par exemple, est de quatre à six fois plus élevé que la norme provinciale. C'était assez effrayant quand nous avons lancé notre programme, mais les femmes elles-mêmes ont pris conscience que nous devons en savoir plus sur la santé des femmes et les activités propices à la santé. Nous avons donc étendu la portée de notre programme pour donner aux femmes de l'information sur leur propre santé.

Chacune des cinq régions — la province vient tout juste de réduire de 14 à 5 le nombre de régions dans le domaine de la santé — compte un coordonnateur autochtone, sauf pour l'intérieur de la province, où il n'y en a un qu'une journée par semaine. Leur rôle est de distribuer des fonds pour divers projets dans le domaine de la santé. L'Association des infirmières autochtones du Canada compte à peu près 50 membres dans la province. J'ignore combien de médecins nous avons suivis jusqu'à la fin de leurs études. Je travaillais auparavant à l'Université de la Colombie-Britannique et mon travail était d'encourager les gens à se lancer dans les sciences de la santé, et je connais donc seulement les gens avec qui j'ai travaillé. Je suis fière de dire que je suis allée en juin dernier à un dîner à Tucson avec l'un de mes étudiants qui venait tout juste de se qualifier comme anesthésiste, et il travaille maintenant à Bellingham. Quels autres programmes avons-nous dans le domaine de la santé? Il y a la Helping Spirit Lodge Society, qui s'occupe de la santé mentale des femmes battues. Nous avons Healing Our Spirit, qui est un programme provincial qui tente de répondre aux besoins des gens qui ont le VIH/sida. Il y a aussi la Red Road Society, qui est un autre projet provincial dans le domaine du sida.

I act as chair of the Aboriginal component of the college of midwifery and we are trying to find people who are interested in being trained and whether there are still any traditional practices in the field. We got very excited when we heard that among the Maoris, in the same way as they brought their language back in one generation, the women got together to bring back midwifery as part of their lifestyle, and that seems to have been very successful.

We have a FAS education project that used to be run by the friendship centre, but I believe Mr. Demerais' group runs it now. Mr. Demerais has many projects, by the way. They work with Sheway, which looks after the needs of mothers-to-be to make sure that their babies get prenatal and post-natal care. That is run in the Downtown Eastside. One of the recommendations of a report called "Pathways to Healing" was for a wellness centre in which many programs can be held. However, I am interested in seeing a women's clinic, because there is no safety in a wellness centre where a woman goes in one door and her batterer goes in the other.

I would like to see a clinic to which women can come for screening, for counselling, and leave their children while they go shopping or have a little respite time. That is my dream.

Senator Carney: What are the major health issues for Aboriginal women? There is the violence issue, but do Aboriginal health issues have a different profile from the general population?

Ms. Todd-Dennis: We are not dying of injuries as we used to. That used to be the leading cause of death. Our leading cause of death is now circulatory, and I think a lot of that has to do with a more sedentary life. Our lifestyle has changed considerably. Certainly the high mortality rate for cervical cancer has to do with late diagnosis, and as these changes occur in the province, women's health seems to get lost. Diabetes and arthritis have increased in Aboriginal women. Osteoporosis is on the rise, which was very surprising because it never used to be much of an issue. That is probably linked to the change in diet. I know women are asking about menopausal issues because our grandmothers never thought it was anything to consider. It was a stage of life and they worked so hard, menopause came and went. Now there are big concerns about that and more of an intergenerational interest. That is one of the workshops that we are frequently asked to give. A mother will phone and say, "Can you come and do a workshop, because I want my daughter and my granddaughter to hear this?" They are able to educate each other about why the mother behaves the way she does. There are changes going on in her body.

Je suis présidente de la composante autochtone du collège des sages-femmes et nous essayons de trouver des gens qui sont intéressés à suivre une formation et nous tentons de voir s'il y a encore des femmes qui connaissent la pratique traditionnelle dans ce domaine. Nous avons été très excités d'apprendre que parmi les Maoris, de la même manière qu'ils ont réussi à ressusciter leur langue en une génération, les femmes ont uni leurs efforts pour remettre en honneur le métier de sage-femme dans le cadre de leur mode de vie, et il semble que leurs efforts ont été couronnés de succès.

Nous avons un projet d'éducation dans le domaine du SAF qui était auparavant dirigé par l'un des centres d'amitié, mais je crois que c'est maintenant le groupe de M. Demerais qui s'en occupe. M. Demerais a beaucoup de projets, soit dit en passant. Ils travaillent avec Sheway, qui s'occupe des besoins des futures mères pour s'assurer que leurs bébés obtiennent les soins prénataux et postnataux. Tout cela est situé dans l'est du centre-ville. L'une des recommandations d'un rapport intitulé «Pathways to Healing» était de créer un centre de mieux-être qui pourrait devenir le cadre de nombreux programmes. Je souhaite toutefois la création d'une clinique pour les femmes, parce qu'il n'y a aucune sécurité dans un centre de mieux-être, où une femme peut entrer par une porte tandis que celui qui la bat entre par une autre porte.

Je voudrais voir une clinique où les femmes peuvent venir pour le dépistage, pour du counselling, où elles peuvent laisser leurs enfants pendant qu'elles vont magasiner ou simplement pour avoir un peu de répit. C'est mon rêve.

Le sénateur Carney: Quels sont les principaux problèmes de santé pour les femmes autochtones? Il y a la question de la violence, mais est-ce que les questions de santé sont différentes chez les Autochtones, par rapport à l'ensemble de la population?

Mme Todd-Dennis: Nous ne mourons plus de blessures comme c'était le cas auparavant. C'était autrefois la principale cause de décès. Notre principale cause de décès aujourd'hui, ce sont les maladies cardio-vasculaires, et je pense que cela a beaucoup à voir avec un mode de vie plus sédentaire. Notre mode de vie a changé considérablement. Il est certain que le taux élevé de mortalité pour le cancer du col de l'utérus est attribuable au fait que la maladie est diagnostiquée trop tard, et à mesure que ces changements ont lieu dans la province, on dirait que la santé des femmes en prend un coup. Le diabète et l'arthrite sont plus répandus parmi les femmes autochtones. L'ostéoporose est en hausse, ce qui est très étonnant parce que cela n'avait jamais été tellement problématique. C'est probablement lié aux changements de régimes alimentaires. Je sais que les femmes s'interrogent au sujet de la ménopause parce que nos grands-mères n'y avaient jamais vraiment accordé tellement d'attention. C'était une étape de la vie et elles travaillaient tellement dur que la ménopause survenait sans causer trop d'émoi. Aujourd'hui, il y a beaucoup de préoccupations à ce sujet et c'est plutôt une question d'intérêt intergénérationnel. C'est l'un des ateliers qu'on nous demande fréquemment de donner. Une mère nous téléphone pour dire: «Pourriez-vous venir faire un atelier, parce que je veux que ma fille et ma petite-fille sachent à quoi s'en tenir». Elles sont capables de se transmettre un certain savoir sur les raisons du comportement de la mère. Des changements surviennent dans son corps.

Senator St. Germain: You cite residential schools as creating the violence, and I know what you are speaking of because I grew up with a white mother and an Aboriginal father. My father would never strike anything; he could barely kill flies, yet my mother disciplined me. The culture of Aboriginal peoples, regardless of where, was always more of a non-violent approach to raising their families. Then this different, residential school culture was forced upon Aboriginal people. We talk about violence and it is obviously both parents, not just the mothers. I know you are representing women here today, but I have to ask whether frustration at lack of accomplishment in the head of the family is a major contributing factor to this violence.

Ms. Todd-Dennis: We have seen huge cultural changes within our communities and culture does not stand still; 100 years ago or 200 years ago it was the males, the fathers and the uncles, who did the work of bringing in the food and building the homes, et cetera, that was their role. The women's role was to raise the children and do other things that women did in those days, such as picking and drying berries and being with the family while the husbands were away. Our role has remained basically the same, although some of us may go out to work now, whereas the men's role has changed significantly. They went from hunting, providing for the family, to working in the mills, working as loggers and trying to find whatever jobs they could, even picking roots. I understand that our people in the Vanderhoof area used to get paid a dollar an acre to pick roots for the farmers. A lot of our men are unemployed now and their role has changed significantly, so I believe that there is that feeling of hopelessness and helplessness because they cannot provide for the family.

Senator St. Germain: I cannot understand how this funding system works, because we have bureaucrats all over the place who are supposed to have funds, and we find out this morning that there is funding for Mr. Bates, who was here earlier, through HRDC. We have all these people working for the evil empire, DIAND, which gets more money every year, and yet more of our native peoples are moving off reserve and DIAND money is almost all allocated for on-reserve natives. That is a total mystery to me. I cannot work out what is going on, and maybe somebody has an explanation, but that is a real frustration for us as politicians as well. You talked about a holistic aspect or spiritual aspect, and I think that if we as societies, regardless of our different faiths, do not have a spiritual side, it is next to impossible to dig our way out of the morass in which we find ourselves. Do you give much thought to that in the process of what you are trying to do and what could be done to improve that state of affairs?

Le sénateur St. Germain: Vous avez dit que les écoles résidentielles étaient sources de violence, et je sais de quoi vous parler parce que j'ai grandi avec une mère blanche et un père Autochtone. Mon père ne frappait jamais quoi que ce soit, il pouvait à peine tuer une mouche, mais pourtant ma mère me corrigeait. Dans la culture autochtone, partout, on a toujours adopté une approche non violente pour élever les enfants. Ensuite, cette culture différente, celle des écoles résidentielles, a été imposée aux peuples autochtones. On parle de violence et ce sont évidemment les deux parents qui sont en cause, pas seulement les mères. Je sais que vous représentez les femmes ici aujourd'hui, mais je dois demander si la frustration ressentie par le chef de famille pour cause de non-réalisation de soi n'est pas un facteur contribuant puissamment à cette violence.

Mme Todd-Dennis: Nous avons assisté à d'immenses changements culturels dans nos communautés et la culture n'est pas immuable; il y a 100 ans ou 200 ans, c'était les hommes, les pères et les oncles qui s'occupaient de trouver la nourriture, de construire les maisons, et cetera, c'était leur rôle. Le rôle des femmes était d'élever les enfants et de faire toutes les tâches qui incombaient aux femmes à cette époque, par exemple cueillir et faire sécher des petits fruits et s'occuper de la famille pendant que le mari était absent. Notre rôle est demeuré essentiellement le même, bien que certaines d'entre nous vont maintenant travailler à l'extérieur, tandis que le rôle des hommes a changé considérablement. Au départ, c'était des chasseurs, des pourvoyeurs pour la famille, et ils sont allés travailler dans les usines, comme bûcherons ou à n'importe quel emploi qu'ils pouvaient trouver, même à ramasser des racines. Je sais que dans la région de Vanderhoof, les gens de notre peuple étaient payés 1 $ l'acre pour ramasser des racines pour les agriculteurs. Beaucoup de nos hommes sont maintenant chômeurs et leur rôle a changé énormément, et je crois donc qu'il y a un sentiment d'impuissance et de désespoir parce qu'ils ne peuvent pas pourvoir aux besoins de leur famille.

Le sénateur St. Germain: Je n'arrive pas à comprendre comment fonctionne ce système de financement, parce que nous avons des bureaucrates à gauche et à droite qui sont censés disposer des fonds voulus, et nous avons constaté ce matin que M. Bates, qui a témoigné tout à l'heure, est financé par l'entremise de DRHC. Il y a une foule de gens qui travaillent pour l'empire du mal, le MAINC, qui touchent toujours plus d'argent chaque année, et pourtant nos Autochtones sont de plus en plus nombreux à quitter les réserves et l'argent du MAINC est presque entièrement consacré aux Autochtones qui habitent dans les réserves. Je n'arrive absolument pas à percer ce mystère. Je ne comprends rien à ce qui se passe, et peut-être que quelqu'un peut me l'expliquer, mais c'est vraiment frustrant pour nous également comme politiciens. Vous avez parlé d'un aspect holistique ou spirituel, et je pense que si nous, comme société, quelles que soient nos croyances respectives, n'avons pas une dimension spirituelle, c'est quasi impossible de nous sortir du bourbier dans lequel nous nous sommes enfoncés. Faites-vous une large place à cette réflexion dans le cadre des efforts que vous déployez, et que pourrait-on faire pour améliorer l'état des choses à cet égard?

Ms. Todd-Dennis: Well, you cannot imbue or inject spirituality into anybody. Spirituality is different from religion. If you want to look at it from the holistic point of view, spirituality means you are healthy physically, mentally and emotionally. When you have all of those components in good order, your spiritual side is in balance. We help our women to feel safe and build some self-esteem so that they can be better mothers, and one of the elements of that is consistency. It has to do with being able to express love. I could not. Fortunately, I had a foster mother who insisted on hugging. I did not know how to hug before. Even when I had my children, I felt as if I were play-acting. I always had this vision where I wanted my family and my home to be like that of Dick and Jane, with a little white picket fence and Zeke the neighbour coming along every fall to do the raking. This was my image of a family until I had my own and realized that the most important thing is self-esteem; if you love yourself then you can express love. I am finally expressing it at my age to my adult sons, and I can express it very easily to my grandchildren because they give unconditional love.

I think that this program should take practical approaches, as Rita described, and look at budgeting, at where you can buy cheaper clothing, where you can go as a group to work on community gardens; you can each throw in $5 a month to buy a large bag of potatoes or rice or whatever. I just do not see it as "I am going to teach you how to love your child and change your child's diapers." It has to do with growth and giving them the tools with which to raise their children in a more healthy way and being able to discuss it.

Senator Carney: I want to suggest that Mr. Demerais be asked to supply the names of the programs that he accesses, for the record, for our report.

Ms. Barnes talked about poverty and the lack of bus money and I was thinking about last night when the youth were saying how important it was for the parents to get involved in their schooling. Of course, it is more difficult to do that if you do not have bus money.

I wanted to ask Ms Todd-Dennis about these Aboriginal women's groups, what binds them and what power they feel they have. Does the Pacific Association of First Nations Women deal with on-reserve or off-reserve women?

Ms. Todd-Dennis: It started out as the Professional Native Women's Association in 1981, and since so many of us worked within government, within certain sensitive areas, we felt isolated and used that as a support group. We used to have regular dinners and some social interaction. We held casinos so that we could give scholarships and encourage people to go to university and celebrate their graduations. About 1995, because we were never

Mme Todd-Dennis: Eh bien, on ne peut pas inculquer de force une dimension spirituelle à quelqu'un. La spiritualité est différente de la religion. Si vous voulez l'aborder sous l'angle holistique, la spiritualité signifie être une personne saine physiquement, mentalement et affectivement. Quand chacun de ces éléments est en bon ordre, la spiritualité est équilibrée. Nous aidons nos femmes à se sentir en sécurité et à renforcer leur estime de soi afin qu'elles puissent être de meilleures mères, et l'un des éléments de cela, c'est la durée. Cela a à voir avec la capacité d'exprimer l'amour. Pour ma part, je n'en étais pas capable. Heureusement, j'ai eu dans une famille d'accueil une mère pour qui c'était important de se serrer dans les bras l'un de l'autre. Avant, je ne savais pas comment serrer quelqu'un dans mes bras. Même quand j'ai eu mes enfants, j'avais l'impression de jouer la comédie. J'ai toujours eu une certaine idée de la famille idéale, je voulais que mon foyer soit comme celui de Dick et Jane, avec une petite clôture de bois peinte en blanc et le voisin qui vient chaque automne râteler les feuilles. C'était l'image que j'avais d'une famille, mais quand j'ai eu ma propre famille, je me suis rendu compte que le plus important, c'est l'estime de soi; quand on s'aime soi-même, on est capable d'exprimer l'amour. Je réussis enfin à l'exprimer, à mon âge, à mes fils adultes, et je peux l'exprimer très facilement à mes petits-enfants parce qu'ils me donnent de l'amour inconditionnel.

Je trouve que ce programme devrait être fondé sur une approche pratico-pratique, comme Rita l'a dit; il faut passer en revue l'élaboration d'un budget, la façon de s'habiller au meilleur prix, savoir comment s'organiser en groupe pour faire du jardinage communautaire; chacun peut mettre 5 $ par mois pour acheter un gros sac de patates ou de riz ou de quelqu'autre denrée. Je ne vois pas cela comme un cours magistral du genre: «Je vais vous enseigner comment aimer vos enfants et changer les couches de vos enfants». C'est une question d'épanouissement et de leur donner les outils avec lesquels élever leurs enfants d'une manière plus saine et d'être capables d'en discuter.

Le sénateur Carney: Je voudrais que l'on demande à M. Demerais de nous donner les noms des programmes auxquels il a accès, pour le compte rendu, pour notre rapport.

Mme Barnes a parlé de la pauvreté et des gens qui n'ont pas d'argent pour prendre l'autobus, et je songeais à ce que nous avons entendu hier soir, quand un jeune nous a dit à quel point il était important que les parents s'occupent de leurs progrès scolaires. Bien sûr, c'est plus difficile quand on n'a même pas d'argent pour prendre l'autobus.

Je voulais interroger Mme Todd-Dennis sur ces groupes de femmes autochtones, les liens qui les unissent et le pouvoir qu'elles ont le sentiment de posséder. Est-ce que la Pacific Association of First Nations Women s'occupe des femmes qui vivent dans les réserves ou hors-réserve?

Mme Todd-Dennis: L'association a été fondée en 1981 et s'appelait alors la Professional Native Women's Association. Comme nous étions tellement nombreuses à travailler dans l'administration gouvernementale, dans certains domaines en particulier, nous nous sentions isolées et nous avons fondé l'association à titre de groupe de soutien. Nous nous réunissions régulièrement pour des dîners et des activités sociales. Nous avons

able to get a registered charity number because of the word "professional," we changed our name to Pacific Association of First Nations Women so we could include more women. We tried to act in an advocacy role, we tried to lobby on behalf of women, but we were given a specific mandate in 1995 to look after the social services and health interests of Aboriginal women, primarily in the city. However, we discovered that women in other areas needed the kinds of services we were providing so we expanded. Now, even though our constitution says "primarily in the city of Vancouver," we have provincial membership.

There are very few Aboriginal women's groups registered in the province. One of the oldest, Indian Homemakers, fell apart and so we have the Pacific association, Upper Island Women of Native Ancestry, and some loose groups around the province that have aligned themselves with the Pacific association because we have worked with them in the area of violence. B.C. Native Women's Society is another women's group, based in Merritt.

Senator Carney: We have been told, or we know from our own experience, that a factor in the urban migration is that women leave the reserves and come to the city, and of course bring their children, because they cannot get services from male-dominated band councils. Sometimes it is a question of status and Bill C-31 and I do not know if you are familiar with that. Can you comment on that and do you agree that it is a factor in urban migration?

Ms. Todd-Dennis: In many cases, it is. There are many reasons for migrating. One has to do with education, or the lack of it. If you are not in favour with the family that controls the dollars you will not get funded to go to school. Therefore you might come to the city to find other ways, such as applying for the student grant. You might come into town because you have been living in an unhealthy situation where you were battered. You might come because there are job opportunities. I could never work on a reserve. To tell you the truth, I could not work for a band council with authority over me as an educated woman and that will find every excuse to fire me because I am educated. I will not work in a situation where somebody who has a grade 8 education tells me what to do. I applied for a job after I got my master's degree; they did not hire me, they hired a white psychologist who left within two years. I refuse to go through that indignity again, of applying for a job amongst my own people and then being rejected because I am educated. Many of us educated Indians do not go back to the reserve for that reason.

organisé des casinos pour pouvoir distribuer des bourses et encourager les gens à fréquenter l'université et pour organiser des fêtes lors de la remise des diplômes. Vers 1995, comme nous ne réussissions jamais à obtenir un numéro d'organisme de charité parce que le mot «professionnel» figurait dans notre nom, nous avons changé de nom pour nous appeler Pacific Association of First Nations Women, de manière à pouvoir inclure un plus grand nombre de femmes dans nos groupes. Nous avons essayé de jouer un rôle de défenseur des droits, nous avons essayé de faire du lobbying au nom des femmes, mais on nous a donné en 1995 le mandat spécifique de nous occuper des services sociaux et de santé pour les femmes autochtones, essentiellement en ville. Nous avons toutefois découvert que les femmes dans d'autres secteurs avaient besoin des services que nous avions à offrir et nous avons donc étendu notre mandat. Aujourd'hui, même si notre constitution stipule «principalement dans la ville de Vancouver», nous avons des membres à l'échelle de la province.

Il y a très peu de groupes de femmes autochtones enregistrés dans la province. L'un des plus anciens, appelé Indian Homemakers, s'est désintégré et il reste donc la Pacific Association, la Upper Island Women of Native Ancestry et quelques autres groupes épars dans la province qui se sont alignés sur la Pacific Association parce que nous avons travaillé eux dans le domaine de la violence. Il y a aussi un autre groupe de femmes, la B.C. Native Women's Society, dont le siège se trouve à Merritt.

Le sénateur Carney: On nous a dit, ou bien nous savons par expérience personnelle, qu'un facteur de la migration urbaine est que les femmes quittent les réserves et viennent en ville, et amènent bien sûr leurs enfants, parce qu'elles n'arrivent pas à obtenir des services des conseils de bande dominés par des hommes. C'est parfois une question de statut, mettant en cause le projet de loi C-31, et j'ignore si vous êtes au fait de ce dossier. Pouvez-vous commenter cela et êtes-vous d'accord pour dire que c'est un facteur de la migration vers la ville?

Mme Todd-Dennis: Dans bien des cas, c'est le cas. Il y a bien des raisons qui poussent les femmes à migrer. C'est parfois une question d'éducation, ou du manque d'éducation. Si vous n'êtes pas dans les bonnes grâces de la famille qui a le contrôle de l'argent, vous n'aurez pas d'argent pour aller à l'école. Par conséquent, vous pouvez aller en ville pour trouver d'autres solutions, par exemple en demandant une bourse. D'autres viennent en ville parce qu'ils vivent dans une situation malsaine où elles sont battues. D'autres encore viennent chercher du travail. Je n'ai jamais pu travailler dans une réserve. Pour vous dire la vérité, il m'était impossible de travailler pour un conseil de bande exerçant un pouvoir hiérarchique sur moi, avec mon instruction, et qui trouverait n'importe quel prétexte pour me congédier parce que je suis instruite. Je refuse de travailler dans une situation où une personne qui a une 8^{e} année me dirait quoi faire. Après avoir obtenu ma maîtrise, j'ai posé ma candidature à un poste; ils ne m'ont pas embauchée, ils ont pris à la place un psychologue blanc qui n'est pas resté deux ans. Je refuse de me soumettre une fois de plus à cette indignité, de poser ma candidature pour un poste dans mon propre peuple pour me faire rejeter parce que je suis instruite. Beaucoup d'Indiens instruits comme moi ne retournent pas dans la réserve pour cette raison.

Senator Carney: However, more women are educated than men.

Ms. Todd-Dennis: Yes.

Senator Carney: Education is a factor in families, children, leaving the reserve and coming to the city? Is what you are saying?

Ms. Todd-Dennis: Yes.

Senator Carney: Ms. Barnes, did you want to comment?

It is very important that we talk about education, but we are dealing with youth migration from reserves to urban centres, and there are not always problems. I want to remind the senators of what the youth told us last night — so often, we look upon these issues as problems that have to be fixed. A lot of people and a lot of youth do very well and we should not be always looking for problems to be fixed. If we have a situation where there are disparities in education, where the women are doing better than the men, what can we do about it, or should we do anything about it? Either of you can comment.

Ms. Barnes: I am in the city because there were no jobs in the tiny village of which Indian Affairs decided that I should be a part.

Senator Carney: Kingcom?

Ms. Barnes: I always felt that I was culturally a part of three other villages. It was very isolated and my people were fishermen. Sometimes they did well and sometimes they did not. There were no jobs for women in this little village. Naturally, it was not a place where I could stay when was at an age where I needed a job, and Alert Bay was the next little town so that was where I went. Eventually, I moved from there to here.

Senator Carney: Therefore, women follow jobs or come because they do not get services. What are the other factors that bring families to the city in your experience? I know that Alert Bay looks like Paris compared to Kingcom, but it still a fascinating part of the coast.

Ms. Todd-Dennis: I think the people who have HIV/AIDS come to escape the stigma; so many of them come to the larger cities for anonymity and to die. Of course, the rate of HIV/AIDS is increasing, particularly among Aboriginal women.

Senator Carney: Why are women not more involved in band councils? There are governance issues here. Why is it that women do not seem able to access the power base? It is related to the issue of families and migration to the cities, so why are women not more active politically within Aboriginal governance?

Le sénateur Carney: Pourtant, plus de femmes que d'hommes sont instruites.

Mme Todd-Dennis: Oui.

Le sénateur Carney: L'éducation est un facteur qui explique que des familles, des enfants quittent la réserve et viennent en ville? C'est ce que vous dites?

Mme Todd-Dennis: Oui.

Le sénateur Carney: Madame Barnes, voulez-vous faire des observations?

C'est très important que nous parlions d'éducation, mais plus précisément des jeunes qui migrent des réserves vers les villes, et ce ne sont pas toujours des cas problèmes. Je tiens à rappeler aux sénateurs ce que le jeune nous a dit hier soir: très souvent, nous examinons ces dossiers comme autant de problèmes qu'il faut régler. Bien des gens et beaucoup de jeunes se débrouillent très bien et nous ne devrions pas toujours chercher des problèmes à régler. Si nous avons une situation où il y a des inégalités dans l'éducation, où les femmes font mieux que les hommes, que pouvons-nous faire à ce propos, ou devrions-nous même faire quoi que ce soit? Je vous invite toutes les deux à commenter cela.

Mme Barnes: Je suis en ville parce qu'il n'y avait pas d'emploi dans le petit village dont j'étais censée faire partie, d'après les Affaires indiennes.

Le sénateur Carney: Kingcom?

Mme Barnes: J'ai toujours eu le sentiment que j'étais culturellement citoyenne de trois autres villages. C'était très isolé et les gens qui m'entouraient étaient des pêcheurs. Parfois, cela allait bien, mais parfois non. Il n'y avait pas d'emploi pour les femmes dans ce petit village. Naturellement, ce n'était pas un endroit où je pouvais rester à l'âge où j'avais besoin d'un emploi, et Alert Bay était la petite ville la plus proche. À un moment donné, j'ai quitté cet endroit pour venir ici.

Le sénateur Carney: Par conséquent, les femmes suivent les emplois ou viennent ici parce qu'elles n'obtiennent pas de services. Quels sont les autres facteurs qui amènent les familles en ville, d'après vous? Je sais qu'Alert Bay ressemble à Paris en comparaison de Kingcom, mais c'est quand même un endroit fascinant le long de la côte.

Mme Todd-Dennis: Je pense que les gens qui sont atteints du VIH/sida viennent pour échapper à la stigmatisation; beaucoup d'entre eux viennent dans les grandes villes pour y trouver l'anonymat et pour y mourir. Bien sûr, le taux de VIH/sida est en hausse, surtout parmi les femmes autochtones.

Le sénateur Carney: Pourquoi les femmes ne participent-elles pas davantage aux conseils de bande? Il y a là des problèmes de gouvernance. Comment ce fait-il que les femmes ne semblent pas être capables d'avoir accès au pouvoir? C'est lié à la question des familles et de la migration vers les villes, alors pourquoi les femmes ne sont-elles pas plus actives politiquement dans le dossier de la gouvernance des Autochtones?

Ms. Todd-Dennis: Most band councils are dominated by dysfunctional men, and some of them are powerful and threatening. They have families. For instance, if I wanted to become chief in my village and get rid of the dope dealer, he has a huge family base that could vote against me. He could threaten me, and I know he has threatened people before. I do not know whether as one woman I would be able to withstand that on a constant basis. Some of my relatives have been on band councils, but I do not think some of them could last more than one term. Our tribal chief has lasted three terms, but every once in a while we have to rush there as family to help her in maintaining any kind of power base, those of us urban Indians who can — our votes do count now.

Senator Carney: Do you feel less discriminated against in the urban culture than on the reserve?

Ms. Todd-Dennis: I think so.

Ms. Barnes: From where I sit, I see discrimination against women in the urban area.

Senator Carney: That is interesting.

Ms. Todd-Dennis: Is that from Aboriginal men, or just general discrimination?

Ms. Barnes: I am talking about men against women. Way back when Indian Affairs decided to set up the democratic system, with the band councils, men were led to believe that they would be the ones in those positions. It took away what used to be equality between men and women in our lifestyle, which used to work so well. It took that away from the women and it has somehow stayed that way. I have not seen much change.

Senator Carney: I am always amazed at how inactive Aboriginal women seem to be. Maybe the next generation will be more active, but our generation seems to be quite passive about some of these issues, and, of course, that affects migration and family culture. If daughters are raised in a culture where they feel inferior, maybe it motivates them to leave and get their education, I do not know. However, it is a factor in what we are looking at, which is problems of youth.

Senator Lawson: I found it interesting listening to these ladies talk about parenting and children and grandchildren. The beauty is that they do not hesitate to express themselves.

Somebody made a comment on financing and that funds may be available from HRDC for Morris Bates' program. Whether it is with the Minister of Indian Affairs or HRDC, there is a breakdown in communication, and I say this because subsequent to that serious problem in HRDC three or four years ago, I received many calls and complaints from contractors who were getting funding from HRDC.

A variety of groups, for example, the YWCA, had been receiving funds for training people to re-enter the workforce, so I took a number of grievances and complaints to the minister's office in Ottawa and met with the deputy minister. We thought we

Mme Todd-Dennis: La plupart des conseils de bande sont dominés par des hommes dysfonctionnels, et certains d'entre eux sont puissants et menaçants. Ils ont des familles. Par exemple, si je voulais devenir chef dans mon village et me débarrasser du trafiquant de drogue, celui-ci a une immense famille étendue qui pourrait voter contre moi. Il pourrait me menacer, et je sais qu'il a déjà menacé des gens. Je ne sais pas si, en tant que femme, je serais capable de supporter cela constamment. J'ai des parents qui ont été membres de conseils de bande, mais je pense que la plupart d'entre eux n'ont pas pu durer plus qu'un mandat. Notre chef tribal, qui est une femme, a duré trois mandats, mais de temps à autre, nous devons nous précipiter en groupe, toute la famille, pour l'aider à rester au pouvoir, ceux d'entre nous qui habitent en ville et qui peuvent... Nos votes comptent maintenant.

Le sénateur Carney: Avez-vous le sentiment de subir moins de discrimination dans la culture urbaine que dans la réserve?

Mme Todd-Dennis: Je le crois.

Mme Barnes: Pour ma part, je constate qu'il y a discrimination contre les femmes en milieu urbain.

Le sénateur Carney: C'est intéressant.

Mme Todd-Dennis: De la part des hommes autochtones, ou simplement de la discrimination en général?

Mme Barnes: Je veux dire les hommes contre les femmes. Il y a longtemps, quand les Affaires indiennes ont décidé d'établir le système démocratique et les conseils de bande, les hommes ont été amenés à croire que ce serait eux qui occuperaient ces postes-là. Cela a fait disparaître l'égalité qui existait entre les hommes et les femmes dans notre mode de vie, qui était tellement harmonieux. On a enlevé cela aux femmes et la situation n'a plus changé. Je n'ai pas constaté tellement de changements.

Le sénateur Carney: Je m'étonne toujours de voir à quel point les femmes autochtones semblent inactives. Peut-être que la prochaine génération sera plus active, mais notre génération semble tout à fait passive face à certains problèmes et, bien sûr, cela influe sur la migration et la culture familiale. Si les filles sont élevées dans une culture où elles se sentent inférieures, peut-être que cela les incite à partir pour aller s'instruire, je ne sais pas. Quoi qu'il en soit, c'est un facteur dans notre sujet d'étude, à savoir les problèmes des jeunes.

Le sénateur Lawson: Je trouve intéressant d'écouter ces dames parler de l'art d'être parent, des enfants et des petits-enfants. Ce qu'il y a de bien, c'est qu'elles n'hésitent pas à s'exprimer.

Quelqu'un a fait allusion au financement, en disant que DRHC aurait peut-être des fonds disponibles pour le programme de Morris Bates. Que ce soit le ministre des Affaires indiennes ou DRHC, il y a un problème de communication, et je dis cela parce qu'à la suite du grave problème qui s'est posé à DRHC il y a trois ou quatre ans, j'ai reçu beaucoup d'appels et de plaintes d'entrepreneurs qui recevaient des fonds de DRHC.

Divers groupes, par exemple le YWCA, recevaient des fonds pour donner de la formation aux gens qui veulent réintégrer le marché du travail, et j'ai donc transmis un certain nombre de griefs et de plaintes au bureau du ministre à Ottawa et j'ai

were making some progress, but over the next couple of years we had more and more complaints and grievances about these contracts.

I raised it again with the minister's office, and the deputy minister said, "I will arrange for you to meet with the regional people in British Columbia." I said, "As long as it is a two-step." He said, "What is a two-step?" I said, "Well, I will meet with them, and then we will meet with the people complaining."

They were very responsive. I said, "You have some serious problems," and so he said, "Well, all right, you want to call a meeting." I said yes. Here is a senator calling a meeting of HRDC contractors to talk about these grievances. To their surprise, not necessarily to mine, 70 contractors responded. We had a meeting just over here in the library building.

There was resistance at first, because they said, "No, we are afraid to come to these meetings because we think that we would be putting our contracts at risk and the individual managers handling this have too much autonomy, too much authority." I said, "The first thing that will happen at the meeting is that I will give a written guarantee that there will be hell to pay if anybody's contract is endangered in any way simply because they came." They brought in a neutral person to chair the meeting and these 70 contractors stood up one after the other and said whether they were happy or unhappy with the situation. It turned out that probably 65 out of the 70 contractors were unhappy and had a lot of grievances. We had an excellent dialogue and now that has been ongoing for about a year.

At least they came together as a result of this and I think that we are making progress in some areas. Some are national issues that we have to take care of in Ottawa and some can be taken care of at the regional bases. I must say that the majority of the HRDC officials had a very positive attitude; they were keen to solve some of these problems because otherwise, there was going to be an explosion somewhere down the line.

Part of the problem is that they have one-year contracts, and when you are partway through that first year you have not developed a clear indication of how well you are doing, but now you are preparing for the second contract. I have been talking with them again about how they have to develop three-year contracts, at a minimum. The point I am making is that we talk about all these various native organizations and there does not seem to be a lot of connection between them. It may be appropriate for someone to intervene and say, "Hey, let's call a meeting, let's bring all the native groups and all the people with grievances and complaints into one room, a room like this, deal with it, and see if we cannot make some progress." I do not know why there is this tremendous breakdown, although I think in some cases they are protecting their turf. I know that HRDC are very concerned because part of the complaint was that the regional directors or the individuals in charge of the programs were micromanaging the contractors. Then it was an issue of

rencontré le sous-ministre. Nous pensions progresser dans ce dossier, mais au cours des deux ou trois années suivantes, nous avons reçu de plus en plus de plaintes et de griefs au sujet de ces contrats.

J'ai soulevé de nouveau la question au bureau du ministre, et le sous-ministre a dit: «Je vais vous organiser une rencontre avec les responsables régionaux en Colombie-Britannique.» J'ai répondu: «À condition que ce soit un pas de deux». Il m'a dit: «Que voulez-vous dire par là?», et je lui ai dit: «Eh bien, je vais les rencontrer, et ensuite nous rencontrerons les gens qui se plaignent.»

Ils ont très bien réagi. J'ai dit: «Vous avez de graves problèmes», alors il m'a dit: «Bon, très bien, vous voulez convoquer une réunion». J'ai dit oui. Voici donc un sénateur qui convoque une réunion des entrepreneurs de DRHC pour discuter de leurs griefs. À leur surprise, pas nécessairement à la mienne, 70 entrepreneurs sont venus. Nous nous sommes réunis à côté d'ici, dans l'immeuble de la bibliothèque.

Il y a eu de la résistance au début, parce qu'ils ont dit: «Non, nous avons peur de venir à une pareille réunion parce que nous craignons de mettre en péril nos contrats, parce que les gestionnaires qui s'occupent de cela ont trop d'autonomie, trop de pouvoir.» Je leur ai répondu: «La première chose qui va se passer à cette réunion, c'est que je vais vous donner une garantie écrite que je vais faire tout un raffut si le contrat de quelqu'un est menacé le moindrement à cause de votre présence à cette réunion.» Ils ont fait venir une personne neutre pour présider la réunion et ces 70 entrepreneurs ont pris la parole l'un après l'autre pour dire s'ils étaient satisfaits ou mécontents de la situation. Il s'est trouvé que probablement 65 des 70 entrepreneurs étaient mécontents et avaient beaucoup de griefs. Nous avons eu un excellent dialogue qui se poursuit maintenant depuis environ un an.

Au moins, ils avaient eu l'occasion de se rassembler et je pense que nous progressons dans certains domaines. Certains problèmes sont d'envergure nationale et il faudra s'en occuper à Ottawa, tandis que d'autres peuvent être réglés au niveau régional. Je dois dire que la majorité des fonctionnaires de DRHC avaient une attitude très positive; ils tenaient à régler ces problèmes parce qu'autrement, il y aurait une explosion quelque part.

Le problème tient en partie à ce qu'ils ont des contrats d'un an et qu'au milieu de la première année, on ne sait pas encore clairement quel est le taux de succès, mais il faut se préparer pour le deuxième contrat. Je leur ai dit qu'ils devraient élaborer des contrats de trois ans, au minimum. Voici où je veux en venir: nous parlons d'une foule d'organisations autochtones diverses et il ne semble pas y avoir beaucoup de liens entre elles. Il y aurait peut-être lieu que quelqu'un intervienne et dise: «Écoutez, convoquons une réunion, rassemblons dans la même pièce tous les groupes autochtones et tous ceux qui ont des griefs et des plaintes, une pièce comme celle-ci, allons au fond des choses et voyons si nous ne pouvons pas progresser.» J'ignore pourquoi il y a un pareil éparpillement, mais je pense que c'est parfois parce que chacun veut protéger son fief. Je sais qu'on est très préoccupé à DRHC parce que les plaintes tenaient en partie au fait que les directeurs régionaux ou les responsables des programmes faisaient une micro-gestion des entrepreneurs. Et puis il y avait la question

whether they were contractors or employees. Some HRDC people were treating them like employees and a lot of them got a little tired of it.

I think there was a case in Saskatchewan where they filed a lawsuit and the courts declared they were employees. HRDC does not want that because then they have to pay all the benefits, but neither should the contractors be treated as a source of cheap labour. They must be fairly treated. It is a good object lesson that progress can be made if somebody gets involved and makes it happen. You may want to think about recommending as a committee that such a meeting take place.

The Chairman: Once again it boils down to communication, and we have heard that all along. I just have one question. A recently released report by the Ontario Federation of Indian Friendship Centres entitled "Tenuous Connections" states that an alarming rate of unwanted Aboriginal teen pregnancy in urban areas is perpetrating a cycle of poverty and despair and calls for urgent intervention to break this cycle. The report estimates that the rate of unwanted Aboriginal teen pregnancy is between four and fifteen times the non-Aboriginal rate.

In your opinion, what are some of the contributing factors that lead to such high rates of teen pregnancy among urban Aboriginal youth and what assistance is available to young Aboriginal mothers residing in urban areas? Are the existing measures sufficient and is there a difference in programming between on and off reserve in this regard? Lastly, how important are educational awareness programs in reducing the alarmingly high rate of teen pregnancies among urban Aboriginal youth?

Ms. Todd-Dennis: First, I would like to ask if this report concerns only urban youth in Toronto.

The Chairman: Yes.

Ms. Todd-Dennis: How did they determine that the babies were unwanted? Was there an increase in abortion rates or —

The Chairman: Well, having been around for a long time, I have usually found that our Aboriginal teens end up wanting the babies, even the fathers. When we were in Winnipeg and met with youth at the Keewatin centre, there were fathers 16 years old saying, "I am a father and very proud of it, and I am going to change my life because I do not want my child to do what I did." I find that in my own community also. Therefore, I think the term "unwanted" is not correct within our own culture.

Ms. Todd-Dennis: That is what I was going to question, because there has always been a higher rate of teen pregnancies amongst Aboriginal youth than the provincial norm. It has always been higher, and there are very few times when the family

de savoir s'ils étaient des entrepreneurs ou des employés. Certains fonctionnaires de DRHC les traitaient comme des employés et beaucoup d'entre eux commençaient à en avoir assez.

Je pense qu'il y a eu un cas en Saskatchewan où l'on a intenté des poursuites et les tribunaux ont déclaré qu'ils étaient des employés. DRHC ne veut pas en entendre parler parce qu'en pareil cas, il faut payer tous les avantages sociaux, mais il ne faut pas non plus que les entrepreneurs soient traités comme de la main-d'oeuvre à bon marché. Ils doivent être traités équitablement. Il y a une leçon à tirer de tout cela: c'est possible de faire des progrès si quelqu'un s'en mêle et enclenche le processus. Vous pourriez envisager au comité de recommander qu'une telle réunion ait lieu.

La présidente: Cela revient encore une fois à une question de communication, et c'est ce que nous avons entendu depuis le début. Je n'ai qu'une seule question. Dans un rapport publié récemment par la Fédération ontarienne des centres d'amitié pour Indiens et intitulé «Tenuous Connections», on déclare que la fréquence inquiétante des grossesses à l'adolescence chez les Autochtones en milieu urbain crée un cercle vicieux de pauvreté et de désespoir, et l'on réclame une intervention urgente pour briser ce cercle vicieux. Les auteurs du rapport estiment que le taux de grossesses non désirées parmi les adolescentes autochtones est de quatre à quinze fois plus élevé que parmi la population non autochtone.

À votre avis, quels sont les facteurs qui contribuent à un taux aussi élevé de grossesses parmi les adolescentes autochtones en milieu urbain, et sur quelle forme d'aide peuvent compter les jeunes mères autochtones qui habitent en ville? Les mesures existantes sont-elles suffisantes et y a-t-il des différences entre les programmes disponibles dans les réserves et hors-réserve à cet égard? Et enfin, dans quelle mesure les programmes de sensibilisation à l'importance de l'éducation sont-ils importants pour réduire le taux inquiétant de grossesses à l'adolescence parmi les jeunes Autochtones vivant en ville?

Mme Todd-Dennis: Premièrement, je voudrais savoir si ce rapport porte seulement sur les jeunes en milieu urbain à Toronto.

La présidente: Oui.

Mme Todd-Dennis: Comment a-t-on déterminé que les bébés n'étaient pas désirés? A-t-on noté une augmentation du taux d'avortement, ou bien...

La présidente: Eh bien, j'ai une longue expérience et j'ai appris que, d'habitude, nos adolescentes autochtones voulaient avoir leur bébé, et même les pères. À Winnipeg, nous avons rencontré des jeunes au Centre Keewatin et il y avait là des jeunes pères de 16 ans qui nous disaient: «Je suis père d'un enfant et j'en suis très fier, et je vais changer ma vie parce que je ne veux pas que mon enfant fasse comme moi.» Je constate cette situation également dans ma propre communauté. Par conséquent, je pense que le terme «non désiré» ne convient pas dans notre culture.

Mme Todd-Dennis: C'était justement ce que je voulais remettre en question, parce qu'il y a toujours eu un taux plus élevé de grossesses à l'adolescence parmi les jeunes Autochtones, en comparaison de la norme provinciale. Le taux a toujours été

does not intervene and take care of the child. I know you are going to be speaking with Jerry Adams, who works with urban native youth, so you might ask him whether these children are unwanted. I find it hard to believe that they would be unwanted, because there is always an auntie or grandma or somebody around who will intervene.

As for services, I know that Sheway provides a very good service, and again that is one of Lou Demerais' programs in Crabtree Corner that also advises teens about planned parenthood. Is it sufficient? No, I do not believe that the programs are sufficient, and somehow, these teen pregnancies in the urban areas should be linked back to the parenting programs, because that way we can ensure that they are not apprehended. I do not want to see any more of our Aboriginal children apprehended. All of my siblings were apprehended and they are in pretty bad shape.

The Chairman: Just one last remark on this. I have noticed from years of dealing with young women in Alberta that a lot of them had babies because they were able to get welfare, so that the pregnancy becomes an economic resource for them. Have you found anything like that here in B.C.?

Ms. Todd-Dennis: I cannot really say that I found that.

Ms. Barnes: I am not sure about having babies to get more welfare, but what I have noticed among a lot of native families — I have a concern about one of my granddaughters because I notice that in her family there are a lot of very young mothers, pregnant at age 15, 16 — that have very young mothers, it is almost like the mother is pushing the child to grow up faster than she should. She does not stay a child for long. I notice that in a lot of families and I have my own idea of where that came from.

I have talked to my granddaughter's mother about my concern, and in my culture it was always aunts who talked to children about the rites of passage. The aunties were involved in explaining your body to you, but this does not happen any more. It is all done in school. Two of my daughters sat my granddaughter down and talked to her about dos and don'ts and they had a lot of fun with it. My husband got into the picture and then they were talking about not even considering having a first baby until at least 25, hopefully a couple of years older, and all the precautions that she must take. She says, "Oh my God, you guys, I am only 12."

However, I think she really enjoyed the sitting around the table talking and the big fuss being made of her at this period in her life. She said "No, I am not going to have a baby until I am at least 26, because I see my sister get really frustrated sometimes because she cannot go out, she cannot have any fun and I am too young to babysit for her. I think some children are pushed into this

plus élevé, et il arrive très rarement que la famille n'intervienne pas et ne s'occupe pas du bébé. Je sais que vous allez vous entretenir avec Jerry Adams, qui travaille avec des jeunes Autochtones en milieu urbain, et vous pourriez lui demander si les enfants en question ne sont pas désirés. J'ai peine à croire qu'ils ne soient pas désirés, parce qu'il y a toujours une tante ou une grand-mère ou quelqu'un qui intervient pour s'en occuper.

Quant aux services, je sais que Sheway offre un très bon service, et c'est encore l'un des programmes de Lou Demerais, à Crabtree Corner, qui dispense aussi des conseils aux adolescentes au sujet du contrôle des naissances. Est-ce suffisant? Non, je ne crois pas que les programmes soient suffisants, et ces grossesses d'adolescentes vivant en ville doivent être liées d'une manière ou d'une autre aux programmes de formation des parents, parce que de cette manière, nous pouvons éviter à ces adolescentes de tomber sous le coup de la loi. Je ne veux plus voir d'enfants autochtones se faire arrêter. Tous mes frères et soeurs l'ont été et ils sont plutôt mal en point.

La présidente: Une dernière observation à ce sujet. Je me suis occupée de jeunes femmes en Alberta pendant des années et j'ai remarqué que beaucoup d'entre elles avaient des bébés parce que cela leur permettait de toucher l'assistance sociale, de sorte que la grossesse devenait pour elles une ressource économique. Avez-vous constaté quelque chose du genre ici en Colombie-Britannique?

Mme Todd-Dennis: Non, je ne peux pas vraiment dire que j'ai constaté cela.

Mme Barnes: Je ne suis pas certaine qu'elles aient des bébés pour toucher plus d'argent de l'aide sociale, mais ce que j'ai remarqué chez beaucoup de familles autochtones — je m'inquiète au sujet de l'une de mes petites-filles parce que j'ai remarqué que dans sa famille, il y a beaucoup de très jeunes mères, enceintes à l'âge de 15 ou 16 ans — qu'il y a de très jeunes mères, c'est presque comme si la mère poussait l'enfant à grandir plus vite qu'elles ne le devraient. Elles ne restent pas très longtemps dans l'enfance. J'ai constaté cela chez beaucoup de familles et j'ai ma petite idée sur les raisons de cette situation.

J'ai parlé de mes préoccupations à la mère de ma petite-fille. Dans ma culture, c'était toujours les tantes qui parlaient aux enfants des rites de passage. La «matante» expliquait à l'enfant les changements qui se produisaient dans son corps, mais cela n'arrive plus. Tout se fait à l'école. Deux de mes filles ont eu un entretien avec ma petite-fille sur ce qu'il faut faire et ne pas faire, et elles se sont bien amusées. Mon mari s'en est mêlé et, à un moment donné, on lui disait qu'il ne fallait même pas envisager d'avoir un premier bébé avant l'âge de 25 ans, peut-être même quelques années de plus, et on lui parlait de toutes les précautions qu'elle devait prendre. Elle a rétorqué: «Mon Dieu, à quoi pensez-vous, je n'ai que 12 ans.»

Je pense pourtant qu'elle a vraiment beaucoup aimé que tout le monde s'assoit comme ça autour d'une table pour avoir un entretien avec elle au sujet de cette période de sa vie. Elle a dit: «Non, je n'aurai pas de bébé avant l'âge d'au moins 26 ans, parce que je vois que ma soeur est parfois très frustrée de ne pas pouvoir sortir, elle ne peut jamais s'amuser, et je suis trop jeune pour faire

situation by their parents, which is again a result of poor parenting skills. They are pushed by their parents to grow up faster than they should, even including the clothes that are bought for them, and I have seen this so many times. I do not know if that makes sense to you? When a child is made to feel older than she is, she thinks that she is ready for things that she should not be. This is my opinion.

The Chairman: I would like to thank you both very much. Your testimony has been most enlightening. I think the bottom line is that we need more parenting skills for our young people, not just our women but for our sons also. That is very important.

The committee adjourned.

VANCOUVER, Wednesday, March 19, 2003

The Standing Senate Committee on Aboriginal Peoples met this day at 1:48 p.m. to study issues affecting urban Aboriginal youth in Canada and, in particular, to examine access; provision and delivery of services; policy and jurisdictional issues; employment and education; access to economic opportunities; youth participation and empowerment; and other related matters.

Senator Thelma J. Chalifoux (*Chairman*) in the Chair.

[*English*]

The Chairman: Good afternoon, ladies and gentlemen.

The Standing Senate Committee on Aboriginal Peoples has been working for about the past 18 months to identify the programs, the successes, and the gaps related to urban Aboriginal families, focusing on the youth. This morning, the point was raised that, when we focus on the youth, we really focus on the whole family, because we are large, extended-family-oriented nations of people.

We are very pleased to have you here with us this afternoon. I would ask you to introduce yourselves, please.

Ms Jan Haugan, Executive Assistant, First Nations Education Steering Committee: I am with the First Nations Education Steering Committee. I am here with Christa Williams.

The Chairman: Pleased to meet you.

Ms. Gloria Nahanee, Youth Services Provider, Eslaha7an Learning Centre: Good afternoon, honourable senators.

(*Ms. Nahanee spoke in her native language.*)

Ms. Nahanee: I come from the Squamish Nation. I am a spiritualist and cultural instructor at Eslaha7an Learning Centre in North Vancouver. I am very honoured to be here, to be able to speak about our youth. I have been working with our Squamish students since 1985. I have been working in our culture with our

la gardienne d'enfants pour elle.» Je pense que certains enfants sont encouragés dans cette voie par leurs parents, ce qui résulte encore une fois du manque d'habiletés des parents. Les parents incitent leurs enfants à grandir plus vite qu'ils ne le devraient, même au niveau des vêtements qu'ils leur achètent, et je l'ai constaté bien souvent. J'ignore si vous me suivez là-dessus. Quand on incite une enfant à se sentir plus vieille qu'elle ne l'est réellement, elle s'imagine qu'elle est prête à vivre des situations qu'elle ne devrait pas connaître à son âge. C'est mon opinion.

La présidente: Je tiens à vous remercier beaucoup toutes les deux. Votre témoignage a été des plus éclairants. Je pense que ce qu'il faut retenir, c'est qu'il faut inculquer de meilleures habiletés dans l'art d'être parent à nos jeunes, pas seulement nos femmes, mais nos fils également. C'est très important.

La séance est levée.

VANCOUVER, le mercredi 19 mars 2003

Le Comité sénatorial permanent des peuples autochtones se réunit aujourd'hui à 13 h 48 pour étudier les questions concernant les jeunes Autochtones en milieu urbain au Canada et, en particulier, pour étudier l'accessibilité, l'éventail et la prestation des services, les problèmes liés aux politiques et aux compétences, l'emploi et l'éducation, l'accès aux débouchés économiques, la participation et l'autonomisation des jeunes, et d'autres questions connexes.

Le sénateur Thelma J. Chalifoux (*présidente*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

La présidente: Bonjour, mesdames et messieurs.

Le Comité sénatorial permanent des peuples autochtones travaille depuis 18 mois à l'étude des programmes, des réussites et des lacunes concernant les familles autochtones en milieu urbain, et en particulier les jeunes. On nous a fait remarquer ce matin que lorsqu'on parle des jeunes, on parle en réalité de toute la famille, car nous sommes une population axée sur la famille étendue, sur la grande famille.

Nous sommes très heureux de vous accueillir ici cet après-midi. Je voudrais vous demander de vous présenter.

Mme Jan Haugan, adjointe exécutive, First Nations Education Steering Committee: Je fais partie du First Nations Education Steering Committee. J'accompagne Christa Williams.

La présidente: Je suis heureuse de vous rencontrer.

Mme Gloria Nahanee, dispensatrice des services pour la jeunesse, Eslaha7an Learning Centre: Bonjour, mesdames et messieurs les sénateurs.

[*Mme Nahanee s'exprime dans une langue autochtone.*]

Mme Nahanee: Je fais partie de la Nation squamish. Je suis instructrice spiritualiste et culturelle au Eslaha7an Learning Centre de North Vancouver. Je suis très honorée d'être ici et de pouvoir vous parler de nos jeunes. Je travaille avec les étudiants squamish depuis 1985. Je m'occupe de notre culture avec nos

elders and following our ceremonies, practicing our ceremonies since 1968. I spent over 25 years with our elders in many places, and I really see our youth struggling. I have been working with elementary students, grade 4 to grade 7, for about nine years. We take them out of the school two afternoons a week and I do a cultural component with them. The principals and the teachers are very supportive of the program. They see a difference in the children's self-esteem, their behaviour, their attendance in school. It has a big impact on them for the better.

There are 3,000 band members in our nation, and there is a high dropout rate among youth in grade 8, when they go to high school. They only last for a few months in the high schools. They find it so hard because there is little or no support for them there. That is their main complaint, that they are lost when they go there. Their reading level is so low in elementary school, and if they cannot read by the time they get to grade 8, then they are not going to last. We see this year after year.

There are no follow-ups. A lot of the children have been suspended, not just in high school, but also in elementary. The last three, four years, the children in elementary have been suspended under section 91, physical violence. That is really frightening and sad. Most of them are young boys who have attacked teachers, principals and other students with physical violence. Most of their families are on welfare, there is a lot of poverty and the children go to school hungry. I work with the children and I see them. All I can say is that it is really happening.

Three, four years ago, it was the 12- to 14-year-olds who were getting into drugs and alcohol. In the last two years, it has been the 9-, 10-, 11-year-olds who have been using alcohol, and they are already sexually active at this young age.

Most of them have been through physical and sexual abuse from parents, from other people around them. Most of the students live at the condos, we call it the "ghetto," and a lot of drugs are being sold there to these youths. They go to someone's store and buy a joint for $5. There are all kinds of needles, condoms, everything lying around in their little playground. It is a real ghetto there. The children see this every day at a young age, so that is all they know and that is what they are going to do. It is very sad to see and very sad for me to say this, but it is the truth. We need more support, more money to help these children, to save them.

Their attendance at school is really poor, right from elementary and up.

Because they are on welfare, their clothing is poor. A lot of the kids have to have the name brand clothing, and when they do not, then they go to steal it. A lot of them get caught in the malls for stealing name brand clothing. That is a big issue with our youth.

Post-secondary is just as hard for the young students if they make it past grade 12. The assessment that they have to go through by our nation, by the education department is designed

aînés et je participe à nos cérémonies depuis 1968. J'ai passé plus de 25 ans avec nos aînés à différents endroits, et je constate que nos jeunes sont en difficulté. Je travaille avec des élèves de classe primaire, de la quatrième à la septième année, depuis environ neuf ans. Je les fais sortir de l'école deux après-midi par semaine et je leur propose un élément culturel. Les directeurs d'école et les enseignants sont très enthousiasmés par ce programme. Ils constatent une amélioration de l'estime de soi des élèves, de leur comportement et de leur assiduité. C'est un atout considérable pour eux.

Notre nation compte 3 000 membres et nos élèves manifestent une forte tendance au décrochage en huitième année, lorsqu'ils passent au secondaire. Ils n'y restent généralement que quelques mois. Pour eux, la difficulté est trop grande car ils ne reçoivent pratiquement aucun soutien. C'est essentiellement ce dont ils se plaignent. Ils se sentent perdus dans leur milieu scolaire. À l'école primaire, ils sont faibles en lecture et s'ils ne savent pas bien lire lorsqu'ils arrivent en huitième année, ils ne restent pas longtemps au secondaire. C'est ce que l'on constate chaque année.

Il n'y a pas suffisamment de suivi. De nombreux enfants sont renvoyés, et pas uniquement au secondaire. Il y a aussi des renvois à l'école primaire. Depuis trois ou quatre ans, des enfants du primaire ont été suspendus en vertu de l'article 91 concernant la violence physique. C'est très inquiétant et très triste. Le plus souvent, il s'agit de jeunes garçons qui ont agressé violemment des enseignants, des directeurs d'école ou d'autres élèves. Ils viennent souvent d'une famille d'assistés sociaux, vivent dans la pauvreté et arrivent à l'école le ventre vide. Je travaille avec eux, je les connais. Je peux simplement vous dire que c'est effectivement ce qui se passe.

Il y a trois ou quatre ans, c'étaient les jeunes de 12 à 14 ans qui présentaient des problèmes d'alcoolisme et de toxicomanie. Ces deux dernières années, les jeunes de 9, 10 ou 11 ans ont commencé à boire et ils sont déjà sexuellement actifs à cet âge.

La plupart d'entre eux sont victimes de sévices corporels et sexuels de la part de leurs parents et de leur entourage. Les élèves vivent dans des immeubles d'habitation, ce qu'on appelle le «ghetto», où il se vend beaucoup de drogue. Ils peuvent aller dans un magasin et acheter un joint pour 5 $. Le sol de leur terrain de jeu est jonché de toutes sortes de seringues, de condoms et de tout le reste. C'est un véritable ghetto. C'est ce que voient tous les jours les enfants dès leur plus jeune âge, c'est tout ce qu'ils connaissent et c'est ce à quoi ils sont destinés. C'est triste à voir et c'est triste à dire, mais c'est la vérité. Il nous faut des mesures de soutien et des crédits pour aider ces enfants, pour les sauver.

Dès l'école primaire, leur niveau d'assiduité est très faible.

Comme ils sont assistés sociaux, ils sont mal habillés. Ils veulent avoir des vêtements de marque et quand ils n'en ont pas, ils en volent. Ils se font appréhender dans les centres commerciaux pour avoir volé des vêtements de marque. C'est le gros problème de nos jeunes.

Les études postsecondaires sont tout aussi difficiles pour les jeunes qui franchissent le cap de la douzième année. L'évaluation à laquelle les soumettent notre nation et notre service d'éducation,

for them to fail. Very few of them will pass the assessment and be able to get funding, a living allowance, to go to college. They really struggle. I see a lot of them who keep trying and trying. Some of them have been in the class preparing for the GED for five, six years and it is very hard for them.

There is no employment for even the high school students. Where there used to be summer jobs for maybe 20, 30 students, it is now down to maybe 6 jobs. That is very discouraging for the youth. They think, you know, what the heck, what is the use of trying? They get very angry. They are frustrated. They have nowhere to turn. I am there, but only to listen to them and to comfort them.

Elementary and high school students have to have 80 to 90 per cent attendance in order to get their travelling allowance, their bus pass. Maybe three four years ago, the elementary students were getting $27 a month, and that is not even enough now for a monthly bus pass. One mother confided in me that she has four children and cannot put in the extra approximately $20 to buy all her kids a monthly bus pass to go to school. I requested that the council kick in that money, and they did not. Our education director did her own survey, and I do not know which students she asked, but they said, "Thank you, but we do not need the extra money." That was very disheartening for the mothers, for the children. There is something very wrong there.

I feel that our leaders hold us down. We encourage our youth to learn their culture, to have an eagle feather in one hand and their pen in the other hand. Education and culture go hand in hand and have to be evenly balanced. We encourage them, but then not all of the money gets to the students, which is frustrating for us who actually work with the youth, the ones who are struggling, on social assistance, using drugs and alcohol — the ones who are really suffering physically, spiritually, mentally and emotionally.

I am also a foster parent. I have been one for our nation since 1976. One of our ex-foster sons, he is only 15 years old now, has been out of school for two-and-a-half years because he is so physically violent with other students. I found out about a year ago that he was physically abused from the day he was born. He has so much anger in him, that that is what he is doing to other youth and teachers. Just last year he phoned the police, dialled 911, and started accusing his parents of the wrong done to him. Then he lunged for a butcher knife, so one policeman pulled out his gun, had it pointed on his chest, and boom, he was gone in two seconds. He was so fast they could not find him. They had the dogs, the police running all over the condominiums looking for him. I got a phone call and I went up there right away. His mother asked if he came to my home, and I said no. I talked to the policeman. I said, "Remember, he is only 13 years old. He is just a kid. Remember that."

Senator St. Germain: Can you tell us where the ghetto is?

les condamne pratiquement à l'échec. Très rares sont ceux qui réussissent cette évaluation et obtiennent du financement, une allocation de subsistance pour aller au collège. Ils font des efforts énormes. J'en vois plusieurs qui font de multiples tentatives. Certains se préparent au test de connaissances générales pendant cinq ou six ans, en éprouvant de grandes difficultés.

Même pour les élèves du secondaire, il n'y a pas d'emploi. Autrefois, une vingtaine ou une trentaine d'élèves trouvaient des emplois d'été, mais actuellement, leur chiffre est tombé à cinq ou six. C'est très décourageant pour les jeunes. À quoi bon se donner du mal? Ils sont très désabusés. Ils n'ont nulle part où aller. Je ne suis là que pour les écouter et les réconforter.

Les élèves du primaire et du secondaire doivent avoir un taux d'assiduité de 80 à 90 p. 100 pour obtenir leur allocation de déplacement et leur carte d'abonnement d'autobus. Il y a trois ou quatre ans, les élèves du primaire obtenaient 27 $ par mois, mais ce n'est plus suffisant pour acheter une carte mensuelle d'autobus. Une mère me confiait récemment qu'elle a quatre enfants et qu'elle ne peut pas fournir la vingtaine de dollars supplémentaires pour acheter les cartes mensuelles dont ils ont besoin pour aller à l'école. J'ai demandé au conseil de lui fournir cet argent, mais il a refusé. Notre directrice a fait sa propre enquête et je ne sais pas quels élèves elle a interrogés, mais ils lui ont dit: «Merci, mais nous n'avons pas besoin d'argent supplémentaire.» Les mères et les enfants en ont été très découragés. Il y a un véritable problème à ce niveau-là.

J'ai l'impression que nos dirigeants nous abandonnent. Nous incitons nos jeunes à découvrir leur culture, à tenir une plume d'aigle dans une main et un stylo dans l'autre. Il faut que l'éducation et la culture aillent de pair, en parfait équilibre. Nous essayons d'encourager les jeunes, mais l'argent ne se rend pas toujours jusqu'à eux, ce qui est très décevant pour nous qui travaillons avec les jeunes, ceux qui éprouvent des difficultés, qui dépendent de l'assistance sociale, qui sont confrontés à l'alcoolisme et à la toxicomanie; ce sont ceux qui souffrent le plus sur les plans physique, spirituel, mental et émotionnel.

Je suis aussi mère de famille d'accueil. Je le suis pour notre nation depuis 1976. L'un des enfants que nous avons accueillis, qui a actuellement 15 ans, a été renvoyé de l'école il y a deux ans et demi parce qu'il est physiquement violent envers les autres élèves. J'ai constaté il y a un an qu'il avait été victime de sévices corporels depuis sa naissance. Il est révolté et c'est pour cela qu'il s'en prend aux élèves et aux enseignants. L'année dernière, il a appelé la police par le 911 et a commencé à accuser ses parents de l'avoir maltraité. Ensuite, il a pris un couteau de boucher et l'un des policiers a sorti son pistolet, l'a pointé vers sa poitrine mais il s'est sauvé en un éclair. Il est parti si vite qu'on n'a pas pu le retrouver. Les policiers ont fait venir des chiens et couraient dans tout le quartier pour le trouver. J'ai reçu un appel téléphonique et je suis montée immédiatement. Sa mère m'a demandé s'il était venu chez moi, j'ai dit non. J'ai dit à un policier: «N'oubliez pas qu'il n'a que 13 ans. C'est un enfant. Ne l'oubliez pas.»

Le sénateur St. Germain: Pouvez-vous nous dire où se trouve ce ghetto?

Ms. Nahanee: It is on West 5th Street in North Vancouver. It is condominiums. I lived there in the 1970s and it has not changed. Drugs and alcohol is an ongoing, everyday thing for so many of the people living there.

I hear that the Squamish Nation has a lot of money, but not all of it gets to the youth, for their education, for their culture. It is frustrating, and sometimes I wonder what are we doing here? Are we even helping them? It is the right of all the Squamish Nation to have an education, housing and health benefits. We were there for the youth and I am very honoured to be here to voice some of their concerns.

The gangs, everything, are real. Just last weekend, one of the young girls, who is about 14, was found passed out up at the ghetto, and we do not know what could have happened to her, or if anything did happen to her. This is what is going on. It is an everyday thing.

(*Ms. Nahanee spoke in her native language.*)

The Chairman: I have a couple of questions. Is the ghetto on the reserve?

Ms. Nahanee: Yes, it is.

The Chairman: It is right on the reserve?

Ms. Nahanee: Yes.

The Chairman: What are the chief and council doing about it?

Ms. Nahanee: I do not think they are doing anything. The few mothers who live there formed a Block Watch, and they fundraise year round to buy new slides or swings or whatever for the playground.

The Chairman: They are getting no support, and you are getting no support then from chief and council?

Ms. Nahanee: No.

The Chairman: No support at all.

Ms. Nahanee: Yes. Eslaha7an Learning Centre where I work is right next door to the condos. It used to be St. Paul's Indian Day School, which was built in 1959 or 1960 on the site of the residential school. It is a very old building and we have a small room for our program. Translated, it means, "Yes, I can do it."

The Chairman: In the interest of the senators that do not come from British Columbia, would you like to tell us all where the Squamish Nation is?

Ms. Nahanee: We are right across the water on the sea bus and have different reserves throughout the city of North Vancouver, starting right at Second Narrows Bridge, Seymour.

Senator St. Germain: That is on the water?

Ms. Nahanee: Yes, very close to the water, and all the way up there. Then there is North Vancouver. There is Capilano, just below Lions Gate Bridge, and then a few more up in Upper Squamish, which is about an hour's drive along the coast from here. There are 3,000 band members.

Mme Nahanee: Sur la 5e rue Ouest à North Vancouver. Ce sont des immeubles d'habitation. J'y ai habité dans les années 70, et rien n'a changé. L'alcoolisme et la toxicomanie y font partie du quotidien.

J'entends dire que la Nation squamish a beaucoup d'argent, mais cet argent ne sert pas entièrement à l'éducation des jeunes et à l'enseignement de leur culture. C'est très contrariant, et je me demande parfois ce que nous faisons ici. Parvenons-nous seulement à les aider? Tous les membres de la Nation squamish ont droit à l'éducation, au logement et aux services de santé. Nous sommes là pour les jeunes et je suis très honorée de les représenter et d'exprimer ici leurs préoccupations.

Les gangs posent un vrai problème. La fin de semaine dernière, une jeune fille d'environ 14 ans a été trouvée inanimée dans le ghetto, et personne ne sait ce qui a pu lui arriver. Voilà le genre d'événement qui se produit quotidiennement.

[*Mme Nahanee s'exprime dans une langue autochtone.*]

La présidente: J'ai plusieurs questions à vous poser. Est-ce que le ghetto se trouve dans la réserve?

Mme Nahanee: Oui.

La présidente: À l'intérieur de la réserve?

Mme Nahanee: Oui.

La présidente: Et que font le chef et le conseil?

Mme Nahanee: Je ne pense pas qu'ils fassent grand-chose. Les mères qui y habitent font de la surveillance de quartier, elles sollicitent des fonds toute l'année pour acheter des nouvelles glissoires, des balançoires et des agrès pour le terrain de jeu.

La présidente: Vous n'obtenez aucune aide pour elles de la part du chef et du conseil?

Mme Nahanee: Non.

La présidente: Aucune aide.

Mme Nahanee: Non. Le Eslaha7an Learning Centre, où je travaille, se trouve juste à côté des immeubles. C'était autrefois l'école indienne St. Paul, construite en 1959 ou en 1960 à l'emplacement du pensionnat. C'est un bâtiment vétuste, où notre programme bénéficie d'un petit local. Le nom du programme signifie «Oui, je peux le faire».

La présidente: Pour la gouverne des sénateurs qui ne sont pas de la Colombie-Britannique, pouvez-vous nous présenter la Nation squamish?

Mme Nahanee: Nous sommes situés juste en face du bras de mer, et nous occupons différentes réserves à North Vancouver, à partir du pont Second Narrows et de Seymour.

Le sénateur St. Germain: Êtes-vous situés en bord de mer?

Mme Nahanee: Oui, tout près de la mer, et à flanc de colline. Ensuite, on entre à North Vancouver. Il y a Capilano, en contrebas du pont Lions Gate et d'autres réserves à Upper Squamish, situées à environ une heure de route. La nation compte 3 000 membres.

The Chairman: All right. Just one more question from me and then I will turn it over to the senators. What about the parents? How are they coping? Are they doing anything other than just living on welfare? Are they volunteering or are they trying to empower their own community to do something and to bring their children back?

Ms. Nahanee: Some of the parents do try to work with us and keep the youth in school or have someone come to talk to them at home and try to get them back into school. Not too many of them do, though. I guess it is just frustration, because who is going to listen? Nothing will be done. It is in one ear and out the other.

Senator Carney: Thank you, Ms Nahanee.

I am glad you said that the Squamish Nation has various sites, because the urban ones have an income from the use of their land. You certainly have money. There is a lot of development on your lands. Is there any difference in the social scene, in terms of drug and alcohol abuse, between the reserve land in Squamish, which is a smaller village at the end of Howe Sound, and right across from downtown Vancouver? Is it the same kind of social disaster?

Ms. Nahanee: Yes.

Senator Carney: Or is it different in the rural area?

Ms. Nahanee: It is the same.

Senator Carney: It is the same.

Ms. Nahanee: We have drug dealers on the reserve. We have drug dealers who are not band members who come to supply the ones who sell drugs on the reserves.

Senator Carney: What are the police doing on this? Do you have your own native police?

Ms. Nahanee: No, we do not. They have peacekeepers in Upper Squamish, but I am not sure exactly what they do up there.

Senator Carney: What is your learning centre? I do not even know how to pronounce it.

Ms. Nahanee: Eslaha7an.

Senator Carney: Eslaha7an. What do you do and how do the kids react to it?

Ms. Nahanee: Eslaha7an Learning Centre is joined with School District 44. One class is for the teenagers, 16- to 18-year-olds, who have dropped out and want to come back. Most of them are young mothers and they bring their little babies. We all just take turns babysitting for two hours in the afternoon while they do their schoolwork. There are maybe four young mothers doing that. There are adults in other classes preparing for the GED and for the Squamish Nation assessment.

Senator Carney: What is the Squamish Nation assessment?

Ms. Nahanee: That is for college or university. They have to pass that Squamish Nation assessment to get a living allowance to go to college or university.

La présidente: Très bien. J'ai encore une question à poser, puis je donnerai la parole aux membres du comité. Que font les parents? Est-ce qu'ils font face à la situation? Est-ce qu'ils font autre chose que toucher l'assistance sociale? Est-ce qu'ils font du bénévolat ou est-ce qu'ils incitent leur propre communauté à agir pour faire revenir les enfants?

Mme Nahanee: Certains parents collaborent avec nous, aident leurs jeunes à poursuivre leurs études, demandent qu'on vienne les aider à la maison ou qu'on les aide à reprendre leurs études. Mais ils ne sont pas très nombreux. Ils doivent se sentir impuissants, car qui est prêt à les écouter? Il ne se fait jamais rien. Leurs demandes entrent par une oreille et ressortent par l'autre.

Le sénateur Carney: Merci, madame Nahanee.

Je suis heureuse d'apprendre que la Nation squamish occupe plusieurs sites, car les réserves urbaines obtiennent un revenu de l'utilisation de leurs terres. Vous avez certainement de l'argent. Il y a beaucoup d'aménagement urbain sur vos terres. Y a-t-il une différence au plan social, en matière d'alcoolisme et de toxicomanie, entre le petit village de la réserve de Squamish, situé à l'extrémité de Howe Sound, et le centre-ville de Vancouver? Est-ce le même genre de désastre social?

Mme Nahanee: Oui.

Le sénateur Carney: Ce n'est pas différent en milieu rural?

Mme Nahanee: C'est la même chose.

Le sénateur Carney: C'est la même chose.

Mme Nahanee: Il y a des trafiquants de drogues dans la réserve. Ce ne sont pas des membres de la bande, ils viennent approvisionner ceux qui vendent de la drogue dans la réserve.

Le sénateur Carney: Que fait la police? Avez-vous une police autochtone?

Mme Nahanee: Non. Il y a des gardiens de la paix à Upper Squamish, mais je ne sais pas exactement ce qu'ils y font.

Le sénateur Carney: Et votre centre d'apprentissage? Je ne sais même pas comment prononcer son nom.

Mme Nahanee: Eslaha7an.

Le sénateur Carney: Eslaha7an. Qu'est-ce que vous y faites, et comment réagissent les enfants?

Mme Nahanee: Le Eslaha7an Learning Centre est associé au district scolaire 44. Nous avons une classe pour les décrocheurs adolescents de 16 à 18 ans qui veulent reprendre leurs études. Ce sont le plus souvent de jeunes mères qui viennent au centre avec leurs bébés. Nous assurons deux heures de garderie l'après-midi pendant qu'elles suivent leurs cours. Nous avons quatre jeunes mères actuellement. Dans les autres classes, il y a des adultes qui préparent le test de connaissances générales et l'évaluation de la Nation squamish.

Le sénateur Carney: Qu'est-ce que l'évaluation de la Nation squamish?

Mme Nahanee: C'est pour le collège ou l'université. Il faut réussir cette évaluation pour obtenir une allocation de subsistance permettant d'aller au collège ou à l'université.

Senator Carney: You describe yourself as a spiritualist and say that you teach the students some of the Squamish Nation culture. Could you tell us a little about that? What is it that you are teaching them?

Ms. Nahanee: The program that I work in is called "Yes, I can do it," and it is with the grade 4 to grade 7 students. We have been cut down to two afternoons a week now. It used to be five afternoons. I do a cultural component with them based on the medicine wheel, a spiritual cleansing using the eagle feather talking circle. Then we teach them Squamish songs and dances, as wells the Plains style of dancing. We share our history. We do a lot of field trips to show them where our territory is and visit the elders, the few that we have. They hear our history verbally from our elders.

Each group comes for three months and we have three sessions in a school year. At the end of every session, we have a feast and a presentation of what the students learned.

Senator Carney: I just wanted to point out that Senator Perrault represented that area for years and he might have some questions at some point.

Senator St. Germain: Thank you, Ms. Nahanee, for coming. I have met some of the leadership of the Squamish Band at various hearings in Ottawa. From what you described to me, the difference is black and white. That is how diverse it is. I will not mention any names, but I have seen young people and parents make presentations on behalf of the Squamish Band who are totally accomplished, totally fluent, and now you are telling me that this situation exists. That to me is reason for concern, Madam Chair and fellow senators.

The other thing is, you have a ghetto there. One of the biggest issues, and rightly so in a lot of cases, is that assimilation is really not the solution for native peoples. However, how do you get these people out of this culture unless you burn that place down and disperse them in such a manner that they are away from this environment?

This morning, we heard from Morris Bates, who is working on the 100 Block with young natives who are coming down there. The environment is so destructive that, as he said, they go by the shooting galleries, and why would a 12-year-old or a 13-year-old not believe it is the right thing to do if you have nurses in there and everybody is shooting up on drugs?

We do not have all the answers, we have to come to you people for suggestions, and I am sure that you have put a lot of thought into it. How do we, without insulting our First Nations people, say, "Look, you have to get out of this, and the only solutions we see is to get rid of this ghetto," move these people into an environment that is more positive for personal development and yet not destroy the Aboriginal culture. This is complex.

Le sénateur Carney: Vous dites que vous êtes spiritualiste et que vous enseignez la culture de la Nation squamish aux élèves. Pouvez-vous nous en parler? Qu'est-ce que vous leur enseignez?

Mme Nahanee: Le programme auquel je collabore s'appelle «Oui, je peux le faire», et s'adresse aux élèves de la quatrième à la septième année. Actuellement, nous n'avons plus que deux après-midi par semaine. Autrefois, nous en avions cinq. J'assume la composante culturelle, qui est fondée sur le cercle d'influence, une démarche de nettoyage spirituel faisant appel au cercle de guérison de la plume d'aigle. Nous leur apprenons aussi des chants et des danses squamish ainsi que les danses des plaines. Nous parlons de notre histoire. Nous faisons des sorties pour faire découvrir le territoire aux jeunes et pour rendre visite aux quelques anciens qu'il nous reste. Les jeunes découvrent l'histoire que nos anciens leur racontent.

Chaque groupe suit un stage de trois mois et nous avons trois stages par année scolaire. À la fin de chaque stage, nous organisons une fête où les élèves présentent ce qu'ils ont appris.

Le sénateur Carney: Je voudrais signaler que le sénateur Perrault a représenté la région pendant des années; il se pourrait qu'il pose des questions.

Le sénateur St. Germain: Merci, madame Nahanee, d'être venue nous voir. J'ai rencontré certains des chefs de la Bande de Squamish à Ottawa. Vos propos par rapport aux leurs, c'est le jour et la nuit. Je ne mentionnerai aucun nom, mais j'ai vu des jeunes gens et des parents qui intervenaient au nom de la Bande de Squamish, qui ont parfaitement réussi, qui sont très épanouis, alors que vous décrivez une réalité bien différente. Madame la présidente, chers collègues sénateurs, c'est là pour moi un motif de préoccupation.

Par ailleurs, vous parlez d'un ghetto. Le problème, c'est que l'assimilation représente rarement une solution pour les Autochtones. Et pourtant, comment peut-on les extraire de cette situation, à moins de tout brûler et de les disperser afin de les éloigner de cet environnement?

Ce matin, nous avons entendu Morris Bates, qui travaille au bloc 100 avec de jeunes Autochtones débarqués à Vancouver. C'est un environnement très destructeur; comme il dit, les jeunes passent à côté des piqueries et pour un jeune de 12 ou 13 ans, comment ne pas croire que c'est la chose à faire puisqu'il y a là des infirmières et que tout le monde s'injecte de la drogue?

Nous n'avons pas toutes les réponses, nous venons vous voir pour vous demander des suggestions et je suis sûr que vous y avez beaucoup réfléchi. Comment pouvons-nous, sans insulter les peuples des Premières nations, dire: «Écoutez, il faut vous en sortir et la seule solution que nous voyons est de se débarrasser de ce ghetto», mettons ces gens dans un environnement plus favorable à l'épanouissement personnel qui ne détruise pas pour autant la culture autochtone. C'est complexe.

You are surrounded by the European or Western influence, so it is very difficult to see how you would try to resolve these problems without being insulting to the Aboriginal peoples. I leave that with you, and I know it is a complex question, but you may have some suggestions that would be useful for the record.

The Chairman: Maybe you could just think about that, because as we say, it is a very complex situation.

Ms. Nahanee: Yes, it is.

Ms. Christa Williams, Executive Director, First Nations Education Steering Committee: Good afternoon, senators and other guests.

[*Ms. Williams spoke in her native language*]

Thank you for the opportunity to present to you this afternoon. I am from the N'laka'pamux Nation, just three hours north of Vancouver on the Fraser River. I am currently the Executive Director of the B.C. First Nations Education Steering Committee. I will just provide a little background on the committee. We are a provincial steering committee. We have been incorporated as a society since 1999 and have been around since May 1992. We are made up of about 52 First Nations education technicians from around British Columbia. We came into being after a conference of First Nations education technicians in May 1992 where we felt that because of the diversity of cultures, geography, our schools and the student population, we wanted to pull together and start brainstorming on how we could advance First Nations education across British Columbia. Since our small communities were in so many varied places geographically, we felt isolated from each other. We felt that by having a committee at the provincial level and being able to represent First Nations in B.C. at the national level, we would be stronger. That is how we came to have 52 directors who are appointed directly by their community, so we are accountable back to First Nations. Communities are responsible for appointing and removing the membership.

Our commitment is to supporting First Nations in their efforts to promote quality education for First Nations learners. We are directed by First Nations and work at the provincial level to provide services in the area of research, communications, information dissemination and networking. We also work to collect and share up-to-date information about available programs, government policies, legislation and other initiatives; local, provincial and national education issues that affect First Nations learners in British Columbia.

In B.C., one-third of the Aboriginal student population attend school on reserve in their communities or in First Nations schools, while two-thirds attend off-reserve schools in the provincial education system. While we work to support both First Nations schools and the public education system, for today I will focus solely on the work that we are doing with the provincial education system.

Vous êtes entourée de l'influence européenne ou occidentale et il est donc très difficile de voir comment essayer de résoudre ces problèmes sans insulter les peuples autochtones. Je n'en dis pas plus et je sais que c'est une question complexe mais vous avez peut-être des suggestions qui pourraient être utiles.

La présidente: Peut-être voulez-vous y réfléchir un peu car, comme nous le disons, c'est une situation très complexe.

Mme Nahanee: En effet.

Mme Christa Williams, directrice exécutive, First Nations Education Steering Committee: Bonjour, sénateurs et autres invités.

[*Mme Williams s'exprime dans une langue autochtone*.]

Merci de me donner cette occasion de m'adresser à vous cet après-midi. J'appartiens à la Nation N'laka'pamux, à trois heures au nord de Vancouver sur le Fraser. Je suis actuellement directrice générale du B.C. First Nations Education Steering Committee. Je vous dirai simplement quelques mots au sujet de ce comité. Il s'agit d'un comité directeur provincial. Nous sommes constitués en société depuis 1999 et existons depuis mai 1992. Nous représentons environ 52 techniciens de l'éducation des Premières nations de toute la Colombie-Britannique. Nous avons été créés après un colloque des techniciens en pédagogie des Premières nations en mai 1992 où nous avions constaté qu'étant donné la diversité des cultures, de la géographie, des écoles et des élèves qui les fréquentent, il serait bon de se regrouper et de réfléchir à la façon de faire progresser l'éducation des Premières nations en Colombie-Britannique. Étant donné que nos petites collectivités étaient tellement éparpillées, nous nous trouvions isolés les uns des autres. Nous avons jugé qu'avec un comité provincial, nous pourrions représenter les Premières nations de la Colombie-Britannique au palier national et être plus efficaces. C'est ainsi que nous avons 52 membres du conseil qui sont nommés directement par leur collectivité et doivent ainsi rendre des comptes aux Premières nations. Ce sont les collectivités qui nomment et retirent leur représentant.

Notre rôle consiste à soutenir les Premières nations dans leurs efforts visant à améliorer la qualité de l'éducation dispensée aux élèves des Premières nations. Nous sommes dirigés par les Premières nations et travaillons à l'échelon provincial à offrir des services en matière de recherche, de communication, de dissémination de l'information et de réseautage. Nous nous efforçons également de réunir et d'échanger les dernières informations disponibles sur les programmes, les politiques gouvernementales, la législation et d'autres initiatives ainsi que sur les enjeux locaux, provinciaux et nationaux qui touchent l'éducation des Premières nations en Colombie-Britannique.

En Colombie-Britannique, un tiers des élèves autochtones vont à l'école dans les réserves au sein de leurs collectivités ou dans les écoles des Premières nations alors que deux tiers vont à l'école hors réserve et sont assujettis au système d'éducation provincial. Bien que nous nous efforcions d'aider à la fois les écoles des Premières nations et le système d'éducation public, je me limiterai aujourd'hui à vous parler de ce que nous faisons dans le système d'éducation provincial.

In reviewing the invitation that was sent to our office to speak today, I noted that you are seeking information on a couple of matters, the first being best practices and policies that have proved successful in improving the lives of urban Aboriginal youth; also key issues affecting urban Aboriginal youth and some options for enhancing intergovernmental coordination and cooperative policy responses.

I will focus on education for a couple of reasons. The first, of course, is that that is the mandate of our organization, and secondly, because we believe that a quality education is one of the key factors in supporting urban and rural Aboriginal youth to set realistic goals and achieve them.

For years, we have known anecdotally that Aboriginal youth have not been experiencing success in education, and in 1998, the Ministry of Education in British Columbia began to publish the data that confirmed our assumptions. This has been the single most effective effort that has served to draw attention to the challenges facing urban and rural Aboriginal youth. The B.C. Ministry of Education has been able to separate out the graduation rates for Aboriginal students, and by examining the results by district, we were able to see that urban Aboriginal youth often fair worse than their rural counterparts. I have included some data for your reference.

In the District of Vancouver, the graduation rate for non-Aboriginal students is 82 per cent. For Aboriginal students, it is 20 per cent, and there are 1,947 Aboriginal students in that district who live off reserve. In New Westminster, the non-Aboriginal graduation rate is 64 per cent. The Aboriginal graduation rate is 18 per cent. In Surrey, it is 80 per cent for non-Aboriginal, 37 per cent for Aboriginal. In North Vancouver, 81 per cent for non-Aboriginal, 36 per cent for Aboriginal. In Prince Rupert, 87 per cent for non-Aboriginal students and 40 per cent for Aboriginal students. Prince George, which is another area with a large off-reserve population, it is 74 per cent for non-Aboriginal students, compared to 36 per cent for Aboriginal students.

You will see there is a huge gap between the success of Aboriginal students and that of non-Aboriginal students, especially in the urban areas. The provincial graduation rate for non-Aboriginal students is 80 per cent, compared with an average of 43 per cent for Aboriginal students. Since the data has been published, there has been an increase in the graduation rate from 34 per cent to 43 per cent. Much of the success can be attributed to the partnerships between First Nations communities, both rural and urban, and school districts and schools to jointly support strategies for improving school success.

You will find that I have attached to the presentation a list of the graduation rates for all of the districts in British Columbia, so you can see the diversity across the province.

J'ai constaté dans l'invitation qui a été envoyée à notre bureau que vous souhaitiez des renseignements dans certains domaines, notamment dans celui des pratiques et politiques exemplaires qui ont permis d'améliorer la vie des jeunes Autochtones en milieu urbain; vous en vouliez aussi à propos des questions qui touchent les jeunes Autochtones en milieu urbain et des moyens qui permettraient d'améliorer la coordination intergouvernementale et de trouver des solutions générales fondées sur la coopération.

J'insisterai sur l'éducation pour deux raisons. D'une part, évidemment, parce que c'est le mandat de notre organisation, d'autre part, parce que nous croyons qu'une éducation de qualité est l'un des facteurs clés qui permettent aux jeunes Autochtones des milieux urbains et ruraux de se fixer des objectifs réalistes et de les atteindre.

Depuis des années, nous avons des informations anecdotiques qui nous révèlent que les jeunes Autochtones n'ont pas beaucoup de succès dans leurs études et, en 1998, le ministère de l'Éducation de la Colombie-Britannique a entrepris de publier les données qui confirmaient nos suppositions. C'est de tous l'effort qui aura été le plus efficace pour attirer l'attention sur les défis que rencontrent les jeunes Autochtones des milieux urbains et ruraux. Le ministère provincial de l'Éducation a réussi à séparer les taux des élèves autochtones terminant leurs études des autres et, en examinant les résultats par secteur, nous avons pu constater que les jeunes Autochtones des milieux urbains réussissent habituellement encore moins bien que leurs homologues des milieux ruraux. Je vous communique certains chiffres pour votre gouverne.

Dans l'arrondissement de Vancouver, 82 p. 100 des élèves non autochtones terminent leur scolarité. Pour les Autochtones, ce taux tombe à 20 p. 100 et il y a 1947 élèves autochtones dans cet arrondissement qui vivent hors réserve. À New Westminster, pour les non-Autochtones, les taux est de 64 p. 100. Pour les Autochtones, de 18 p. 100. À Surrey, 80 p. 100 pour les non-Autochtones, 37 p. 100 pour les Autochtones. À North Vancouver, 81 p. 100 pour les non-Autochtones, 36 p. 100 pour les Autochtones. À Prince Rupert, 87 p. 100 pour les non-Autochtones et 40 p. 100 pour les Autochtones. À Prince George, qui est un autre secteur où il y a une forte population hors réserve, 74 p. 100 pour les non-Autochtones, et 36 p. 100 pour les Autochtones.

Vous constatez qu'il y a un écart énorme entre les Autochtones et les non-Autochtones, surtout dans les régions urbaines. Le taux provincial est de 80 p. 100 pour les non-Autochtones et de 43 p. 100 en moyenne pour les Autochtones. Depuis la publication de ces données, le taux est passé de 34 à 43 p. 100. On peut attribuer une bonne partie de ce succès aux partenariats entre les collectivités des Premières nations, rurales et urbaines, et les arrondissements scolaires et écoles qui soutiennent des stratégies visant à améliorer le succès scolaire.

Vous constaterez que j'ai annexé à mon exposé une liste des taux d'obtention de diplômes pour tous les arrondissements de la Colombie-Britannique afin que vous voyez comme cela varie.

With this data in hand, FNESC has been able to initiate discussions with the education partners in British Columbia. They include the B.C. Teachers' Federation, the B.C. School Trustees Association, the B.C. Principals' and Vice-Principals' Association, the B.C. College of Teachers and the B.C. School Superintendents' Association, in addition to the Ministry of Education and the Department of Indian and Northern Affairs.

In February 1999, we signed a memorandum of understanding that is two sentences long, and I would just like to inform you that it took us two years to negotiate these two sentences, so one year per sentence. And it reads: "We the undersigned acknowledge that Aboriginal learners are not experiencing school success in British Columbia. We state our intention to work together within the mandates of our respective organizations to improve school success for Aboriginal learners in British Columbia."

Part of the reason people were hesitant to sign was we had to have everyone's lawyers look at it to see if, by signing this, they were admitting guilt or liability for the lack of school success. Two years later we signed it, and we were pleased with the end result.

Two years later, we were able to agree on three priority areas. Those are: Aboriginal teacher recruitment and retention, employment equity, and an anti-racism strategy. I will give you a little detail on what we are doing in each of those areas.

First, with respect to Aboriginal teacher recruitment and retention, we have created an Aboriginal Teacher Education Consortium. It includes all of the partners I have listed, plus the deans of all the teacher education programs in British Columbia. About a year and a half ago, we sat down together to brainstorm on how to increase the number of Aboriginal teachers in British Columbia schools. The change in attitude amongst the deans of education has been great. We did not have the money to do much at the beginning, so we got to sit around and do a lot of talking.

We found that by talking and developing strategies together, without money being there to make us competitive, we were able to come up with a strategy that we have all bought into and which was funded just recently. We are now moving forward with this strategy, and it includes partnerships with colleges and the teacher education programs to facilitate bridging programs to help First Nations students enter teacher education.

At present, the number of Aboriginal teachers in British Columbia is approximately 400 out of 40,000 teachers. This falls woefully short of the required 2,000 to have the representative number of teachers to the Aboriginal school population. Currently, Aboriginal people make up about eight per cent of

Avec ces données, le FNESC a pu entreprendre des pourparlers avec les partenaires en éducation de la province. Il s'agit de la Fédération des enseignants de la Colombie-Britannique, de l'Association des conseillers scolaires de la Colombie-Britannique, de l'Association des directeurs et sous-directeurs de la Colombie-Britannique, du B.C. College of Teachers et de la B.C. School Superintendents Association ainsi que du ministère de l'Éducation et du ministère des Affaires indiennes et du Nord.

En février 1999, nous avons signé un protocole d'entente de deux phrases et je me permettrai de vous faire remarquer qu'il nous a fallu deux ans pour négocier ces deux phrases, donc un an par phrase. Je vous le lis: «Nous, les soussignés, reconnaissons que les élèves autochtones n'obtiennent pas les résultats scolaires voulus en Colombie-Britannique. Nous déclarons notre intention de collaborer dans le contexte des mandats de nos organisations respectives afin d'améliorer les résultats scolaires des élèves autochtones en Colombie-Britannique.»

Si certains hésitaient à signer, c'est en partie parce qu'il a fallu que les avocats de chacun s'assurent qu'en signant ce protocole on n'admettait pas que l'on était coupable ou responsable du manque de succès scolaire. Il fut signé deux ans plus tard et nous étions satisfaits du résultat.

Nous avons pu nous mettre d'accord sur trois priorités: le recrutement et le maintien en poste d'enseignants autochtones, l'équité en matière d'emploi et une stratégie antiraciste. Je vais vous expliquer un peu plus ce que nous faisons dans chacun de ces domaines.

Premièrement, en ce qui concerne le recrutement et le maintien en poste d'enseignants autochtones, nous avons créé un consortium d'éducation des enseignants autochtones. Celui-ci inclut tous les partenaires que j'ai indiqués plus les doyens de tous les programmes d'école normale en Colombie-Britannique. Il y a environ un an et demi, nous nous sommes réunis pour réfléchir à la façon d'accroître le nombre d'enseignants autochtones dans les écoles de la Colombie-Britannique. L'attitude des doyens d'école normale a beaucoup changé. Nous n'avions pas beaucoup d'argent pour faire grand-chose au début si bien que nous avons beaucoup discuté.

Nous avons constaté qu'en discutant et en élaborant des stratégies ensemble, sans qu'il y ait d'argent pour susciter une certaine concurrence, nous avons réussi à nous mettre d'accord sur une stratégie qui vient seulement d'être financée. Nous en sommes à la mettre en oeuvre et elle inclut des partenariats avec les collèges et les programmes de formation d'enseignants afin de faciliter une filière de transition qui aide les étudiants des Premières nations à suivre une formation d'enseignant.

À l'heure actuelle, le nombre d'enseignants autochtones en Colombie-Britannique est d'environ 400 sur un total de 40 000 enseignants. Cela ne correspond absolument pas aux 2 000 enseignants qu'il nous faudrait pour parvenir à un chiffre représentatif de la population scolaire autochtone. À l'heure

the school population in British Columbia. We feel that it is critical to have Aboriginal role models in schools, as well as teachers who can relate to the realities of Aboriginal youth.

In looking at research to support this strategy, over and over again the research has said that teachers have to understand the realities of the student. If they do not, then they will not be able to connect with the young people, so we do feel it is important to have Aboriginal people in the school system.

The second part of this involves working to have the B.C. teacher education programs include a mandatory focus on the diversity of the B.C. First Nations. At present, there is no requirement within the teacher education programs to have even a sense of the history of British Columbia with respect to First Nations people. We are working with the college of teachers and the teacher education programs to convince them that this is important, as these teachers will be facing, as you see from the data, Aboriginal students all over British Columbia, not just in those areas where there is a high population of students on a reserve.

In the second area, employment equity, the partner groups have agreed to work together to develop an employment equity tool kit to support principals, superintendents and school trustees to develop and implement employment equity policies that would enable them to hire and retain Aboriginal teachers. In fact, the B.C. Teachers' Federation passed a resolution about two years ago that supports employment equity, and we are currently working with them to determine how that can be translated into action. This has been extremely difficult over the last year and a half, given the union environment and last year's legislation that required them to go back to work without completing the negotiation of their collective bargaining agreement.

We are finding that the union is the primary barrier to having more Aboriginal people in the education system, especially as there have been cutbacks in many of the districts. The first people to be laid off are those with the least seniority, and often times, they have recently hired Aboriginal people. We are looking to the union to live up to the commitment to which all of their membership agreed, so we are currently holding their feet to the fire and hoping to get somewhere in the next, probably six months.

The third area of focus, and this has been important all across British Columbia, has been in the area of anti-racism, where we have had the greatest struggle with the partner groups. Two years after we agreed on the priority areas, the partner groups acknowledged that systemic racism exists within the education system and serves as a significant barrier to the success of Aboriginal youth in school.

actuelle, les Autochtones représentent environ 8 p. 100 de la population scolaire en Colombie-Britannique. Nous estimons qu'il est essentiel d'avoir des Autochtones qui puissent servir de modèle dans les écoles et des enseignants qui puissent comprendre les réalités que vivent les jeunes Autochtones.

Si l'on considère les recherches qui ont été faites et qui étayent cette stratégie, on sait que les enseignants doivent pouvoir comprendre les réalités de la vie de leurs élèves. Sinon, ils ne pourront pas avoir un rapport utile avec ces jeunes et nous pensons donc qu'il est important qu'il y ait des Autochtones dans le système scolaire.

La deuxième partie de cet exercice consiste à faire en sorte que les programmes d'école normale de la Colombie-Britannique incluent une concentration obligatoire sur la diversité des Premières nations de la Colombie-Britannique. À l'heure actuelle, ces programmes n'exigent même pas de comprendre l'histoire de la Colombie-Britannique dans le contexte des Premières nations. Nous travaillons avec l'école normale et les programmes de formation d'enseignants afin de les convaincre que c'est important puisque ces enseignants auront affaire, comme l'indiquent les données que je vous ai fournies, à des élèves autochtones partout en Colombie-Britannique, pas seulement dans les régions où la population scolaire est importante dans une réserve.

Pour ce qui est de l'équité en matière d'emploi, les groupes partenaires ont convenu de collaborer à l'élaboration d'une trousse d'équité en matière d'emploi pour aider les directeurs d'école, les directeurs et les conseillers scolaires à élaborer et mettre en oeuvre des politiques d'équité en matière d'emploi qui leur permettront d'embaucher et de maintenir en poste des enseignants autochtones. De fait, la Fédération des enseignants de la Colombie-Britannique a adopté une résolution il y a environ deux ans en faveur de l'équité en matière d'emploi et nous travaillons actuellement avec elle à la façon de traduire cela dans des actes. Cela a été extrêmement difficile au cours des 18 derniers mois étant donné l'atmosphère qui régnait et la loi qui a été adoptée l'année dernière pour les obliger à reprendre le travail sans mener à terme la négociation de leur convention collective.

Nous constatons que le syndicat est le principal obstacle à l'accession de plus d'Autochtones au système d'éducation, en particulier parce qu'il y a eu des compressions dans de nombreux arrondissements. Les premiers qui sont mis à pied sont ceux qui ont le moins d'ancienneté et ce sont souvent des Autochtones qui ont récemment été embauchés. Nous espérons que le syndicat respectera l'engagement que tous ses membres ont accepté et c'est la raison pour laquelle nous le surveillons de près et espérons aboutir à quelque chose probablement dans les six prochains mois.

Troisièmement, et c'est important pour toute la Colombie-Britannique, la lutte contre le racisme. C'est là que nous avons eu le plus de problèmes avec les groupes partenaires. Deux ans après nous être mis d'accord sur les priorités, ces groupes ont reconnu qu'il existait un racisme systémique dans le système d'éducation et que c'est un obstacle important au succès scolaire des jeunes Autochtones.

For two years we talked about this, and people could not look us in the eye. It was as if we were sitting at a table with this "lump of racism" in the middle and nobody wanted to look over it and acknowledge that there is systemic racism, and that all of our partner organizations, as well as First Nations, have a part in perpetuating it. After two years of not being able to look at each other, we were finally able to develop a work plan to address the issue of racism at the ministry level, the school board level, the school level and in the classroom, because we felt that there are so many different types of racism embedded within legislation, within policy, within the tone and the set-up of the school, and within the classroom in terms of the lack of knowledge of some of the teachers.

As this is such a contentious and often complex issue to deal with, the working group has elected to implement one portion of their work plan at present. We successfully applied to Canadian Heritage to secure dollars to hire two anti-racism officers to work in particularly challenging areas of the province. At present, those include Terrace and Prince George, as well as on the Island in Campbell River. They are also providing anti-racism "train the trainer" workshops across British Columbia. We have created a tool kit containing several items, "conversation starters," we are calling them, and in addition we have two-page curriculum pieces, or lesson plans. Any teacher can pick this up and use it and have the proper supports to create conversations about diversity, human rights issues and, specifically, Aboriginal issues.

Now we want to provide training to those teachers who want to use this. It is a tool kit that is appropriate for students, teachers, parents and other workers in the education system.

At the end of the two years for which we have hired these two people, we are hoping to have a strategic plan for addressing racism across the education system.

Some of the other challenges facing urban Aboriginal youth that are being addressed by other organizations and that we feel should continue to receive support include addressing the disconnection from their nations that youth feel when living so far away from home. Many face identity issues, as they do not know where they are from or what their nations or cultures are like.

I often use my son as an example in this case. I have a 6-year-old son and I am from the N'laka'pamux territory. I am living in Squamish territory, and I feel it is my responsibility to make sure that he is part of his community. As I speak, he is at home with his grandparents, learning about where he is from while I have a break, but the real reason he is there is to spend time with his grandfather, who speaks his language, and so it is an opportunity for him to

Nous avons parlé de cela pendant deux ans et personne ne pouvait nous regarder droit dans les yeux. C'est comme si nous étions assis à une table au milieu de laquelle se trouvait cette «boule de racisme» que personne ne voulait voir ni reconnaître alors que toutes les organisations partenaires, ainsi que les Premières nations, sont dans une certaine mesure responsables de ce racisme systémique. Après deux ans pendant lesquels nous n'avons jamais pu nous regarder en face, nous sommes finalement parvenus à élaborer un plan de travail pour nous pencher sur la question du racisme au niveau du ministère, des conseils scolaires, des écoles et dans les classes elles-mêmes parce que nous estimions qu'il y avait tellement de types de racisme différents noyés dans les lois, dans les politiques, dans l'atmosphère et l'organisation des écoles et au niveau des classes où certains enseignants ignoraient totalement la situation.

Comme il s'agit d'une question tellement litigieuse et souvent complexe, le groupe de travail a décidé de mettre en oeuvre pour l'instant une partie de son plan de travail. Nous avons demandé à Patrimoine canadien de nous fournir des fonds, que nous avons d'ailleurs obtenus, pour engager deux agents de lutte contre le racisme afin qu'ils travaillent dans deux régions particulièrement difficiles de la province. À l'heure actuelle, il s'agit de Terrace et Prince George, ainsi que de l'île à Campbell River. Ils assurent également des ateliers de «formation des formateurs» sur la lutte contre le racisme dans l'ensemble de la Colombie-Britannique. Nous avons créé une trousse qui renferme plusieurs articles qui permettent d'amorcer la conversation, comme nous disons, et de plus nous avons des plans de cours de deux pages. Tout enseignant peut donc se servir des outils prévus dans cette trousse pour amorcer des conversations sur la diversité, les questions des droits de la personne et plus précisément les questions qui intéressent les Autochtones.

Nous voulons offrir cette formation aux enseignants qui veulent utiliser cette trousse. Cette trousse convient aux étudiants, aux enseignants, aux parents et aux autres intervenants dans le système d'éducation.

Nous espérons qu'au bout des deux années pour lesquelles nous avons engagé ces deux personnes, nous aurons un plan stratégique qui nous permettra de lutter contre le racisme dans l'ensemble du système d'éducation.

Certaines des autres difficultés auxquelles font face les jeunes Autochtones en milieu urbain et dont s'occupent d'autres organisations et pour lesquelles nous estimons qu'elles devraient continuer à recevoir de l'aide, c'est entre autre le sentiment d'être coupés de leurs racines qu'éprouvent les jeunes qui vivent si loin de chez eux. Un grand nombre d'entre eux font face à des problèmes d'identité puisqu'ils ignorent d'où ils viennent ou en quoi consiste leur nation ou leur culture.

J'utilise souvent mon fils à titre d'exemple dans ce cas. J'ai un fils de six ans et je viens du territoire N'laka'pamux. Je vis en territoire squamish, et j'estime qu'il m'incombe de m'assurer qu'il fait partie de sa communauté. Au moment où je vous parle, il est à la maison avec ses grands-parents, où il se familiarise avec ses origines pendant que j'ai un moment de répit, mais la véritable raison pour laquelle il est là-bas c'est de passer du temps avec son

learn as well. Not everyone has that luxury of being able to return to their communities, and I think that is something that contributes to a lot to students feeling disconnected and without a sense of belonging.

There are also people working to increase the number of role models available to students, both within education and the urban community in general. We are looking to support children in care in an urban setting. The number of Aboriginal students in care in British Columbia is appalling. We have been meeting with the Caring for First Nations Children Society in British Columbia, which is a provincial organization, and talking about how we can work together to support children in care to be successful in school.

With the disharmony in their homes, the moving around and the challenges that they are facing, school often becomes the least priority; safety becomes the first. We want to see what we can do to work in partnership with that organization. Recently, we have also made a concerted effort to work with the Ministry of Children and Families to maintain the hot meals programs that they have been funding. The budget speech of February 18 did do so. Initially, their thinking was that they would go from a hot lunch program to a hot breakfast program. When we talked to the community people, they said that they often use the hot meals program at lunch to leverage funding for breakfasts, so that if they had taken away that funding, they would have lost both sets of meals instead of just the one.

We also feel that it is important to have increased partnerships in urban areas, specifically due to the high population. Many districts are saying that it is difficult to know whom to talk to in the urban environment. There is a need for support for urban Aboriginal people to organize themselves and have influence on school districts to increase the success of their learners in urban settings.

The final point is that a good start, being prepared for school, is important. There are several programs within the federal government that support early intervention and early childhood education, but unfortunately, they are housed within three different ministries. Health Canada is doing Head Start; you have HRDC delivering dollars for daycare and early childhood education; you have the Department of Indian Affairs providing K-to-4 or K-to-5 education, as well as the National Child Benefit, and we cannot get any sort of harmony among the three organizations.

Our organization has certainly held two conferences on integration of services. We have brought together the childcare workers, the health workers and the education workers to talk about how we could integrate these services at a community level. Because of the way the funding comes down through these pipes, the difficulties are mirrored in our communities. People often

grand-père, qui parle sa langue, ce qui lui donne l'occasion à lui aussi de l'apprendre. Bien des jeunes ne peuvent pas se permettre de retourner dans leurs collectivités, et je crois que c'est en partie la raison pour laquelle un grand nombre d'étudiants se sentent coupés de leurs racines et privés d'un sentiment d'appartenance.

Il y a aussi des gens qui travaillent à accroître le nombre de modèles d'identification pour les étudiants, tant dans le système d'éducation qu'en milieu urbain en général. Nous cherchons à aider les enfants en foyer en milieu urbain. Le nombre d'élèves autochtones en foyer en Colombie-Britannique est effarant. Nous avons rencontré les responsables de la Caring for First Nations Children Society en Colombie-Britannique, qui est une organisation provinciale, afin de déterminer les mesures que nous pouvons prendre ensemble pour aider les enfants en foyer à réussir à l'école.

En raison de la discorde qui règne dans leurs familles, des nombreux déplacements et des difficultés auxquelles ils font face, souvent, l'école devient la dernière priorité et c'est la sécurité qui prime. Nous voulons déterminer les mesures que nous pourrions prendre pour travailler en collaboration avec cette organisation. Récemment, nous avons fait aussi des efforts concertés afin de travailler avec le ministère des Enfants et des Familles pour conserver le programme de repas chauds qu'il finançait. C'est ce qui a été prévu dans le discours du budget du 18 février. Au départ, le ministère songeait à remplacer le programme de dîners chauds par un programme de petits-déjeuners chauds. Lorsque nous avons parlé aux membres de la collectivité, ils nous ont dit qu'ils utilisent souvent le programme de repas chauds du midi pour obtenir du financement pour les petits-déjeuners, de sorte que si ce financement avait cessé, ils auraient perdu les repas du matin et du midi plutôt qu'un seul repas.

Nous considérons aussi qu'il est important d'accroître les partenariats en milieu urbain, particulièrement en raison de la grande population. De nombreux arrondissements indiquent qu'il est difficile de savoir à qui s'adresser en milieu urbain. Il faut aider les Autochtones en milieu urbain à s'organiser et à inciter les arrondissements scolaires à accroître le taux de réussite de leurs apprenants en milieu urbain.

Enfin, il est important de prendre un bon départ, d'être préparé à l'école. Il existe plusieurs programmes au gouvernement fédéral qui appuient une intervention précoce et l'éducation des jeunes enfants, mais malheureusement ils relèvent de trois ministères différents. Santé Canada s'occupe du programme d'aide préscolaire; DRHC offre des fonds pour les garderies et l'éducation préscolaire; le ministère des Affaires indiennes subventionne les cours de maternelle jusqu'à la quatrième ou la cinquième année, et offre la Prestation nationale pour enfants, et nous n'arrivons pas à harmoniser le travail de ces trois organisations.

Notre organisation a tenu en fait deux conférences sur l'intégration des services. Nous avons réuni des techniciens de services à l'enfance, des travailleurs de la santé et des intervenants en éducation pour parler de la façon dont nous pourrions intégrer ces services au niveau communautaire. Ces divers modes de financement créent des difficultés au sein de nos collectivités.

become territorial about "This is my job, and if I do that it is going to get difficult," so we have spent a lot of time and energy trying to break those walls down and explain that there is more than enough work for everyone. There is a role for everyone to play; it may just look like a different role.

Just because there are too many programs, it does not mean there is too much money. We want to maintain the same level of available funding and streamline the system to make it more accessible so that we can integrate these very important services.

I certainly appreciate the challenge you have in front of you to gather all this information and then produce a complete and balanced report. If we can provide any further information or support you as you prepare an action plan for change, please do not hesitate to contact our organization. I would just like to note that we have attached two documents in addition to the supporting material. You will see our memorandum of understanding, which is the last page of your kit. I would like to point out that the only signatory to this document who is still involved with each of these organizations is Chief Nathan Matthew, who signed on behalf of our committee. All of the other heads of the organizations have changed. What is good about it is that it has become institutionalized in those organizations and they are still sitting at the table. Even when the people change, this agreement has maintained its life, which we think is important.

We have also handed out to you the annual report of the steering committee, which is the one with the bright yellow design on the front. The second document is called "In the Future First Nations Children Will:" I would turn your attention to page 17. This document is asking children what will their future be like.

Senator Carney: We do not seem to have the second document.

Ms. Williams: This one? I am just going to read this piece. You can have mine when I am done, no problem, and we can provide others if you would like. I will just read this story. This is from a youth. In the future, First Nations children will: have to try to have a good education, have no alcohol, no fake I.D., no smokes, no guns, no abuse, no wars, more money for the poor, everyone to have money, no bills, everyone to have a cell phone — it really is children by the children — and more food for the poor. There are many more stories like this. This is the other one that I like: no chores, no teachers and no grownups, only grandpas allowed. No cars and only planes.

The idea is that these are the voices of children and the dreams they have about the future. Our kids start out with the same hopes, dreams and aspirations as every other child, but

Souvent les gens deviennent territoriaux à propos de leur emploi et craignent que l'intégration leur cause des difficultés. Donc nous avons consacré beaucoup de temps et d'énergie à tâcher d'éliminer ces cloisons et à leur expliquer qu'il y a suffisamment de travail pour chacun, et même plus. Chacun a un rôle à jouer; ce rôle peut simplement paraître différent.

Le simple fait qu'il y a de trop nombreux programmes ne signifie pas qu'il y a trop d'argent. Nous tenons à conserver le même niveau de fonds disponibles et à rationaliser le système pour le rendre plus accessible afin que nous puissions intégrer ces services très importants.

Je reconnais certainement la difficulté de la tâche qui vous attend lorsque vous aurez à rassembler tous ces renseignements et à produire ensuite un rapport complet et équilibré. Si nous pouvons vous offrir des renseignements ou une aide supplémentaires dans le cadre de votre préparation d'un plan d'action pour le changement, n'hésitez pas à communiquer avec notre organisation. J'aimerais simplement vous indiquer que nous avons joint deux documents à la documentation qui vous a été fournie. Vous verrez notre protocole d'entente, qui se trouve à la dernière page de votre trousse. J'aimerais vous signaler que le seul signataire de ce document qui continue de faire partie de chacune de ces organisations est le chef Nathan Matthew, qui l'a signé au nom de notre comité. Tous les autres dirigeants des organisations ont changé. L'avantage, c'est que cette entente est devenue institutionnalisée au sein de ces organisations et qu'ils continuent de siéger à la table. Même lorsque les membres changent, cette entente reste en vigueur, ce que nous considérons important.

Nous vous avons également remis le rapport annuel du comité directeur, celui qui porte le dessin jaune vif sur la couverture. Le deuxième document s'intitule: «In the Future First Nations Children Will:». J'attire votre attention sur la page 17. Ce document demande aux enfants à quoi ressemblera leur avenir.

Le sénateur Carney: Nous ne semblons pas avoir le deuxième document.

Mme Williams: Celui-ci? Je vais simplement vous lire cet extrait. Vous pourrez avoir mon exemplaire lorsque j'aurai terminé, et nous pouvons vous en fournir d'autres si vous le souhaitez. Je vais simplement vous lire cette histoire racontée par un jeune. À l'avenir, les enfants des Premières nations tâcheront d'avoir une bonne instruction, pas d'alcool, pas de faux papiers d'identité, pas de cigarettes, pas d'armes à feu, pas de mauvais traitements, pas de guerre, plus d'argent pour les pauvres, de l'argent pour tout le monde, pas de factures, un téléphone cellulaire pour tout le monde — c'est vraiment écrit par les enfants — et plus de nourriture pour les pauvres. Il y a d'innombrables histoires comme celle-ci. Voici celle que j'aime: pas de corvées, pas d'enseignants et pas d'adultes, seulement des grands-pères. Pas de voitures, seulement des avions.

On voulait que les enfants nous racontent eux-mêmes leurs rêves d'avenir. Au départ, nos enfants avaient les mêmes espoirs, les mêmes rêves et les même aspirations que n'importe quel autre

somewhere along the way, somebody takes those dreams away. I think we are all part of that and we have to be part of giving those dreams and realities back to our kids.

(*Ms. Williams spoke in her native language.*)

Senator Sibbeston: In the Northwest Territories, where I come from, in the 1970s and 1980s, it was recognized that the normal institutions of education were not really sufficient to fast track and provide the numbers of educated people that are necessary in different fields. At one stage, we set up a Northern teacher training program with a view to getting Aboriginal teachers into the system, and this was also done with social workers and other professions. Obviously there is a need for Aboriginal teachers in B.C., so has anything been done to fast track that requirement so that you could have many Aboriginal teachers in the schools throughout the province?

Ms. Williams: That is happening. That is what the strategy is about. Having worked with the deans of education for the last two years, I know that one of the mindset or paradigm shifts they have made has to do with the fact that we do not just have to pay for more seats. They thought that if we could just get extra dollars and add them to their programs, we would have more Aboriginal teachers. However, we said that the programs would have to fundamentally change. Working with the teacher education programs, we have been able to tailor some of them to set up more supportive environments for teachers to be successful.

Our strategy is over five years, so we are hoping that in five years we will have a new crop of First Nations teachers; plus we also have what I am calling a "full court press." We are out there encouraging everyone to become a teacher. It is a rather awkward climate, in that the teachers are unhappy at the moment, so we are out there saying, "Become a teacher," and the teachers' federation is on TV saying it is not great to be a teacher. However, we are still out there doing it anyway.

One of our target groups has been people who already have some post-secondary education. We are looking at people with early childhood certificates or Aboriginal support worker training and having those credits count towards their teacher education program.

Senator Sibbeston: Another question relates to education levels and standards in the urban centres. Obviously Aboriginal people do not have much say in that, it is the ongoing society that sets the limits and obviously it is a fairly high standard. Would you comment on the education levels in rural areas and particularly on reserves? How are they faring in preparing students for today's society?

enfant, mais en cours de route, on les prive de ces rêves. Je crois que nous en sommes tous en partie responsables et que nous devons tous contribuer à redonner ces rêves et ces réalités à nos jeunes.

[*Mme Williams s'exprime dans une langue autochtone.*]

Le sénateur Sibbeston: Dans les Territoires du Nord-Ouest, d'où je viens, on a reconnu que les établissements réguliers d'enseignement ne permettaient pas de former suffisamment rapidement ni en nombre suffisant les enseignants dont on a besoin dans différents domaines. Nous avons donc mis sur pied un programme de formation des enseignants du Nord afin d'assurer l'entrée des enseignants autochtones dans le système, et cela a été fait aussi dans le cas des travailleurs sociaux et d'autres professions. De toute évidence, on a besoin d'enseignants autochtones en Colombie-Britannique. Est-ce que l'on a donc pris des mesures pour accélérer cette formation afin d'avoir de nombreux enseignants autochtones dans les écoles de la province?

Mme Williams: C'est en train de se faire. C'est la raison d'être de la stratégie. Comme j'ai eu l'occasion de travailler avec les doyens des Facultés d'éducation au cours des deux dernières années, je sais qu'ils ont dû se faire entre autres à l'idée que nous ne devons pas uniquement payer pour obtenir des places supplémentaires. Ils pensaient que si nous pouvions simplement obtenir des fonds supplémentaires à ajouter à leurs programmes, nous aurions un plus grand nombre d'enseignants autochtones. Nous avons toutefois indiqué qu'il faudrait modifier les programmes de façon fondamentale. En travaillant en collaboration avec les programmes de formation des enseignants, nous avons réussi à adapter certains d'entre eux pour qu'ils offrent un milieu plus favorable à la réussite des enseignants.

Notre stratégie s'étale sur cinq ans. Par conséquent, nous espérons que d'ici cinq ans nous aurons une nouvelle fournée d'enseignants des Premières nations; nous avons aussi lancé une campagne pour encourager chacun à devenir enseignant. Le climat est plutôt difficile étant donné qu'à l'heure actuelle les enseignants sont mécontents. Donc nous sommes en train d'encourager les gens à devenir des enseignants et la Fédération des enseignants à la télévision dit qu'il n'est pas facile d'être enseignant. Nous poursuivons néanmoins notre campagne d'encouragement.

L'un de nos groupes cibles se compose de personnes qui ont déjà fait des études postsecondaires. Nous sommes à la recherche de personnes détenant des certificats d'éducation préscolaire ou qui possèdent une formation de travailleurs de soutien autochtone, dont les crédits seront comptés pour leur programme de formation des enseignants.

Le sénateur Sibbeston: Une autre question porte sur les niveaux et les normes d'instruction dans les centres urbains. De toute évidence, les Autochtones n'ont pas vraiment leur mot à dire à cet égard, puisque c'est la société courante qui fixe les limites et établit de toute évidence des normes assez élevées. Pourriez-vous commenter les niveaux d'instruction dans les régions rurales et particulièrement dans les réserves? Comment préparent-ils les étudiants à la société d'aujourd'hui?

Ms. Williams: I think there are two questions there. If you look at the stats that are attached here, they are all provincial stats dealing with the public education system. If you look at some of the more remote areas, and I am looking at, say, the Queen Charlottes, you will see that the statistics are poor, not just for First Nations students but also all students. The education system in some of the rural areas is not serving anyone well, and so we are trying to have an influence on that.

When you say that we would not have influence on the standards, I beg to differ. Because we are a provincial organization, we are able to sit down with the people who are creating those standards and have a voice in looking at things like the current review of the graduation requirements. We certainly are an active player in that role. We are also involved in the development of some of the First Nations studies materials and documentation on reserve. I would say that there is a challenge for everyone in the rural settings. The education system has inherent difficulties in serving any part of society well.

Second was the question about on-reserve schools in British Columbia. We have 125 First Nations schools run by their communities, and at present we do not have the same kind of data that is produced for the public education system, but we are working, through the First Nations Education Steering Committee and the schools association, to be able to do that. Anecdotally, as students are taking part in some of the provincial exams like the Foundation Skills Assessment, which tests numeracy, literacy and reading at grades 4, 7 and 10, we are finding comparable levels of achievement. However, when students leave our schools and go into the public systems, there is often a drop off.

As Ms. Nahanee mentioned, grade 8 seems to be where it hits the hardest, and going to high school is a really challenging time for First Nations learners, regardless of whether they are going through our systems or through the public education system, so we have a lot of work to do.

Senator Carney: I find both presentations fascinating, but I just have some questions to clarify the information. What is an education technician?

Ms. Williams: That is the person in the community who is responsible for education, and in each community they may call them the home-school co-ordinator or the education director. It could be the administrator of the school or one of the teachers, and we have grouped them all together, but they are people who are actively involved in education in the community.

Senator Carney: They do not have to be a teacher?

Ms. Williams: No.

Mme Williams: Je crois que vous êtes en train de poser deux questions. Si on examine les chiffres qui sont annexés au document, vous constaterez qu'il s'agit de toutes les statistiques provinciales concernant le système d'éducation public. Si vous examinez la situation de certaines régions éloignées, par exemple Queen Charlottes, vous constaterez que les chiffres sont faibles, non seulement en ce qui concerne les étudiants des Premières nations mais tous les étudiants. Tout le monde souffre des lacunes du système d'éducation dans certaines régions rurales, et nous tâchons par conséquent d'exercer une influence à cet égard.

Lorsque vous dites que nous n'avons pas d'influence sur les normes, permettez-moi de ne pas partager cette opinion. Comme nous sommes une organisation provinciale, nous pouvons nous réunir avec ceux qui créent ces normes et avoir notre mot à dire entre autres lors de l'examen des exigences d'obtention des diplômes. Nous exerçons un rôle important à cet égard. Nous participons également à l'élaboration de certains programmes et documents d'étude des Premières nations dans les réserves. Je dirais qu'il s'agit d'une difficulté pour tous ceux qui vivent en milieu rural. Le système d'éducation, compte tenu de toutes les difficultés qui s'y rattachent, n'est pas en mesure de bien servir tous les éléments de la société.

La deuxième question concernait les écoles dans les réserves en Colombie-Britannique. Nous avons 125 écoles des Premières nations dirigées par leurs collectivités, et à l'heure actuelle nous ne disposons pas du même type de données produites pour le système d'éducation public, mais nous travaillons en ce sens par l'intermédiaire de notre comité et les associations scolaires. En fait, lorsque les étudiants participent à certains examens provinciaux comme l'évaluation des compétences fondamentales, qui évaluent les capacités de calcul, de lecture et d'écriture au niveau de la quatrième, de la septième et de la dixième années, nous constatons des résultats comparables. Cependant, lorsque les élèves quittent nos écoles pour entrer dans les systèmes publics, on constate souvent une baisse de leurs résultats.

Comme l'a déjà dit Mme Nahanee, la 8e année est la plus problématique, mais l'entrée à l'école secondaire est également un moment difficile pour les apprenants des Premières nations, peu importe qu'ils soient issus de notre système ou du système d'éducation public; nous avons encore fort à faire.

Le sénateur Carney: Je trouve ces deux exposés fascinants, mais je voudrais quelques précisions. Qu'est-ce qu'un technicien en pédagogie?

Mme Williams: C'est le membre de la communauté qui est responsable de l'éducation; dans certaines communautés, on préférera l'appeler coordonnateur de l'enseignement à domicile ou directeur de l'éducation. Il pourrait s'agir de l'administrateur de l'école ou d'un de ces enseignants que nous avons tous regroupés, mais ce sont tous des intervenants qui participent activement à l'éducation au sein de leur collectivité.

Le sénateur Carney: Ce ne sont pas nécessairement des enseignants?

Mme Williams: Non.

Senator Carney: Also, could you explain a little more about what is in your tool kit? It sounds fascinating; perhaps you could supply the committee with one?

Ms. Williams: We certainly can provide one, and if you will indulge me for a moment, it starts with a story.

Senator Carney: No, please do.

Ms. Williams: Well, there is a ton of interesting things in the tool kit. The gentleman who makes the tool kit has a hammer, a set of earphones and a hockey jersey. The story that I am most familiar with is about the hockey jersey. He gives the teachers the story and the accompanying documentation to support it in a lesson plan, so it makes the teacher look really smart. At least, that is what I am telling all the teachers.

The jersey is a Montreal Canadians jersey, and he talks about a gentleman who was a hockey fan in the late 1940s and early 1950s. He would go to the Montreal Forum, watch the Montreal Canadians and then go next door to a pub to have a beer before going home, and that would be his evening. He was a season ticket holder and would do this every time the Montreal Canadians were in town. One evening he went to the game. The game was great, he went next door to have the beer before he went home, and the manager of the pub said, "I am sorry, but we do not serve black people here. You will have to leave." The gentleman said, "Look, I have been watching the Canadians, and I come here all the time, you cannot do this." The manager said, "We are under new management, and the rule here now is that we do not serve black people, so you will have to leave." He refused and was arrested. He was charged, went to court and lost.

The courts at that time, before the Charter of Human Rights and Freedoms, stood behind the pub owner and said he could refuse to serve people on the basis of colour. Usually, the reaction that you get from young people is that they cannot do that. That leads into a discussion of the Charter of Rights and Freedoms, and so you move on from there. I am afraid I only memorized the first part. However, the idea is that you are able to have that conversation and ask young people, "Well, what do you think about that? Do you think that was appropriate?"

The idea is that you get them to look at things from their own perspective and recognize the stereotyping. He has different stories. He himself is an Asian person and he was giving this example at our conference. Let us say that Senator Carney is driving a car, we are driving behind her and she decides to cut from the right lane into the left lane to make a left-hand turn. What would be your first thought? "It is a woman" might be one. Now, if she was driving behind an Asian person and he cut across, another stereotype comes to mind.

He walks us through examples and then he asks, "Well, what did that make you think?" The idea is that you are getting students to talk about things themselves. You are not calling it an

Le sénateur Carney: Pourriez-vous également nous en dire un peu plus long sur votre coffre à outils? Ça me paraît fascinant. Peut-être pourriez-vous en remettre un au comité?

Mme Williams: Nous vous l'offrirons avec plaisir, et avec votre indulgence, je vous raconterai l'histoire qui l'accompagne.

Le sénateur Carney: Avec plaisir, racontez.

Mme Williams: Eh bien, le coffre à outils est composé d'une foule d'éléments captivants. L'homme qui a préparé le coffre à outils y a mis un marteau, une paire d'écouteurs et un chandail de hockey. L'histoire dont je me rappelle le mieux est celle du chandail de hockey. Cet homme remet une trousse aux enseignants comprenant le récit et des documents d'accompagnement à l'appui d'un plan de cours afin que les enseignants soient mieux préparés. Ainsi, je leur dis qu'ils auront l'air plus intelligent.

Le chandail est celui des Canadiens de Montréal, et le récit est celui d'un partisan de hockey de la fin des années 40 et du début des années 50. Cet homme se rendait au Forum de Montréal pour regarder une partie des Canadiens et terminait sa soirée à la taverne d'à côté avant de rentrer chez lui. Comme il avait un abonnement, il répétait ce scénario chaque fois que les Canadiens jouaient à Montréal. Un soir, il s'est rendu à une partie. La rencontre fut passionnante, et à son arrivée à la taverne d'à côté pour y boire une bière avant de rentrer chez lui, le directeur lui dit: «Je suis désolé, mais nous ne sommes pas autorisés à servir les Noirs ici. Vous devez partir.» L'homme riposta: «Écoutez, j'assiste aux parties du Canadien régulièrement et je viens ici tout aussi souvent, vous ne pouvez pas agir ainsi.» Le directeur répondit: «Nous avons une nouvelle administration et les nouvelles règles nous interdisent de servir les gens de race noire, donc vous devez partir.» Il a refusé de le faire et a été arrêté. Il a été accusé, traduit devant les tribunaux et a perdu sa cause.

À l'époque, c'était avant l'adoption de la Charte des droits et libertés, les tribunaux ont donné raison au propriétaire de la taverne en soutenant qu'il avait le droit de refuser de servir des gens en raison de leur couleur. Généralement, le jeune public dénonce la situation. Cela ouvre la discussion sur la Charte des droits et libertés, et les échanges évoluent à partir de là. Je crains de n'avoir mémorisé que la première partie. Toutefois, l'idée, c'est qu'on peut avoir cette conversation avec les jeunes et leur demander «Eh bien, qu'en pensez-vous? Croyez-vous que cela était justifié?»

L'objectif, c'est de leur faire exprimer leur point de vue et de leur permettre de reconnaître les stéréotypes. L'homme qui a préparé la trousse a plus d'une histoire. Il est lui-même Asiatique et a relaté l'exemple suivant lors d'une de nos conférences. Supposons que le sénateur Carney soit au volant de sa voiture, que nous la suivons et qu'elle nous fasse une queue de poisson pour prendre un virage à gauche. Quelle serait votre première pensée? «C'est une femme» en serait peut-être une. Toutefois, si vous étiez derrière une personne d'origine asiatique et qu'elle se rabattait devant vous, un autre stéréotype vous viendrait peut-être à l'esprit.

Il nous donne des exemples et puis nous demande: «Eh bien, qu'en avez-vous pensé?» L'objectif, c'est de permettre aux étudiants de parler de ces choses entre eux. Ce n'est pas une

anti-racism meeting, you are not calling it "anti-racism" in your curriculum, but you are talking about stereotyping, how to appreciate diversity and asking people, "Do you think it is a good idea to support diversity and think about ways to accommodate people with special needs and other issues?"

Senator Carney: I have a couple more short clarification questions. Do you have thoughts on whether it is better to have Aboriginal schools for Aboriginal kids? Some people have said in this committee that Aboriginal students should be taught in Aboriginal schools. Also, why do girls do better than boys in the school system?

When you say that you cannot just add on to a teacher training program, you have to change the program, could you give us an example of that? We will leave the other questions until later.

Ms. Williams: One of the things that we are asking to have added — or not added but inculcated into the program — is a requirement to take a history course. We have objections to some of the history that is being taught. We are suggesting that there be an appreciation of the diversity in British Columbia within the history course.

Certainly, when I went to school in Lytton, I learned about the Haida and the Cree, but there was no place where I saw myself in the history, and I thought, "Well, we have a huge part in history." We were part of the Gold Rush, but there was nothing written down about it. We did not exist until more recently. We are looking for some reflection in the history that is taught to all teachers, not just Aboriginal teachers, of the fact that there is diversity in British Columbia that we need to appreciate, because the people sitting in the classroom come from those diverse cultures.

The Chairman: Ms. Nahanee, have you contemplated Senator St. Germain's question?

Ms. Nahanee: Yes, I was thinking about it. I probably know who the young man was, one of our leader's sons. There are only a few chosen to get that private education and a lot of our band members feel very upset about that. Our band brings in $44 million a year from our leased lands, but only 1,500 band members on reserves get the services; 1,500 living off reserve do not get any of these services. The funding for the programs and services should be given directly to individuals so they can get the same education as our chief's and council members' children.

The ghetto is a really an issue of housing and land. Our housing list came out a few weeks ago and my youngest daughter, who is 23 and has one son, is 430th on the list. She will probably not live to get a home, as there is no more land to build them. We are running out of land. Our council wants to surrender some of our land at Seymour for a mall but our people are against that. We run into brick walls everywhere we turn, and it is very frustrating.

rencontre de lutte contre le racisme, cela n'est pas inscrit ainsi dans le programme d'études, mais on parle des stéréotypes, on apprend à apprivoiser la diversité et on demande aux élèves: «Croyez-vous que ce soit une bonne idée d'encourager la diversité et de faire les aménagements nécessaires pour les gens qui ont des besoins spéciaux ou qui vivent des situations difficiles?»

Le sénateur Carney: Je voudrais obtenir quelques autres précisions. Êtes-vous d'avis qu'il est préférable d'avoir des écoles destinées aux Autochtones seulement? Certains témoins ont confié à ce comité qu'ils croient que les élèves autochtones devraient recevoir leur enseignement dans des écoles autochtones. Je voudrais également savoir pourquoi les filles obtiennent de meilleurs résultats à l'école que les garçons?

Lorsque vous dites qu'on ne peut pas simplement ajouter un autre programme de formation aux enseignants, qu'il faut le modifier, pouvez-vous nous donner un exemple? Je poserai le reste des questions plus tard.

Mme Williams: L'une des choses que l'on souhaiterait voir ajouté — pas nécessairement ajouté, mais intégré au programme, est un cours d'histoire obligatoire. Nous ne sommes pas d'accord avec certains des faits historiques tels qu'ils sont enseignés aujourd'hui. Nous croyons qu'il faudrait inclure la diversité dans le cours d'histoire de la Colombie-Britannique.

Lorsque j'étais à l'école à Lytton, on m'a enseigné l'histoire des Haidas et des Cris, mais je ne me reconnaissais pas une place dans cette histoire et je me disais: «Pourtant, nous avons joué un rôle important dans l'histoire.» Nous avons fait partie de la ruée vers l'or, mais ce n'est pas relaté dans les livres d'histoire. C'est seulement récemment qu'on a reconnu notre existence. Nous cherchons le reflet de notre diversité dans l'histoire telle qu'elle est enseignée à tous les enseignants, pas seulement les enseignants autochtones, puisque cette diversité des cultures est présente dans les salles de classe.

La présidente: Madame Nahanee, avez-vous songé à la question du sénateur St. Germain?

Mme Nahanee: Oui, j'y songeais justement. Je crois connaître le jeune homme en question, un des fils de notre chef. L'instruction privée est l'apanage d'un petit nombre dans notre collectivité et cela est une source de frustration pour certains de nos membres. Les terres que nous louons rapportent 44 millions de dollars par année à notre bande, mais seuls 1 500 membres vivant dans la réserve ont accès aux services et 1 500 autres vivant hors réserve ne profitent d'aucun des services. Les sommes affectées à ces programmes et services devraient être directement versées aux personnes concernées afin que leurs enfants aient droit à la même instruction que les enfants du chef et des membres du conseil.

Le ghetto est vraiment un problème de logement et de terres. La liste des logements a été publiée il y a quelques semaines et la plus jeune de mes filles âgée de 23 ans qui a un enfant est 430^{e} sur la liste des candidats au logement. Elle n'aura sans doute jamais de maison puisqu'il n'y a plus de terres sur lesquelles construire. Nous n'aurons bientôt plus de terres. Notre conseil souhaite céder une partie de notre territoire à Seymour afin qu'on y construise un centre commercial, mais notre population s'y oppose. Des murs de brique s'érigent partout autour de nous, et c'est très frustrant.

The poor people are the ones that do not get that education, that do not get some of that $44 million, and I am one of them. I stand for our youth, and I have said that to our council. I am an advocate for our youth. I cannot go out and find the money for them, but I am there for them when they need somebody to talk to. Again, thank you for listening to me.

Senator St. Germain: Can you explain the Dogwood Certificate?

Ms. Williams: Dogwood is the adult graduation diploma for British Columbia.

Senator St. Germain: I got out of school years ago, but I would like to make a brief observation. I attend a lot of committees, and whenever there is a banking committee or a committee related to something glitzy or glamorous, there is tremendous media coverage. However, there is no media coverage here today on what I consider to be one of the most shameful scenarios in Canadian society.

I listened to what Ms. Nahanee said today, and you know what came to mind? I just received an Elvis CD as a 65th birthday present, and one of the songs is "In the Ghetto'" It relates to the ghetto in Detroit. We always say we have the greatest health care system, we do not have the problems that the Americans have — the "shameful" Americans, the radical left wing calls our American friends — but we really have the same thing in our midst. What do we do? As the song says, we just turn our heads the other way. I want that on the record, because I am very disappointed that on a huge issue like this there is no media interest.

This situation will severely impact our country in the future, because if all these young people were to join the workforce with an education, we would not need to call on immigration to improve that workforce, which is diminishing because of old guys like the three of us here. I am not talking about you ladies, of course. I leave it at that.

Senator Pearson: I found the conjunction of your two presentations fascinating, and I hope, Ms. Nahanee, that the work that Ms. Williams is doing will help to address the issues on which you are working. I know it will take a while.

I know, of course, of the delightful book about our future. I got a copy of it last May. I have been talking to Cindy Blackstock about that and I hope it will be widely distributed. You are called the "First Nations Education Steering Committee." Do you have some room for students on your steering committee?

Ms. Williams: We do, and we have been struggling with this for a couple of years, but I think we are beginning to find a solution. We had a meeting with the Provincial Aboriginal Youth Council that is affiliated with the B.C. Association of Friendship Centres,

Ce sont les pauvres qui n'ont pas accès à l'instruction, qui n'obtiennent pas leur part des 44 millions de dollars, et je suis l'une d'entre eux. Je défends les jeunes et j'ai présenté mes doléances au conseil. Je défends les intérêts des jeunes. Je ne peux pas trouver les sommes dont ils ont besoin, mais je suis prête à les écouter lorsqu'ils ont besoin de parler. Encore une fois, je vous remercie de m'avoir écoutée.

Le sénateur St. Germain: Pourriez-vous nous expliquer ce qu'est le certificat Dogwood?

Mme Williams: Dogwood est le diplôme de formation continue de la Colombie-Britannique.

Le sénateur St. Germain: Il y a bien longtemps que j'ai quitté l'école, mais j'aimerais tout de même faire une brève observation. J'assiste à bien des comités, et lorsque le Comité des banques siège ou qu'un comité étudie des questions spectaculaires ou prestigieuses, la couverture médiatique est prestigieuse. Aujourd'hui, par contre, aucun média n'assiste à nos délibérations même s'il s'agit, à mon avis, d'un des aspects les plus honteux de la société canadienne.

J'ai écouté ce qu'a dit Mme Nahanee aujourd'hui, et savez-vous à quoi j'ai pensé? Pour mon 65e anniversaire, j'ai reçu un disque compact d'Elvis Presley sur lequel se trouve la chanson «In the Ghetto» relative à un ghetto de Detroit. Nous répétons continuellement que nous avons un excellent système de soins de santé, que nous n'avons pas les mêmes problèmes que les Américains — nos amis américains que notre gauche radicale couvre d'infamie — mais nous partageons le même horizon. Que faisons-nous? Comme le dit la chanson, nous regardons ailleurs. Je le dis publiquement parce que je suis vraiment déçu qu'une question aussi grave ne reçoive aucune attention médiatique.

Cette situation influera considérablement sur l'avenir de notre pays parce que si ces jeunes se joignaient à la population active grâce à une instruction adéquate, nous n'aurions pas besoin de faire appel à l'immigration pour élargir cette main-d'oeuvre qui s'érode en raison des vieux comme nous trois réunis ici. Je ne parle pas de vous mesdames, bien évidemment. Je terminerai là-dessus.

Le sénateur Pearson: La combinaison de vos deux exposés est fascinante, et j'espère, madame Nahanee, que le travail accompli par Mme Williams vous aidera à corriger certains des problèmes avec lesquels vous êtes aux prises. Je sais qu'il faudra du temps.

J'ai aussi pris connaissance de l'excellent ouvrage écrit au sujet de notre avenir. J'en ai reçu un exemplaire en mai dernier. J'en ai parlé avec Cindy Blackstock et j'espère qu'il sera distribué à grande échelle. Vous représentez un comité directeur qui se penche sur les questions d'éducation des Premières nations. Envisageriez-vous d'accueillir des étudiants au sein de votre comité?

Mme Williams: En effet, nous y songeons depuis quelques années et je crois que nous avons enfin trouvé une solution. Nous avons rencontré les représentants du Conseil provincial des jeunes Autochtones qui est un partenaire de l'Association des centres

and they have an amazing group of youth who are articulate, bright and committed to having a voice, so we have invited them to participate in our committee.

We are looking for that youth voice. We have had a couple of youth conferences. We had different youth groups from around B.C. organize it each year. The first year — I learned the second year not to do this — I went out with a draft agenda of what I thought was important to Aboriginal youth, and they politely told me, no, those are not the right things to talk about. We tossed out my agenda, they came up with their own and we had an awesome conference. We recognize the need to include youth and we are excited to have the group that we have invited to join us; they are from around British Columbia. Many of them are from off reserve, so we are bringing in as many perspectives as we can. We see that as valuable.

Senator Pearson: I am delighted to hear that. Do you meet regularly as a committee?

Ms. Williams: We meet quarterly.

Senator Pearson: If you could find eventually some young people to be official members of your committee, that would be great. There is a model in Ontario that has turned out to be quite interesting, where it is mandated by the provincial government. This is not necessarily for Aboriginals, but for youth involvement. It is mandated by the provincial government that every school board have three young trustees who are students at schools within that school board. Now, often, these people turn out to be, of course, the presidents of the student councils or people like that. They are mandated and funded by the province to meet once a year without the adults and discuss what they think are their primary issues.

I think that is a really interesting model because it is mandated, it was included in some changes to the Education Act, so I am hoping that the kind of work that you are doing will become institutionalized.

Are you members of school boards as well? I think there is a need for an Aboriginal component within every school board that is not just a token, but which also has a real impact on the curriculum. You can change the curriculum, but in order to get it actually adopted and taught, you will probably need more power.

Ms. Williams: To respond to the first part of the question, the Minister of Education in British Columbia, Christy Clark, has committed to amending her legislative amendment of last year to include a youth on all of the school planning councils. We are excited about that because we think that certainly in schools where there is a high population of First Nations young people, we can get people on those planning councils.

d'amitié de la Colombie-Britannique et nous avons été impressionnés par la qualité de l'expression et de l'engagement des jeunes qui veulent vraiment avoir voix au chapitre. Ainsi, nous les avons invités à se joindre à notre comité.

Nous voulons que les jeunes aient voix au chapitre. Nous avons tenu quelques conférences jeunesse. Chaque année, un groupe différent de jeunes de la Colombie-Britannique l'organisait. La première année — et j'ai appris à ne pas répéter l'erreur la deuxième fois —, j'ai présenté un projet d'ordre du jour aux jeunes Autochtones comprenant ce qui me paraissait être les questions importantes. Ils m'ont poliment fait comprendre que ce n'était pas de cela qu'ils souhaitaient parler. Nous avons donc écarté mon programme et ils ont rédigé un ordre du jour à leur image qui nous a permis d'avoir une conférence prodigieuse. Nous reconnaissons qu'il faut faire participer les jeunes et nous sommes heureux d'en avoir accueilli un certain nombre au sein de notre formation. Ces jeunes viennent de partout en Colombie-Britannique. Bon nombre d'entre eux vivent hors réserve, et cela nous permet d'élargir notre éventail de perspectives. Nous croyons que cela est précieux.

Le sénateur Pearson: Je suis heureuse de l'entendre. Votre comité se réunit-il souvent?

Mme Williams: Tous les trimestres.

Le sénateur Pearson: Ce serait formidable que vous trouviez des jeunes qui voudraient être des membres officiels de votre comité. L'Ontario en a fait l'expérience et cela s'est avéré fort intéressant. Le gouvernement provincial en est à l'origine. Le programme vise non seulement à encourager l'engagement des Autochtones, mais aussi toute la jeunesse. Le gouvernement provincial exige qu'à chaque conseil scolaire siègent trois jeunes administrateurs qui sont des élèves des écoles de cette commission scolaire. Ces représentants sont souvent, évidemment, les présidents des conseils d'étudiants ou des gens de ce genre. La province exige et finance une rencontre par année entre eux et des adultes afin qu'ils discutent de leurs enjeux prioritaires.

Je crois que c'est un modèle intéressant puisqu'il est mandaté par la province et qu'il a été intégré dans les modifications à la Loi sur l'éducation et, ainsi, il me permet de croire que le genre de travail que vous accomplissez sera un jour institutionnalisé.

Êtes-vous également membres de conseils scolaires? Je pense qu'il serait nécessaire qu'il y ait un élément autochtone dans tout conseil scolaire et que ce ne soit pas simplement une présence symbolique car il faut que cela ait un effet réel sur le programme. On peut changer le programme mais si l'on veut qu'il soit effectivement adopté et enseigné, il faudra probablement plus de pouvoir.

Mme Williams: En réponse à la première partie de votre question, la ministre de l'Éducation en Colombie-Britannique Christy Clark s'est engagée à modifier l'amendement qu'elle avait proposé à la loi l'année dernière afin d'inclure un jeune dans tous les conseils de planification scolaire. Cela nous plaît beaucoup parce que nous pensons qu'en tout cas dans les écoles où il y a une forte population de jeunes des Premières nations, nous pourrons avoir des représentants au sein de ces conseils de planification.

The Provincial Aboriginal Youth Council told us that they need leadership training. They said, "You want us to participate and provide good feedback, but we get nervous and it would be helpful if you could provide some leadership training." When we talked about this at the steering committee, people cautioned us that only those students who are already doing well would want to do that. We found that this is not always true, because many times the best leaders are those who are leading others astray, as opposed to those who are leading for good, so we hope to harness some of those youth as well.

There is representation of both on the Provincial Aboriginal Youth Council, that is, students who are doing well in school, plus those who have experienced some of the nasty challenges and have come through them.

Secondly, in terms of having a stronger voice within school districts, we are currently in negotiations with the federal and provincial governments on the transfer of jurisdiction over First Nations education to First Nations people. That would include greater influence and decision-making authority within school boards. That is why I was suggesting that, for example, in Vancouver, there should be some mechanism to allow urban Aboriginal people to organize. There is currently no funding for that, and we feel that there should be so that they can speak for themselves about the needs of their young people in the urban setting.

Senator Lawson: Ms. Nahanee, you were talking about the Squamish tribe earning $44 million a year. I take it this has been going on for a number of years?

Ms. Nahanee: Yes.

Senator Lawson: You made requests for funding there and you cannot get it?

Ms. Nahanee: We have very little funding for the Eslaha7an Learning Centre, and especially the cultural component, the program that I run.

Senator Lawson: Why is there very little funding if millions of dollars are being earned every year?

Ms. Nahanee: Politics, who's who.

Senator Lawson: I see.

Ms. Nahanee: Yes, that is it, very sad to say.

Senator Lawson: Something seems very wrong when those kinds of revenues are generated for the tribe as a whole and you cannot get it to help you.

You were talking about how the council wants to turn over some land for a mall, obviously to generate more revenues that they will not share with you, and that some of the people are against it. I can understand that. Is the land that they want to turn over owned by the tribe as a whole, or do individual members of the band own individual parcels? Do you know?

Ms. Nahanee: I think both.

Le Conseil provincial des jeunes Autochtones nous a dit qu'il souhaitait une formation au commandement. Il a dit: «Vous voulez que nous participions et que nous réagissions de façon efficace mais nous sommes souvent timides et hésitants et il serait utile que vous nous donniez une formation appropriée». Lorsque nous en avons parlé au comité directeur, on nous a mis en garde en nous disant que seuls les élèves qui réussissent déjà bien seraient prêts à jouer ce rôle. Nous avons constaté que ce n'est pas toujours vrai parce que très souvent les meilleurs chefs de file font faire mauvaise route aux autres et nous espérons ainsi canaliser ces aptitudes au commandement pour la bonne cause.

Il y a des deux au Conseil provincial des jeunes Autochtones, c'est-à-dire des élèves qui réussissent bien à l'école et d'autres qui ont eu de gros problèmes et en sont sortis.

Deuxièmement, pour ce qui est de se faire mieux entendre dans les arrondissements scolaires, nous sommes en train de négocier avec les gouvernements fédéral et provincial le transfert de compétences aux Premières nations pour l'éducation des Premières nations. Cela nous donnerait une plus grande influence et un pouvoir décisionnaire au sein des conseils scolaires. C'est pourquoi je disais que, par exemple, à Vancouver, il devrait exister un mécanisme qui permet aux Autochtones des milieux urbains de s'organiser. Il n'y a pas de budget pour cela et nous estimons qu'il devrait y en avoir un afin qu'ils puissent eux-mêmes exposer les besoins des jeunes Autochtones en milieu urbain.

Le sénateur Lawson: Madame Nahanee, vous parliez de la tribu de Squamish qui gagne 44 millions de dollars par an. Je suppose que cela dure depuis quelques années?

Mme Nahanee: Oui.

Le sénateur Lawson: Vous lui avez demandé de l'argent et vous n'avez pas pu en obtenir?

Mme Nahanee: Nous avons très peu de fonds pour le centre d'apprentissage Eslaha7an, en particulier pour la composante culturelle, le programme que je dirige.

Le sénateur Lawson: Pourquoi y a-t-il si peu d'argent si la tribu gagne des millions de dollars chaque année?

Mme Nahanee: C'est politique, c'est personnel.

Le sénateur Lawson: Je vois.

Mme Nahanee: Oui, c'est tout, c'est triste à dire.

Le sénateur Lawson: Il semble qu'il y ait quelque chose qui ne va pas du tout quand on a une tribu qui a de tels revenus et que vous ne pouvez obtenir d'aide.

Vous dites que les membres du conseil veulent céder des terres pour un centre commercial, évidemment pour en tirer davantage de revenus qu'ils ne partageront pas avec vous, et que certains sont contre. Je le comprends. Est-ce que les terres qu'ils veulent vendre appartiennent à l'ensemble de la tribu ou est-ce certains membres de la bande qui sont propriétaires de certaines parcelles? Le savez-vous?

Mme Nahanee: Je crois que c'est les deux.

Senator Lawson: We have had a few meetings over the years where individuals have demonstrated that they do own a piece of property. It has been handed down from mother to daughter, daughter to son and so on, but they cannot get access to or use of their land.

Ms. Nahanee: No.

Senator Lawson: Now, that simply offends against any sense of fairness or justice to me, and I am sure it does to everybody else.

Ms. Nahanee: Yes.

Senator Lawson: Do you have any explanation for that? Is it just the tribal council that decides that is how it will be handled?

Ms. Nahanee: Yes, it is our council.

Senator Lawson: However, it is very wrong. Now, Madam Chairman, is there any way that we can have any influence? There has to be a better way of doing this, and John Wayne is not available any more.

The Chairman: When you look at the proposed Governance Act, which is really amendments to the Indian Act, I think that is where there should be strong representation, because right now under the Indian Act they have no voice whatsoever.

Senator Lawson: Does it not cry out for a tribunal of some sort where these claims could be made and deeds to property or whatever put forward? Presumably it would be a native tribunal, but it cannot be the same people who have been locking others out.

The Chairman: That would have to go under the Indian Act, along with several other things.

Were you aware, Ms. Williams, Ms. Nahanee, that under section 17 of the Indian Act, the Indian Act supersedes the Human Rights Act? That has to be discussed. You talk about anti-racism, but even if you can prove it, you have no place to go. That has to be considered too.

In Alberta, the province is responsible for curriculum. They meet every five years and they change the curriculum or do whatever they want with it. We had an opportunity before, when I was in another life, to work in one of the Northern B.C. communities to develop and include Metis curriculum. When we met with that school division, plus the teachers, we were told that in British Columbia, all kinds of people have written Aboriginal curriculum, but it sits on the shelf because the curriculum division of the province has never approved it. When we worked on developing that piece of curriculum, we tried to have Aboriginal justice included in the justice part of the curriculum. Even that was never accepted.

Le sénateur Lawson: Nous avons appris au cours des ans que certains membres de bande étaient propriétaires d'un terrain. Il aurait été transmis d'une mère à sa fille, d'une fille à son fils, et cetera, mais ils ne peuvent y avoir accès ni l'utiliser.

Mme Nahanee: Non.

Le sénateur Lawson: Évidemment, personnellement, je trouve que ce n'est pas juste ni normal et cela me choque, comme probablement tout le monde.

Mme Nahanee: Oui.

Le sénateur Lawson: Pouvez-vous l'expliquer? Est-ce seulement le conseil tribal qui décide comment on s'y prendra?

Mme Nahanee: Oui, c'est notre conseil.

Le sénateur Lawson: Toutefois, c'est tout à fait inacceptable. Madame la présidente, pouvons-nous de quelque manière user de notre influence? Il doit y avoir une meilleure façon de s'y prendre, et John Wayne n'est plus disponible.

La présidente: Je pense que c'est dans le projet de loi sur la gouvernance, qui est au fond un remaniement de la Loi sur les Indiens, qu'on devrait assurer une forte représentation, parce qu'actuellement en vertu de la Loi sur les Indiens, ils n'ont aucune représentation.

Le sénateur Lawson: Est-ce que cela ne montre pas qu'il devrait exister un tribunal quelconque où ces revendications et ces titres de propriété pourraient être soumis? Ce pourrait être un tribunal autochtone, mais il ne peut pas s'agir des mêmes personnes qui en ont exclu d'autres.

La présidente: Cela devrait se trouver dans la Loi sur les Indiens, ainsi que plusieurs autres choses.

Saviez-vous, madame Williams, madame Nahanee, qu'en vertu de l'article 17 de la Loi sur les Indiens, cette loi a préséance sur la Loi canadienne sur les droits de la personne? Il faut en discuter. Vous parlez de lutte contre le racisme, mais même si on peut le prouver, on n'a aucun recours. Il faut en tenir compte aussi.

En Alberta, la province a la responsabilité des programmes scolaires. On se rencontre aux cinq ans et on change le programme et on fait ce qu'on veut faire. Nous avons eu l'occasion à un moment donné, avant que je sois nommée au Sénat, de travailler dans une des communautés du nord de la Colombie-Britannique pour concevoir un programme pour les Métis et l'inclure. Quand nous avons rencontré cette division scolaire, ainsi que les enseignants, on nous a dit qu'en Colombie-Britannique, toutes sortes de gens avaient conçu des programmes scolaires autochtones mais qu'ils n'avaient pas été utilisés parce que la division des programmes de la province ne les avait jamais approuvés. Quand nous avons travaillé à la conception de ce programme scolaire, nous avons tenté d'inclure la justice autochtone dans le volet justice du programme. Même cela n'a jamais été accepté.

You are in a difficult situation in trying to get Canadian history, which is Aboriginal history, even included in the curriculum. In Alberta, they hired somebody to write three books and included them in the curriculum, but that was it — just read these books. There was nothing else. Now, it is beginning to improve. They are starting to have classes, but it is still not mandatory. I would like your comments on that and what is happening here.

Also, we now have the first Aboriginal school in Edmonton. Dr. Phyllis Cardinal is the founder of that. I am watching that closely, it has come a long way and we will have the opportunity to meet Dr. Cardinal in Edmonton so that the committee can hear what is going on there. What is your opinion on that? They have French schools and whatever other schools they want, yet when we tried to get the Aboriginal school in Edmonton, Amiskwaciy Academy, it was classed as segregation. I would like your comments on both of those.

Ms. Williams: It might sound a little Pollyanna-ish this afternoon, but in terms of inclusion in the curriculum, I agree that we were having trouble with all of that material that has already been developed, but which people kept tossing aside. However, in the last couple of years, it has really been driven by the fact that the data has been published. It is being able to hold the data in the faces of decision makers and say, "Your system is not working; something has to change."

Over the last three years, we have been able to secure seats on all of the curriculum review teams, which means not just social studies, but also mathematics, literature and the sciences. We have a seat for a First Nations person on each of those teams, plus a First Nations person within the curriculum development branch. That means that at least our voice will be heard at the table. It does not mean that everything has changed and the world is fine.

It just means that at least we are at the table, we know what is going on and we are able to have some input. It will be very slow. We have a First Nations studies course that used to be First Nations studies 12, and it was determined to be the equivalent of social studies 11, which is a graduation requirement in British Columbia. However, the social studies teachers got really upset, saying that they were watering down the civic responsibility portion in order to focus more on First Nations. There has been a big brouhaha about that.

With the graduation requirements review, they want to incorporate a civics course, supposedly to balance the First Nations studies. Now, we obviously have an objection to that and feel that those resources should be put into supporting First Nations studies, because out of the 60 districts, only 29 are offering it. Furthermore, they are only offering it if there are additional outside dollars through Aboriginal-targeted funding to

Nous avons eu du mal même à essayer d'inclure l'histoire du Canada, qui est l'histoire autochtone, au programme. En Alberta, on avait embauché quelqu'un pour rédiger trois manuels et on les a inclus au programme, mais c'était tout — on se contentait de lire ces ouvrages. Il n'y avait rien d'autre. Maintenant, les choses commencent à s'améliorer. On commence à donner des cours, mais ce n'est toujours pas obligatoire. J'aimerais que vous nous donniez votre opinion là-dessus et sur ce qui se passe ici.

En outre, nous avons maintenant la première école autochtone à Edmonton. La Dre Phyllis Cardinal en est la fondatrice. Je surveille de près ce qui se passe, les choses ont beaucoup évolué et nous aurons l'occasion de rencontrer la Dre Cardinal à Edmonton et le comité pourra ainsi apprendre de vive voix ce qui s'y passe. Que pensez-vous de cela? Il y a là des écoles françaises et toutes les autres écoles qu'ils souhaitent avoir, pourtant quand nous avons tenté d'obtenir l'école autochtone à Edmonton, l'Amiskwaciy Academy, on a parlé de ségrégation. J'aimerais que vous me disiez ce que vous pensez de ces deux questions.

Mme Williams: Cela vous paraîtra peut-être bien optimiste, mais pour ce qui est de l'inclusion dans le programme scolaire, je reconnais que nous avons eu des difficultés en ce qui concerne tout ce matériel qui avait déjà été conçu et que les intéressés continuaient de bouder. Toutefois, dans les deux ou trois dernières années, les choses ont vraiment changé grâce au fait que les données ont été publiées. Il s'agit de pouvoir présenter les données aux décideurs et de leur dire: «Votre système ne fonctionne pas; quelque chose doit changer.»

Au cours des trois dernières années, nous sommes parvenus à obtenir une représentation dans toutes les équipes d'examen des programmes scolaires, donc pas simplement en ce qui concerne les cours d'études sociales, mais aussi les mathématiques, la littérature et les sciences. Nous avons un siège pour un représentant des Premières nations à chacune de ces équipes, plus un représentant des Premières nations à la direction de la conception du programme scolaire. Ce qui signifie qu'au moins nous saurons nous faire entendre à la table. Ce qui ne veut pas dire pour autant que tout a changé ni que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Cela veut dire qu'au moins nous sommes à la table, nous savons ce qui se passe et nous pouvons participer. Cela se fera lentement. Nous avons un cours d'études des Premières nations qui était les études des Premières nations 12 et qu'on a considéré comme l'équivalent des études sociales 11, qui est exigé pour le diplôme en Colombie-Britannique. Toutefois, les enseignants en études sociales se sont insurgés en disant qu'on diluait la partie consacrée aux responsabilités civiques pour faire plus de place aux Premières nations. Cela a fait tout un tintamarre.

Avec le réexamen des exigences pour le diplôme, on veut intégrer un cours d'éducation civique, soi-disant pour équilibrer les études sur les Premières nations. Évidemment, nous ne sommes pas d'accord et nous estimons que ces ressources devraient servir à appuyer les études sur les Premières nations, car sur les 60 arrondissements, 29 seulement proposent ce cours. En outre, ils ne le font que s'il y a de l'argent extérieur

support the course. However, it is a core course and can be used as a graduating course. We have had conversations with Christy Clark about that on many occasions.

We have the privilege in British Columbia of having Emory Dosdall as our Deputy Minister of Education. He was the superintendent in Edmonton when the Amiskwaciy Academy was established. He has been sharing that experience with us and it sounds like it is doing a good job.

What has helped with that school is that it is not just for Aboriginal kids, it is open to everyone. They have been successful because when kids go there, they subscribe to a certain code of behaviour and to a certain way of applying themselves to schoolwork, so the students are engaged. It did not ghettoize the students. That is something that we have worried about: If you establish a school without those kinds of foundations, then you could potentially ghettoize students.

However, I certainly applaud Dr. Cardinal for the work that she has done there and we look to that as an example of what is possible in B.C. There has been a change to our School Act to allow what are called "magnet schools." Those are schools with a particular focus, such as fine arts, music, technology and trades, or it could be an Aboriginal school, so we are involved in discussions with the Ministry of Education about piloting some of those. We think that is a good start.

Senator Lawson: One supplementary question to Ms. Nahanee. If I am a male member of the Squamish tribe and have title to a piece of land, are my chances of being successful in claiming that, or getting on the housing list, better than if I am a female member?

Ms. Nahanee: Yes.

Senator Lawson: Yes. Therefore discrimination does apply?

Ms. Nahanee: Yes, it does.

Senator Carney: I just wanted to say in response to Senator Lawson's point that Ms. Williams remarked earlier that racism sat on the table and nobody would acknowledge it. One of the problems that we face is that mainstream Canadian society will not recognize that the most discriminated against group in Canada are Aboriginal women. They have been essentially stripped of their Charter rights and nobody will talk about it or deal with it. It is time that we did.

If you ask the treaty commissioners about family law, the women's right to own property or the mall location, they will say that family law applies, but in B.C., of course, you have to have control of the property in order to divide it under that law. That is one of the problems that we have to tackle, and it is one of the

supplémentaire dans le cadre d'un financement spécifique pour les Autochtones. Pourtant, c'est un cours obligatoire et qui peut servir pour l'obtention du diplôme. Nous en avons discuté maintes fois avec Christy Clark.

Nous avons le privilège en Colombie-Britannique d'avoir Emory Dosdall pour sous-ministre de l'Éducation. Il était directeur à Edmonton quand l'Académie Amiskwaciy a été créée. Il partage cette expérience avec nous et il a l'air de faire du bon travail.

Ce qui a été bon pour cette école, c'est qu'elle ne s'adresse pas simplement aux enfants autochtones, mais qu'elle est ouverte à tout le monde. Elle a bien réussi parce que les élèves respectent un certain code de comportement et qu'ils sont engagés. On ne les a pas ghettoïsés. C'est quelque chose qui nous préoccupe: Si l'on crée une école sans établir ce genre de fondement, on risque de ghettoïser les élèves.

Toutefois, je félicite la Dre Cardinal du travail qu'elle a accompli là-bas et que nous considérons comme un exemple de ce qu'on peut réaliser en Colombie-Britannique. Nous avons modifié notre loi sur les écoles pour autoriser ce qu'on appelle les écoles d'enseignement spécialisé. Ce sont des écoles qui ont une spécialisation particulière, par exemple les beaux-arts, la musique, la technologie et les corps de métier, ou cela peut être une école autochtone, donc nous discutons avec le ministère de l'Éducation de la possibilité de piloter certains de ces projets. Nous pensons que c'est un bon départ.

Le sénateur Lawson: Je voudrais poser une question supplémentaire à Mme Nahanee. Si je suis un homme membre de la tribu Squamish et que je détiens un titre sur une parcelle de terrain, est-ce que j'ai de meilleures chances qu'une femme de revendiquer ce terrain ou d'être inscrit sur la liste de personnes bénéficiant d'un logement?

Mme Nahanee: Oui.

Le sénateur Lawson: Oui. Il y a donc discrimination?

Mme Nahanee: Oui.

Le sénateur Carney: J'aimerais préciser en réponse à l'intervention du sénateur Lawson que Mme Williams nous a dit tout à l'heure que le racisme était bien présent mais que personne ne voulait le reconnaître. L'un de nos problèmes, c'est que le grand public canadien persiste à ne pas reconnaître que les femmes autochtones sont le groupe le plus victime de discrimination au Canada. On les a dépouillés de leurs droits en vertu de la Charte, mais personne ne veut en parler ou intervenir. Il serait temps de le faire.

Quand on interroge les commissaires aux traités sur le droit de la famille, le droit des femmes de posséder une propriété sur l'emplacement du centre commercial, ils répondent que le droit de la famille s'applique, mais qu'en Colombie-Britannique, évidemment, il faut contrôler la propriété pour qu'elle puisse

reasons women leave the reserves and move to town, because they cannot get their property. I am glad we had a chance to raise that issue.

Senator Lawson: Good.

Senator Sibbeston: There is the psychology of poverty. I come from a small rural Aboriginal community where a segment of the society is poor. It seems as though the alcoholics are disaffected and shunned by the society. It is as if the society feels that the alcoholic has been given a chance to change and has not taken the opportunity to do so. This dog-eat-dog attitude seems to be quite prevalent.

When somebody drinks and becomes an alcoholic, there is really nothing you can do to help that person. They eventually have to help themselves.

The Aboriginal people, particularly poor Aboriginal people who are living in ghettoes and so forth, are powerless; they are powerless because they have no voice. That situation will never improve until someone with a social conscience does something to improve it.

I would like you to comment on this psychology of poverty. Tell me about the people who are shunned by society. Tell me about the hopelessness that these people experience.

Ms. Nahanee: I do not know everyone in the ghetto personally, but a lot of them think that way. There are quite a few who are trying to get their education by coming to Eslaha7an to, you know, prepare for that GED. One of the mothers quit drinking. She has, I think, four children. Her father just received a chieftainship, and she is really struggling. She is on welfare and she is trying to further her education. She does beautiful beadwork. She told me last week that she went to our band office to ask for a food voucher because her welfare cheque did not stretch for six family members and she was refused. They refused to help her. She is relying on her arts and crafts to be able to put food on the table, for even one day.

It is hard to get out of there, really hard, and I do not have the solutions. I wish I did. I wish we could wave the magic wand and everybody would have a nice home, a car, a job, education, but it is not that way.

Senator Sibbeston: Is there hope? Who is unfair? Is it the leadership?

Ms. Nahanee: Yes.

Senator Sibbeston: That problem should have been solved. They were very insensitive not to help that woman feed her family. Is it the woman's fault for being in the situation or is it the leadership that is at fault?

Ms. Nahanee: It is our leadership.

être divisée en vertu de ce droit. C'est un des problèmes auxquels nous sommes confrontés, et c'est une des raisons pour lesquelles les femmes veulent quitter les réserves et partir en ville, parce qu'elles ne peuvent pas jouir de leur propriété. Je suis heureuse que nous ayons pu soulever cette question.

Le sénateur Lawson: Bon.

Le sénateur Sibbeston: Il y a la psychologie de la pauvreté. Je viens d'une petite localité autochtone rurale où une partie de la société est pauvre. On a l'impression que les alcooliques sont marginalisés et ignorés par la société. C'est comme si la société avait le sentiment que l'alcoolique a eu une chance de changer et qu'il n'en a pas profité. Ce comportement implacable semble généralisé.

Quand quelqu'un boit et devient alcoolique, on ne peut rien faire pour l'aider. Il n'a qu'à se débrouiller tout seul.

Les Autochtones, en particulier les Autochtones pauvres qui vivent dans des ghettos, et cetera, sont impuissants; ils sont impuissants parce qu'ils n'ont pas de voix. La situation ne s'améliorera pas tant que quelqu'un avec une conscience sociale ne fera pas quelque chose pour l'améliorer.

J'aimerais que vous nous parliez de cette psychologie de la pauvreté. Parlez-moi de ces gens ignorés par la société. Parlez-moi de leur désespoir.

Mme Nahanee: Je ne connais personne dans le ghetto personnellement, mais beaucoup de gens pensent de cette façon. Il y en a beaucoup qui essaient de recevoir une instruction en venant à Eslaha7an se préparer pour le test de connaissances générales. Il y a une mère qui a arrêté de boire. Elle a quatre enfants, je crois. Son père vient d'accéder à une chefferie, et elle a de grosses difficultés. Elle vit du bien-être social et elle essaie d'améliorer son éducation. Elle fait un travail superbe avec les perles. Elle m'a dit la semaine dernière qu'elle était allée demander un bon de nourriture à notre bureau de bande parce que son chèque de bien-être social n'était pas suffisant pour six membres de sa famille, et qu'on le lui a refusé. On a refusé de l'aider. Elle compte sur son travail d'artisanat pour mettre quelque chose à manger sur la table, ne serait-ce que pour une journée.

C'est difficile de s'en sortir, et je n'ai pas de solution. J'aimerais bien en avoir. J'aimerais bien pouvoir décider d'un coup de baguette magique que tout le monde peut avoir une belle maison, une auto, un travail, une éducation, mais ce n'est pas comme cela que cela se passe.

Le sénateur Sibbeston: Y a-t-il de l'espoir? Qui est injuste? Les dirigeants?

Mme Nahanee: Oui.

Le sénateur Sibbeston: On aurait dû régler ce problème. C'était vraiment cruel de ne pas aider cette femme à nourrir sa famille. Est-ce que c'est la faute de la femme ou est-ce celle des dirigeants?

Mme Nahanee: Celle de nos dirigeants.

Senator Carney: I believe that mainstream Canada has pushed the people to go back to their band councils. We assume that since the natives have self-governance their band councils will deal with their problems. It is the band councils who strip them of the property in the first place.

The problem is not just the leadership; it is a Canadian society that thinks this is fine for the leadership to do.

Senator St. Germain: I do not know whether he is doing it the right way, but I think the present Minister of Indian Affairs and Northern Development is trying to rectify that situation by way of this legislation. This is likely going to shock you, but the fact is that I honestly think that the man recognizes the problem and is trying to do something about it.

Hopefully some of you will come forward as witnesses when these pieces of legislation appear before our committees. You should try and appear before the House of Commons committees when these pieces of legislation are at that level so that you can voice your opinion and make the injustices known.

I can see a lady sitting in the gallery who has been fighting a cause for a number of years. We have tried to help her and so have MPs, but our help has been to no avail.

The Chairman: I have been involved with this issue for many years, and I find that as long as we work together we are going to be all right. I really like what Manny Jules said: "If you are not part of the solution you are part of the problem." The accountability on reserve is raised in this issue. It affects everything about us. I would like to thank you all very much for attending.

I would like to welcome Misty Thomas from Night Hoops, Jerry Adams from the Urban Native Youth Association, and Frazer Smith, President of the Aboriginal Sport and Recreation Association of British Columbia.

It is a great pleasure to meet with you and to hear the successes, the issues and the concerns that you have within your communities. It is very important that your voices are heard.

When we first started this research and study with an action plan for change, I chose to not to have any bureaucrats establish the agenda. Each one us on the committee went into our communities and we met with the Aboriginal agencies to help the agencies and the people establish the agenda for this action plan for change.

We have chosen to listen to the Aboriginal people. What I found in my years of organizing and working with our own people is that when you look at all the studies that have been done, it is non-Aboriginal people who have studied us. We need to have our voices heard, so this is what this action plan for change is all about. We welcome each and every one of you.

I see that we have Gail Sparrow here. Welcome, Gail. You are a weaver.

Ms. Sparrow: I am not a weaver, my sister is.

Le sénateur Carney: Je crois que c'est le grand public du Canada qui a poussé ces gens-là à se tourner vers leurs conseils de bande. On part du principe que, puisque les Autochtones s'autogouvernent, leurs conseils de bande vont régler leurs problèmes. Or, ce sont les conseils de bande qui les dépouillent de leur propriété au départ.

Le problème ne vient pas simplement des dirigeants, il vient de toute la société canadienne qui approuve ce qu'ils font.

Le sénateur St. Germain: Je ne sais pas si le ministre actuel des Affaires indiennes et du Développement du Nord est sur la bonne voie, mais il essaie de régler ce problème avec ce projet de loi. Cela va probablement vous choquer, mais je crois sincèrement qu'il est conscient du problème et qu'il essaie de le rectifier.

J'espère que certains d'entre vous viendront témoigner lorsque ces projets de loi nous seront soumis. Vous devriez essayer de comparaître au comité de la Chambre des communes quand ces projets de loi seront étudiés par les comités pour pouvoir vous faire entendre et parler de ces injustices.

Je vois dans le public une dame qui se bat pour une cause depuis des années. Nous avons essayé de l'aider, de même que certains députés, mais en vain.

La présidente: Je suis confrontée à ce problème depuis des années, et je pense que tant que nous travaillerons ensemble, tout ira bien. J'aime bien ce que disait Manny Jules: «Si vous ne faites pas partie de la solution, vous faites partie du problème.» Cette question soulève le problème de la responsabilité dans les réserves. Elle concerne tout ce qui nous entoure. Je tiens à vous remercier d'être venus assister à notre séance.

Je souhaite la bienvenue à Misty Thomas, de Nighthoops, Jerry Adams, de la Urban Native Youth Association, et à Frazer Smith, président de la Aboriginal Sport and Recreation Association of British Columbia.

C'est un grand plaisir pour moi de vous rencontrer et d'entendre parler de vos réussites ainsi que des sujets de préoccupation et d'inquiétude qui existent dans vos communautés. Il est très important que vos voix soient entendues.

Lorsque nous avons entrepris ces travaux en vue d'un plan d'action pour le changement, j'ai décidé de ne pas laisser les bureaucrates établir le programme. Chacun de nous au comité est rentré dans son patelin et a rencontré les organismes autochtones pour les aider, eux et les citoyens, à établir le programme de ce plan d'action pour le changement.

Nous avons choisi d'écouter les peuples autochtones. Au fil des années, à force de travailler avec mes concitoyens et de les organiser, j'ai constaté que lorsque l'on examine toutes les études qui ont été faites, ce sont des non-Autochtones qui nous ont étudiés. Il faut que nos voix à nous soient entendues et c'est précisément l'objectif de ce plan d'action pour le changement. Nous souhaitons la bienvenue à tous et chacun d'entre vous.

Je vois que Gail Sparrow est parmi nous. Bienvenue, Gail. Vous êtes une tisserande.

Mme Sparrow: Pas moi; c'est ma soeur qui tisse.

The Chairman: I was presented with one of her wonderful blankets about three weeks ago. Please give her my regards and thank her very much. I am putting it on the wall, as a matter of fact. It is too beautiful to use.

Let us begin maybe with the gentlemen this time, starting with Mr. Frazer Smith.

Mr. Frazer Smith, Chairman, Aboriginal Sports and Development Centre: I am also President and Chairman of the First Nations Advisory Committee to the Vancouver Island Health Authority. I am Vice-Chair the Saanich First Nation Adult Care Society. I am also head co-ordinator for our elders in Saanich. I am a liaison with the police departments in Southern Vancouver Island. I am very pleased and happy to be here today. I am glad I came a couple of minutes early to listen to what was going on with the speakers before me.

To hear the things that are happening and going on with our youth is really hard to comprehend. To try and reach out and touch or create partnerships with people becomes a stumbling block in some of our cases.

You have heard about the failures and the bad things that are happening in our communities. I think you need to focus on the accomplishments of some of the organizations and some of the individuals within those organizations.

You know, one of the failures we have at ASDC is that we do not have any government funding anymore, which is a legacy of the Commonwealth Games. When I became president last year, we were broke, but we managed to survive somehow by creating partnerships with different organizations and different people. We still do not have any sports development programs happening because the governments do not recognize ASDC anymore. We have an opportunity today to do those things because of the board members we have today.

People are making things happen and trying to make a change, trying to reach out and touch our youth to get them involved in sports or education or things like that.

I have heard all morning and part of this afternoon about what the youth want. I wish I had that choice when I was young. I never had that choice. I was taken way from home and put into a boarding school, and learned how to survive and be tough and to work for what I wanted. I thank my late father for his advice that we live in two societies, two cultures. How do you balance these things out?

I heard a lot of questions at the table this morning. You know, I thought I was at a regular meeting. I was putting my hand up to try and answer your questions. I forgot that my turn was coming. All those questions and answers you had, those answers are gone today right now. I come to a lot of these tables, I do my own little thing in my own little way. I am not well known like Manny Jules or Phil Fontaine or any of those guys. I do my own thing in the background. I do not go out looking for a pat on the back. I was

La présidente: Il y a à peu près trois semaines, on m'a offert une de ces magnifiques couvertures. Transmettez-lui mes salutations ainsi que mes plus vifs remerciements. Je vais la pendre au mur, elle est trop belle pour que je m'en serve autrement.

Cette fois-ci, donnons d'abord la parole aux messieurs, en commençant par M. Frazer Smith.

M. Frazer Smith, président, Aboriginal Sports and Development Centre: Je suis aussi président et président du conseil du Comité consultatif des Premières nations auprès de l'autorité sanitaire de l'île de Vancouver. Je suis vice-président de la Saanich First Nation Adult Care Society. Je suis aussi premier coordonnateur pour les aînés de Saanich. Je suis agent de liaison auprès du service de police du sud de l'île de Vancouver. Je suis très heureux d'être ici aujourd'hui. Je suis arrivé quelques minutes à l'avance, ce qui m'a donné le plaisir d'écouter les intervenantes qui m'ont précédé.

Il est difficile de comprendre tout ce que subissent et traversent nos jeunes. Nous avons du mal à leur tendre la main et à créer des partenariats.

On vous a relaté les échecs et les fléaux qui frappent nos communautés, mais essayez aussi de vous attarder aux réussites de certaines associations et certains de leurs membres.

Un des problèmes pour l'ASDC c'est qu'il ne reçoit plus de fonds gouvernementaux, ce qui est une conséquence des Jeux du Commonwealth. Quand je suis devenu président l'an dernier, nous étions sans le sou, mais nous avons réussi à survivre en créant des partenariats avec diverses associations et diverses personnes. Nous n'avons toujours pas de programmes sportifs parce que les gouvernements ne reconnaissent plus notre centre. Aujourd'hui, nous avons l'occasion d'en créer grâce aux membres qui composent notre conseil d'administration.

Les gens essaient de changer les choses, de tendre la main aux jeunes pour qu'ils s'adonnent aux sports ou fassent des études.

Toute la matinée et une partie de l'après-midi on a parlé de ce que les jeunes veulent. J'aurais bien aimé avoir ces choix quand j'étais jeune; je ne les ai jamais eus. On m'a enlevé de la maison et on m'a placé dans un pensionnat et j'ai appris à survivre, à m'endurcir et à travailler pour obtenir ce que je voulais. Je remercie mon père aujourd'hui décédé qui m'a dit que nous vivons dans deux sociétés, deux cultures. Où trouver l'équilibre?

J'ai entendu beaucoup de questions à la table ce matin. Vous savez, je pensais être à une réunion normale. Je levais la main pour essayer de répondre aux questions. J'avais oublié que mon tour viendrait. Toutes les questions et les réponses que vous avez eues, ces réponses ont déjà disparu. Je viens à beaucoup de ces tables, je fais mes propres choses à ma façon. Je ne suis pas aussi connu que Manny Jules ou Phil Fontaine ou les autres de leur genre. Je fais ma petite affaire discrètement. Je ne vais pas à la

surprised my name was here. Somebody phoned and confirmed my attendance. I really did not know what was going on. I am pleased and honoured to be here today.

A lot of the things that I wanted to talk about are really gone. There has to be commitment, whether from your part or my part or the people that spoke this morning. You know, too many times the programs and organizations become top-heavy.

I like the concept of the new government although I do not agree with the new government a whole lot of times I like the concept of 10 per cent administration costs and 90 per cent deliverables. That way it makes me work harder, it makes me to go out and look for more people to become partners so I can balance the programs and the things that we do out there. If you do not create partnerships, you do not get anywhere, you cannot.

The government dollars that we get are next to nothing. Yet the government of today wants you to do things in a business way. If you want to look at a business, do not look to the reserves because they do not know how to run a business but for themselves.

If you want to look at it business-wise and you want to make things happen, you have to get people that are 110 per cent committed to these causes, whether it be education, sports, mental health, better health or better living environment.

I brought my son with me today, who worked at oceans and science for a year. He got so frustrated with the program he quit because his bosses would not commit to doing something after the one-year pilot project. They went from reserve to reserve throughout the province talking to the different bands and councils about the environment, environmental health and how we create and make a better environment, and it never happened.

I did not blame him for quitting because when you talk to people and they lend a deaf ear, nothing begins to happen, nothing begins to go anywhere. You know, like you said in your own words, Aboriginal people have been studied inside-out, sideways, every which way you can think of. We are tired of it. I always tell our people that today is a good day to begin a new life.

As past co-ordinator of the 26th Annual Elder's Conference last year, I am honoured and proud to say that we put on the biggest and the best show in the past 26 years because we had elders from all over the world and all over Canada. I have to agree with one of the senators who said he is appalled that there was not any media coverage at the event. If you want media coverage, you have to go out and get it and you have to work for it. You have to put your foot out there and make these things known that what you want to do and where you are going.

recherche de félicitations. J'ai été étonné que mon nom soit ici. Quelqu'un a téléphoné et a confirmé que j'y serais. Je ne savais pas vraiment ce qui se passait. Je suis heureux et ravi d'être ici aujourd'hui.

Beaucoup des choses dont je voulais vous parler ont disparu. Il doit y avoir un engagement, de vous ou de moi ou de la part de ceux qui sont intervenus ce matin. Vous savez, trop souvent dans les programmes et les organisations, il y a trop de monde au sommet.

J'aime le concept du nouveau gouvernement, même si je n'approuve pas le nouveau gouvernement très souvent; j'aime le concept de 10 p. 100 de frais d'administration et de 90 p. 100 de résultats. De cette façon-là, ça me fait travailler plus dur, ça me force à chercher d'autres partenaires pour équilibrer les programmes et les choses que nous faisons sur le terrain. Si vous ne créez pas de partenariats, vous n'aboutissez nulle part, ce n'est pas possible.

L'argent que le gouvernement nous donne, ce n'est presque rien. Pourtant, le gouvernement d'aujourd'hui veut qu'on fasse les choses à la façon du secteur privé. Si vous voulez du secteur privé, ne vous tournez pas vers les réserves parce qu'elles ne savent pas comment conduire une affaire.

Si vous voulez considérer les choses dans une optique commerciale et obtenir des résultats, il vous faut trouver des gens engagés à 110 p. 100 dans ces causes, que ce soit l'instruction, le sport, la santé mentale, la santé physique ou les conditions de vie.

Aujourd'hui, j'ai amené mon fils avec moi; pendant un an, il a travaillé dans le domaine de la mer et de la science. Le programme l'a frustré au point où il a démissionné parce que ses patrons ne voulaient pas s'engager à faire quelque chose après le projet pilote d'un an. Ils allaient de réserve en réserve partout dans la province pour parler à différentes bandes et à divers conseils à propos d'environnement, de santé environnementale et de la façon dont nous améliorons l'environnement, mais ça ne s'est jamais fait.

Je ne lui en veux pas d'avoir démissionné parce que quand vous parlez aux gens et qu'ils font la sourde oreille, il ne se passe rien, rien n'aboutit. Vous savez, comme vous l'avez dit vous-même, les Autochtones ont été étudiés sous toutes les coutures possibles et imaginables. On en a assez. Je dis toujours à nos gens qu'aujourd'hui c'est la bonne journée pour entreprendre une nouvelle vie.

Comme ancien coordonnateur de la 26e Conférence annuelle des aînés l'an dernier, je suis fier de dire que nous avons organisé le plus gros et le meilleur spectacle des 26 dernières années parce que nous avons accueilli des aînés de partout dans le monde et de partout au pays. Comme un sénateur l'a dit, je suis renversé que l'événement n'ait obtenu aucune couverture des médias. Si vous voulez que les médias parlent de vous, il faut travailler des pieds et des mains. Il faut battre le pavé et faire savoir ce que vous voulez faire et où vous allez.

If you want to continue to make the media and the public aware of what you are doing, you have to make sure you have the media coverage all the time, but you also have to make sure that there are people standing behind you. If you are standing alone, the tasks that are before you become impossible to do. That is one of the problems that we face.

A lot of times we talk about racial discrimination. It has been with us since the time of the Europeans, but we have survived it. We have survived it because of the will and determination to stand proud as Aboriginal people, Indians, First Nations or whatever you want to call us. I prefer you to call us Indians because they never got rid of the Indian Act or changed it.

Every time we make a move, legislation changes the rules and the laws on us. If people are not up to date as to what changes are happening, what is going on, we fall back into the woodwork again and we are lost. We tell this to our leaders and they fail to understand because they are the chiefs and they are supposed to know more than we do. As an ordinary Indian, I am not supposed to know these things.

I am an advocate and a person who stands for my own personal rights and the rights of our children. That is something I am going to be doing for a long time. As I tell my children and my grandchildren, I want to step down, I want to go fishing and go hunting. When I think about it, there is nothing left to fish, and there is nothing left to hunt.

I continue to fish and hunt for possible answers, that maybe this Senate can help us in accomplishing some of these things that we have to do to make not only my life easier, but also the life of our future, to try and get rid of some of the discriminations, the racism that we have to deal with.

Whether we change the curriculum in our public schools or not, we must make these things happen. We have to decide whether to try to fight and change legislation or be a part of the legislation.

You said this morning that you wanted to put one Aboriginal on each school board. I say when you sit on a school board of any sort you have nothing. But if you sit on a pack, you become something and people hear you. In Manny Jules' words: "If you are not a part of the solution, you are part of the problem." I have become part of the solution.

I sit on two packs in my school district, and I am very grateful to be a part of those packs because I work with the children in Brentwood Bay Elementary and Bayside Middle School. I am honoured to see what is going on, what our kids are doing. In the Bayside Middle School, we do what we call a "walkabout" with the teachers and the students to see what is happening, what is it that they want, and what they see in their future.

Pour que les médias et la population sachent ce que vous faites, il faut sans cesse obtenir la couverture des médias mais aussi s'assurer qu'il y a des gens pour vous épauler. Si vous êtes seul, la tâche devient impossible. C'est un de nos problèmes.

On parle souvent de discrimination raciale. C'est une réalité depuis l'arrivée des Européens, mais nous avons survécu. Nous avons survécu à cause de notre volonté et de notre détermination à nous afficher fièrement comme Autochtones, Indiens, Premières nations, peu importe le nom que vous nous donnez. Je préfère que vous nous appeliez des Indiens parce qu'on n'a jamais réussi à se débarrasser de la Loi sur les Indiens ou à la changer.

Chaque fois que nous faisons quelque chose, la loi change les règles et les lois qui s'appliquent à nous. Si les gens ne se tiennent pas au courant des changements qui arrivent, de ce qui se passe, on retombe dans l'oubli et on est perdu. On le dit à nos dirigeants et ils ne le comprennent pas parce que ce sont des chefs et qu'ils sont supposés en savoir plus que nous. Moi, comme Indien ordinaire, je ne suis pas censé savoir ces choses.

Je suis un défenseur des droits et je me bats pour mes propres droits à moi et ceux de nos enfants. Je veux pouvoir le faire pendant longtemps encore. Comme je l'explique à mes enfants et à mes petits-enfants, je veux pouvoir partir et aller pêcher et chasser. Mais à bien y penser, il n'y a plus rien à pêcher ou à chasser.

Je continue à aller à la pêche pour chercher des réponses possibles, et peut-être que le Sénat peut nous aider à accomplir certaines des choses que nous voulons faire non seulement pour que ma vie soit plus facile mais aussi pour aider notre avenir, pour nous débarrasser de la discrimination et du racisme auxquels nous nous heurtons.

Que nous changions le programme d'études de nos écoles publiques ou pas, il faut faire bouger les choses. Il faut décider soit de se battre pour changer la loi soit accepter qu'elle nous régisse.

Vous avez affirmé ce matin vouloir avoir un représentant autochtone à chaque conseil scolaire. Ce que je vous dis, moi, c'est que cela ne donne rien de siéger à un conseil scolaire, quel qu'il soit. Mais si vous faites partie d'une meute, on vous accorde de l'intérêt et on vous écoute. Comme le disait Manny Jules: «Si vous ne faites pas partie de la solution, c'est que vous faites partie du problème». Moi, je suis devenu un des éléments de la solution.

Je fais partie de deux groupes dans mon arrondissement scolaire, et je m'en réjouis énormément, parce que j'oeuvre auprès des enfants de l'école élémentaire Brentwood Bay et de l'école intermédiaire Bayside. Je suis honoré de voir ce qui s'y passe et ce que nos enfants y font. À l'école intermédiaire de Bayside, nous organisons avec professeurs et élèves ce que nous appelons un «bain de foule», ce qui nous permet de voir ce qui se passe dans l'école, ce que les élèves veulent et ce qu'ils entrevoient comme avenir.

In Brentwood Elementary School, with our pack and our Aboriginal part of the program we try to discourage racism. We work with all of the students, white students included.

When they do begin to work, it makes me proud to see that white people want to be part of the Indian, and work along side of him. I always feel that racism sometimes becomes put upon us because we want to be a part of it. We want to talk about racism and we want to talk about discrimination. We have heard about it day in and day out. We have heard about the residential schools.

You ask people about the solutions and they sit there with their mouths opened up and nothing comes out. They have no answers because they are too busy talking about them. You talk about them, I talk about them, the people that sat here this morning talk about them, but nothing gets done.

In our own little ways we do these things and make a change. You see it in little successes. Maybe we do not have a 100 per cent accomplishment, but at least if we save one person it is an accomplishment, it is not a failure.

The programs and the HRDCs that you talked about this morning are nothing. When you get an HRDC program, there are limitations to the things you can do. They give you administration dollars or whatever it is they call it, but you cannot create things and do things with it because it is not in your budget. Those are the things that you have to look at. You have to look at what is going to happen. You have to think about what you want to do. You have to think of what you want to accomplish.

You know, very recently we have been approved for a three-year project in management of chronic diseases. In that management of chronic diseases, we have implemented programs such as traditional healing and traditional medicine, along with modern day medicines, and nutrition of today and yesterday. That program is becoming a success. Maybe there are only 10 or 15 people, but those 10 or 15 people are going to get a good healthy lifestyle.

When we talk about our education systems, we look at what is going on in our schools, and the gangs that I heard about. When you ignore those gangs or the drug dealers, they never go away.

You talk about our chiefs and our councils and why they cannot do anything. Our chiefs and our councils are too busy being politicians and trying to save the world. It is the people, the grass roots people that you had sitting before you today that make a change and make a difference. It is the people from the communities, the people from the streets, the people from the friendship centres or your education department that make these changes.

The people that I heard this morning, who are 110 per cent committed to what they are doing, they are the people I am proud to sit with and follow. Those are the people I like to see and hear.

À l'école élémentaire Brentwood, notre groupe essaie de décourager toute tentative de racisme, dans le cadre de la partie autochtone du programme. Nous oeuvrons avec tous les élèves, y compris avec les Blancs.

Dès le début, je suis fier de voir à quel point les Blancs veulent faire partie du groupe des Indiens et travailler en collaboration avec eux. J'ai toujours cru que le racisme nous était imposé parfois parce que nous acceptions d'en faire partie. Nous voulons donc parler avec les élèves de racisme et de discrimination. Et d'ailleurs, nous n'avons cessé d'en parler à longueur de journée. Nous avons également parlé des pensionnats.

Quand on interroge les gens pour connaître les solutions, ils vous regardent bouche bée et ne disent rien. Ils n'ont pas de réponse à donner car ils sont trop occupés à parler d'eux-mêmes. Vous comme moi nous parlons d'eux, et ceux qui étaient ici ce matin ont parlé d'eux-mêmes, sans que quoi que ce soit ne bouge.

Chacun peut à sa façon, modestement, agir et faire bouger les choses. C'est dans les petites victoires que cela se voit. La réussite n'est peut-être pas totale, mais sauver ne serait-ce qu'une seule personne, c'est une réussite et non un échec.

Les programmes de DRHC dont on a parlé ce matin ne sont rien. Lorsqu'un programme de DRHC s'adresse à vous, vous êtes limités par ce que vous pouvez faire ou ne pas faire. On vous accorde un budget d'administration, qu'on appelle peut-être autre chose, mais il vous est impossible de créer quoi que ce soit et de faire bouger les choses parce que cela ne correspond pas aux objectifs du financement. Voilà ce dont vous devez vous préoccuper. Vous devez regarder ce qui se produira et réfléchir à ce que vous souhaitez et voulez accomplir.

Tout récemment, nous avons réussi à faire approuver un projet de trois ans de gestion des maladies chroniques grâce auquel nous avons mis en oeuvre des programmes comme la guérison traditionnelle et la médecine traditionnelle, de pair avec la médecine moderne et de la nutrition d'aujourd'hui et d'hier. Ce programme devient rapidement une réussite. Peut-être n'atteignons-nous que 10 ou 15 personnes, mais ces personnes auront désormais un mode de vie plus sain.

Quand on parle d'éducation, il faut voir ce qui se passe dans nos écoles, avec toutes ces bandes dont j'ai entendu parler. On ne peut ignorer ni les gangs, ni les trafiquants de drogue; ils ne disparaîtront jamais.

Vous avez parlé de nos chefs et de nos conseils, pour demander pourquoi ils ne faisaient rien. Nos chefs et nos conseils s'intéressent trop à la politique; ils essaient de sauver le monde entier. Ce sont les gens de la base, ceux qui ont comparu devant vous aujourd'hui, qui peuvent faire changer les choses. Ce sont les gens de la rue, des centres d'amitié ou des services éducatifs qui peuvent avoir une action décisive.

Les gens que j'ai entendus ce matin, qui s'engagent à 110 p. 100 dans l'action, sont ceux dont je suis fier et que je suis prêt à suivre. Ce sont eux que j'aime voir et entendre. Je les connais de nom

I know them by name and I do not know them personally, but I know of their accomplishments. Those are the things that you need to look at and those are the things that we all need to look at, whether they become role models or become a model for all of us.

When we start looking at models and people that are up there or wherever they might be, sometimes we build up our people too strongly and they get too top-heavy and they start to look down on us little people again. We should remember my fathers' words: "Don't climb that ladder too high because someday you are going to run out of ladder and then where are you going to be?" "You are going to be at the bottom with me." "The best way to accomplish things is to stay on the ground where you can see and hear everything." "When you are way up there on top of the ladder there is nothing to see but sky." "You look over everybody, and you look past the things and the problems that you have." "When you are down here on the ground you see everybody."

I hope that I am not offending anyone. If I am then forget it. Do not take it home with you. I do not like to beat around the bush about the things that are going on. You know, for a lot of years I beat up on the governments.

I have been through six ministers of health in this province because for the simple reason I do not go away. I want to make that change, maybe not in my lifetime, but I want to make the change anyway.

When I look around and I looked around today as I was coming over, I thought yeah, we did make a change. At one time we had 100 elders. Today we still have 100 elders that are living healthy. We have made them become independent of looking after themselves and giving them the will to live. Now the elders are saying, "How come I am fighting so hard to stay alive and my children and my grandchildren are out there trying to commit suicide or doing drugs and alcohol?" I say it is not the children. It is the people at the top, it is us older ones that have to tell our children. We have to teach them.

We live in a fast world and we have to keep up with the times and a lot of the time because of depression or whatever you want to call it or poverty, we have to try and make do. You know, as you heard the young lady this morning a little while ago talking about the mothers, the young mothers on welfare. Let us talk about the single people that are on welfare who get about $200 a month. I would challenge anybody to come and live for that.

In order for you people to understand where we are coming from, in order for you people to know what we are really talking about, I challenge you to come and live with me. I do not know how many times I have put that challenge out there and I have yet to be taken up on it. As my dad used to say, "Come and walk in my shoes and you will see for yourself what it is really like to live like an Indian."

I am grateful for the things that you people are trying to do and the things, the changes that you are trying to make. Hopefully, maybe not in our lifetime or your lifetime, that these things do begin to change, whether it be poverty or whether it be the drug and alcoholics in our communities or in the streets.

sans les connaître personnellement, mais je sais ce qu'ils ont fait. Voilà ce dont il faut tenir compte, ce dont tout le monde devrait tenir compte. Ils peuvent devenir des modèles pour chacun d'entre nous.

En ce qui concerne les modèles et tous ceux qui sont au-dessus de nous, nous avons parfois tendance à leur accorder trop de considération, et c'est là qu'ils commencent à nous prendre de haut. Mon père disait: «Ne grimpe pas trop haut sur l'échelle, car un jour, tu vas tomber et où vas-tu te retrouver? Tu seras tout en bas avec moi. La meilleure façon d'agir, c'est de rester à terre, de façon à tout voir et à tout entendre. Quand on est trop haut sur l'échelle, on ne peut voir rien d'autre que le ciel. On ne voit plus les gens, les choses et les problèmes qui nous entourent. Au niveau du sol, on voit tout le monde».

J'espère que je n'offense ici personne. Dans le cas contraire, ne m'en veuillez pas. Je ne tourne jamais autour du pot. Vous savez, pendant des années, je m'en suis pris aux gouvernements.

J'ai vu passer six ministres provinciaux de la Santé, pour la simple raison que je suis toujours là. Je veux que les choses changent, pas nécessairement de mon vivant, mais je veux qu'elles changent.

J'ai fait le point en m'en venant ici et je me suis rendu compte que nous avons déjà obtenu un changement. Il fut un temps où nous avions 100 aînés. Aujourd'hui, nous en avons toujours 100, mais qui sont en bonne santé. Nous les avons rendus indépendants, autonomes, animés d'une véritable volonté de vivre. Aujourd'hui, nos aînés nous disent: «Comment se fait-il que je m'acharne à rester en vie alors que mes enfants et mes petits-enfants se suicident ou tombent dans la drogue ou l'alcool?» Je dis que ce ne sont pas les enfants. Ce sont les dirigeants. Il incombe aux adultes d'éduquer les enfants.

Le monde évolue très vite et il faut suivre cette évolution, malgré la dépression, malgré la pauvreté, malgré tous les problèmes. Vous avez entendu ce matin une jeune femme qui parlait des jeunes mères assistées sociales. Parlons de ces mères célibataires assistées sociales, qui reçoivent 200 $ par mois. Je mets au défi quiconque de survivre avec un tel montant.

Si vous voulez nous comprendre et savoir vraiment ce dont nous parlons, je vous mets au défi de venir vivre avec moi. J'ai lancé ce défi bien souvent, et il n'a jamais été relevé. Comme disait mon père: «Viens marcher dans mes chaussures et tu verras par toi-même ce que c'est que de vivre comme un Indien.»

Je vous suis reconnaissant de ce que vous faites et des changements que vous essayez d'apporter. Les choses vont bien commencer à changer un jour, que ce soit dans le domaine de la toxicomanie et de l'alcoolisme ou de la pauvreté dans notre milieu, même si ce n'est pas de mon vivant ni du vôtre.

You know, I noticed in your paper it talked about people in the urban areas. I think we all come from an urban area. We are all urbanized. You know, I think that is one of the biggest problems we have amongst our societies is the fact that people turn us and divide us into different ethnic groups. The people that are sitting beside me are no different than I am. They still have the same colour skin, they still have the same colour blood, and they think and talk about the same issues that I talk about day in and day out.

Hopefully the Senate can make some of the changes that we are seeking. Hopefully before we leave we will get the time and dates as to when they are going to be here or wherever they are going to be, I would love to be there.

It has been a long time since I have been at a table like this. I remember the late Harold Cardinal, and the late Chief Dan George. I followed in their footsteps. I followed them wherever they went and learned from them.

I am honoured that I can be here today and speak to the Senate. I do not know what you want to change, whether it is the Indian Act or the legislation, I do not know. I have no clue. I only went by the one little paragraph that you gave me. But I am honoured to be here and proud to sit beside the people who spoke earlier. I am proud to hear them and speak about their 110 per cent commitment that they have towards their communities and their youth.

Mr. Jerry Adams, Urban Native Youth Association: We talk about role models and people who are heroes to us and I would like to acknowledge a friend of mine who sits here and that is Cherry Kingsley.

Without her input to the Senate and to the international world, we would not be sitting here today, and I thank her for that. She is a role model that we all have to look up to. She supports the young people and I thank you for bringing this to us and to you people as well. Thank you for coming and talking to us.

I also thank you for listening to the young folks last night. Two of the young folks are on our board of directors. Out of the nine board of directors, four on the board of directors are youth. We make sure that the youth are part of the whole process for Urban Native Youth Association. Without them, the Urban Native Youth Association would not exist. Former students that have graduated through Urban Native Youth Association are also part of the solution. We hire them back to work for us. They may not have the right education, but they have the knowledge of the street life, and to me that is critical.

Celebrations are also a critical part of Urban Native Youth Association. Our young folks are not celebrated enough to be recognized as human beings. We always forget about them and we do not talk to them. We do not celebrate their graduations. No matter how small it is they like to be heard and to be celebrated. We have to do more of that. That is why Urban Native Youth Association really emphasizes working with young folks.

I am very privileged to work with young people because they give me the life to be who I am. They give me energy to work with them. Although I am 53 now, I still feel youthful enough to work

J'ai remarqué que votre document fait référence aux jeunes des zones urbaines. Je pense que nous venons tous d'une zone urbaine. Nous sommes tous des urbains. Je pense du reste que c'est l'un de nos plus graves problèmes: dans nos sociétés, on nous divise et on nous répartit en différents groupes ethniques. Les gens qui sont assis à côté de moi ne sont pas différents de moi. Nous avons la même couleur de peau, la même couleur de sang et nous parlons des mêmes choses d'un jour sur l'autre.

J'espère que le Sénat pourra apporter les changements que nous espérons. J'espère qu'avant de partir, on va nous indiquer la date et l'heure des séances du Sénat. J'aimerais beaucoup y assister.

Je ne me suis pas assis à une table de ce genre depuis bien longtemps. Je me souviens de feu Harold Cardinal et de feu le chef Dan George. J'ai suivi leurs traces. Je les suivais partout et ils m'ont beaucoup appris.

Je suis très honoré d'être ici aujourd'hui et de m'adresser au Sénat. Je ne sais pas ce que vous voulez modifier, la Loi sur les Indiens ou d'autres mesures législatives. Je n'en ai aucune idée. Je n'ai eu que le petit paragraphe que vous m'avez donné, et je suis très honoré d'être ici et fier de me trouver à côté de ceux qui sont intervenus tout à l'heure. J'ai été heureux de les entendre parler de leur engagement à 110 p. 100 envers leurs communautés et leurs jeunes.

M. Jerry Adams, Urban Native Youth Association: Nous avons parlé de modèles, de ceux auxquels nous accordons le statut de héros, et j'aimerais signaler la présence parmi nous d'une amie, Cherry Kingsley.

Sans son action auprès du Sénat et de la communauté internationale, nous ne serions pas ici aujourd'hui, et je tiens à l'en remercier. C'est un modèle pour nous tous. Elle vient en aide aux jeunes et je la remercie de ce qu'elle nous a dit. Merci d'être venus nous rencontrer.

Je vous remercie également d'avoir écouté les jeunes hier soir. Deux de ces jeunes gens siègent à notre conseil d'administration. Sur les neuf membres du conseil d'administration, quatre sont des jeunes. Nous veillons à ce que les jeunes soient présents au sein de notre association. Sans eux, elle n'existerait pas. D'anciens étudiants qui ont pu terminer leurs études grâce à l'Association font aussi partie de la solution. Nous les engageons et ils travaillent pour nous. Ils n'ont pas toujours fait les études qu'il faut, mais ils connaissent le monde de la rue, et pour moi, c'est essentiel.

Les célébrations font partie des activités essentielles de notre association. Nos jeunes ne sont pas suffisamment célébrés en tant qu'êtres humains. Nous avons tendance à les oublier et à ne pas parler d'eux. Nous ne célébrons pas leurs succès scolaires. Même quand il s'agit d'un succès modeste, les jeunes aiment qu'on en parle et qu'on le souligne. Il faudrait le faire davantage. C'est pourquoi notre association met l'accent sur le travail auprès des jeunes.

J'ai le grand privilège de travailler avec des jeunes, qui sont au coeur même de ma vie. Ils me donnent l'énergie de travailler avec eux. J'ai 53 ans, mais je me sens encore assez jeune pour travailler

with them and understand them. To me that is a critical part of service delivery. You have to enjoy those young folks. You have to care for them. We are their family in their urban settings, and we really are their parents, their grandparents, and we see them have children. They graduate and come to work with us.

I think there is a solution. I think it is loving one another, taking care of one another. I do not think it costs money to say hello to Mr. Smith here and say that I am happy to see him today. That is a simple solution. We tend to walk by each other, but not talk to each other, not look at each other and to care for each other. To me, again, we have to do those things.

Things do not have to cost an arm and a leg. Building relationships with the police, social workers, and our leaders does not cost anything. I mean we have to call each other on those things. We work with the Vancouver city police. Dave Dixon is a Vancouver policeman that works very hard with the Aboriginal people. We have got social workers that are very caring to our young folks. There are some that are not as good, but let us not talk about them. Let us celebrate the good things that are happening for these young folks.

That is why we have to look to the future as opposed to the past, as Mr. Smith said. We do not have to talk about the past all the time because the children need us today.

I have got a paper that I will be giving to you folks a little later because we have not finished it yet, it is not polished up. We are perfectionists. I thank my two cohorts back here who are writing for me, Lynda Gray and Dena Klashinsky. They are slow. I do not pay them that much. I thank them as well for the work they have put in. They are quiet, silent partners, and to me that is what works for Urban Native Youth Association. We work as one. They work with me to develop these services and the Urban Native Youth Association. That is why we have four youth on the board of directors. I think that is really exciting that they are involved. They usually do the hiring.

One of our safe houses was developed by youth. They set the guidelines and rules to what the expectations were for that safe house. It is very important that they set the guideline; I do not know what it feels like to be a youth anymore. I am far removed from that. We need to have their input for these things.

I can quote the statistics that we have from Dr. Penny Parry in her study called "Road Map." I can tell you all about the percentage of suicides, and the numbers of kids that are sexually exploited. Honourable senators are aware of the numbers and statistics and I do not want to bore you with them.

I think there is a solution to this problem in that we can offer young folks a place that they call their own. They need a place that they can control and govern. We would like to create a program or a youth centre for Aboriginal kids in the Greater Vancouver area. We do not have anything against the other centres but we feel the youth need to have a place that they can call their own. They need their own house.

avec eux et pour les comprendre. Pour moi, c'est un élément essentiel du service à assurer. Il faut apprécier ces jeunes pour pouvoir s'occuper d'eux. Nous sommes leur famille en milieu urbain, nous sommes leurs parents, leurs grands-parents et nous les voyons se doter eux-mêmes de leur descendance. Ils font des études et reviennent travailler avec nous.

Je pense qu'une solution existe. Il s'agit de nous aimer les uns les autres et de prendre soin les uns des autres. Ça ne me coûte rien de dire bonjour à M. Smith et de lui dire que je suis heureux de le voir aujourd'hui. C'est une solution bien simple. Nous avons tendance à passer les uns à côté des autres sans se parler et sans se voir. C'est pourtant ce qu'il faudrait faire.

Les meilleures choses ne sont pas forcément les plus coûteuses. Il ne coûte rien d'établir des relations avec la police, avec les travailleurs sociaux, avec nos dirigeants. Il faut communiquer surtout les problèmes. Nous travaillons avec la police de Vancouver. Dave Dixon est un policier de Vancouver qui travaille au contact des Autochtones. Nous avons des travailleurs sociaux qui s'occupent avec dévouement de nos jeunes. Il y en a aussi qui sont moins dévoués, mais ne parlons pas d'eux. Il faut célébrer les bonnes mesures prises en faveur de nos jeunes.

C'est pourquoi il faut considérer l'avenir plutôt que le passé, comme l'a dit M. Smith. Il ne sert à rien d'évoquer constamment le passé, car c'est aujourd'hui que les enfants ont besoin de nous.

J'ai un document que je vous soumettrai plus tard, car il n'est pas encore terminé. Nous sommes perfectionnistes. Je tiens à remercier mes deux assistantes qui rédigent pour moi, Linda Gray et Dena Klashinsky. Elles travaillent posément. Je ne leur donne pas grand-chose comme rémunération. Je les remercie également de leur travail. Ce sont des partenaires paisibles et silencieuses, ce qui est essentiel pour notre association. Nous ne faisons qu'un dans le travail. Elles travaillent avec moi pour mettre en place des services au sein de l'association. C'est pour cela que nous avons quatre jeunes à notre conseil d'administration. Leur participation est tout à fait essentielle. D'habitude, ce sont eux qui recrutent.

L'un de nos foyers d'hébergement a été établi par des jeunes. Ils ont fixé les lignes directrices et les règles applicables dans ce foyer. Il est essentiel que ce soit eux qui fixent les règles. Je ne sais plus ce que c'est que d'être jeune. Tout cela est désormais bien loin. C'est pourquoi leur participation est essentielle.

Je pourrais citer des statistiques provenant de l'étude de Penny Parry intitulé «Road Map». Je pourrais vous donner les pourcentages de suicides et de jeunes victimes d'exploitation sexuelle. Mais les sénateurs connaissent ces chiffres et je ne veux pas vous ennuyer avec tout cela.

Je pense qu'on peut résoudre le problème en proposant aux jeunes un endroit où ils se sentent chez eux. Ils ont besoin d'un endroit qu'ils vont diriger eux-mêmes. Nous aimerions créer un programme ou un centre pour les jeunes Autochtones de la région de Vancouver. Nous n'avons rien contre les autres centres, mais nous estimons que les jeunes ont besoin d'un endroit où ils se sentent chez eux. Il leur faut leur propre maison.

The Chinese youth have their own place at the Chinese Cultural Centre, and we need that for our young folks. We need a place where the kids can have fun again. We do not have children that are having fun anymore. We are always too busy trying to fix them. We are always trying to fix them and heal them, but we do not play with them. We need to do more of that. It is critical that the children have fun.

There needs to be a place where kids can carve again. There are many young folks who have the carving skills but do not have a place to do it.

Young moms need a place to bring their children. We want to put that in our centre for young folks so they can have a place to drop their children off so they can go to school or go to work because they need that.

We want a theatre for young folks because that is what they have asked for. They want a place to have fun and do their theatre. There are a lot of young good youth that are into acting and want to put on plays and do that kind of work.

We have a place for a hostel that will be funded through SCPI dollars, homelessness dollars. We would like to have that long-term kind of a place for young folks because they always end up with not having anyplace to live. The provincial government have cut those funds off for 17 to 24-year olds and they need help. We need to start working with them again.

A lot of the young folks say they do not want to be judged. I was at another hearing, which is run by MCFD, Ministry of Children and Family Development. The young folks were saying that social workers are making judgments on them. The young men and young women talked about them being removed by their parents, constantly being told about their parents being alcoholic and beating them up. The children understand the situation that they are in but still love their parents anyway. We have got to recognize that situation.

I think listening to young folks is a real art. I do not think we do enough of that. I will tell you a little story about me being a social worker and doing so-called listening. I dropped this young girl off to a foster home and the foster mother and I and the young girl, we did a little plan for her. She said she would do drumming, go back to school, not use drugs and alcohol and not work the streets anymore. After this was decided the girl went to the bathroom and ran away. Her foster mother and I had not listened to her. We have to listen.

I think all levels of government have to work together: provincial, federal and municipal. We have a tripartite agreement, but it still has functioning as well as I think it should.

I think there is a real need to have sustainable programs and that frustrates my co-workers because we set up a program and then it has to be shut down again and then restarted two or three months later. That to me is not service delivery for young folks.

Les jeunes Chinois ont leur centre culturel chinois, il nous faut la même chose pour nos jeunes. Il leur faut un endroit où ils puissent s'amuser. Nos enfants ne s'amusent plus. Nous sommes toujours en train d'essayer de résoudre leurs problèmes et de les remettre sur la bonne voie, mais nous ne jouons plus avec eux. Il faudrait le faire davantage. Il est essentiel que les enfants s'amusent.

Il faut que les jeunes aient un endroit où ils puissent faire de la sculpture. Bien souvent, ils sont doués pour la sculpture, mais ils n'ont aucun endroit où la pratiquer.

Il faut que les jeunes mères aient un endroit où elles puissent amener leurs enfants. Nous voulons aménager une garderie dans notre centre, de façon qu'elles puissent laisser leurs enfants quelque temps pour aller à l'école ou au travail; elles en ont besoin.

Nous voulons un théâtre pour nos jeunes, car c'est ce qu'ils nous ont demandé. Ils veulent un endroit pour s'amuser et pour faire du théâtre. Nous avons de nombreux jeunes qui aiment jouer la comédie et qui veulent monter des pièces.

Nous avons prévu une auberge qui sera financée grâce au SCPI, à l'argent destiné aux sans-abri. Nous voulons disposer de places d'hébergement à long terme pour les jeunes qui se retrouvent sans logement. Le gouvernement provincial a interrompu le financement destiné aux jeunes de 17 à 24 ans, et ils ont besoin d'aide. Il faut recommencer à travailler avec eux.

Les jeunes disent qu'ils ne veulent pas être jugés. J'étais l'autre jour à une séance organisée par le ministère provincial du Développement de l'enfance et de la famille. Les jeunes disaient que les travailleurs sociaux les jugent. Les jeunes gens et les jeunes femmes disaient qu'ils avaient été chassés par leurs parents et qu'on leur disait constamment que leurs parents étaient alcooliques et qu'ils les battaient. Les jeunes comprennent leur situation, mais ils continuent quand même d'aimer leurs parents. Il faut en tenir compte.

Je pense que c'est un art que d'écouter les jeunes. Nous ne le faisons pas assez. Je peux vous raconter l'écoute que je fais en tant que travailleur social. J'ai amené un jour une jeune fille dans une famille d'accueil, et avec la mère de famille d'accueil et la jeune fille, nous avons établi un plan pour elle. La jeune fille a dit qu'elle voulait pratiquer le tambour traditionnel, retourner à l'école, s'abstenir de la drogue et de l'alcool et ne plus traîner dans les rues. Une fois ce plan établi, la jeune fille est allée aux toilettes et s'est enfuie. Sa mère de famille d'accueil et moi ne l'avions pas écoutée. Il faut écouter les jeunes.

Tous les niveaux de gouvernement, provincial, fédéral et municipal, doivent collaborer ensemble. Nous avons un accord tripartite, mais il n'a pas donné les résultats escomptés.

Ce qu'il nous faut, ce sont des programmes durables. Mes collaborateurs sont contrariés, car dès qu'un programme est lancé, il faut l'interrompre, quitte à recommencer deux ou trois mois plus tard. J'estime que ce n'est pas le genre de service qu'il faut proposer aux jeunes.

I beg you people to tell the members of parliament that this is not working. I ask you guys to talk about that to them so that we have long-term programs for them. That is the only way we will get out of the cycle. I think we can get out of the cycle. I do not think it is hopeless. We have survived this long and we will keep surviving.

Role modeling is difficult part for these young folks. We need to start helping them with that role modeling. You cannot replace drugs and alcohol and the life of the street with nothing. That is what we have to build up. We do not do enough of that. That is why you need places for young folks to call their own.

The Chairman: Your testimony has been very insightful. You have offered us some good, plain, simple solutions.

Ms. Misty Thomas, Night Hoops, Pacific Sport National Sport Centre: Mr. Smith and Mr. Adams talked about small successes and focusing on accomplishments, and I think that is what I would like to talk about in my presentation today.

My background is in sport and recreation. I have an undergraduate degree in physical education, with an emphasis in sport medicine, as well as a master's degree in fitness programming.

I work at the Pacific Sport National Sport Centre where I am responsible for athlete services and business development on behalf of all of our Olympic and Paralympic athletes who live and train here in British Columbia. I work with our future athletes.

I am an Olympian, an All-American in the sport of basketball. I have also coached at the university level, both in Canada and the United States and with our national team program. None of those things bring me here today, but each of contributes in some way to the programs that I have been involved with.

I am here because of two programs that I have created now within Greater Vancouver using sport as a means to assist at-risk youth. You are probably not too surprised to learn that the sport I chose was basketball, but there are very good reasons why basketball is a good choice for urban youth.

The first program that I created just over eight years ago was a program called Night Hoops. As the name implies, it is a late night basketball program for at-risk youth. The program was initially considered in response to a large increase in the number of breaches of probation.

Most people are familiar that when a youth is on probation, there is normally a 10:00 p.m. curfew. Most breaches of curfew happen on Friday and Saturday nights. Sunday to Thursday a 10:00 p.m. curfew is probably liveable, but on Friday nights and Saturday nights a 10:00 p.m. curfew to a teenager is cruel and unusual punishment.

Je vous en prie, dites aux parlementaires que ce n'est pas la bonne façon de faire. Parlez-leur de ce problème et dites-leur qu'il nous faut des programmes à long terme pour les jeunes. C'est la seule façon de sortir du cercle vicieux. Je pense qu'on peut en sortir. La situation n'est pas désespérée. Nous avons survécu jusqu'à maintenant et nous allons encore survivre.

Pour les jeunes, il est difficile de trouver des modèles. Il faut les aider dans ce domaine. On ne peut pas supprimer la drogue, l'alcool et l'itinérance sans les remplacer par quelque chose. C'est cela qu'il faut construire. C'est pourquoi il nous faut des endroits où les jeunes se sentent chez eux.

La présidente: Votre témoignage nous a beaucoup éclairé. Vous nous avez proposé de bonnes solutions simples et claires.

Mme Misty Thomas, Nighthoops, Pacific Sport National Sport Centre: M. Smith et M. Adams ont parlé de petits succès et ont mis l'accent sur les réalisations, et je pense que c'est ce dont j'aimerais vous parler aujourd'hui au cours de mon exposé.

J'ai une formation dans le domaine des sports et des loisirs. J'ai obtenu un diplôme de premier cycle en éducation physique avec une spécialisation dans la médecine sportive et j'ai aussi une maîtrise en conditionnement physique.

Je travaille au Pacific Sport National Sport Centre où je suis responsable de services athlétiques et du développement de l'entreprise pour tous nos athlètes olympiques et paralympiques qui vivent et s'entraînent en Colombie-Britannique. Je travaille avec nos futurs athlètes.

J'ai participé aux Jeux olympiques dans le cadre des tournois All-American de basket-ball. J'ai par ailleurs été entraîneur au niveau universitaire, tant au Canada qu'aux États-Unis, et dans le cadre de notre programme pour notre équipe nationale. Rien de tout cela ne m'amène ici aujourd'hui, mais contribue cependant d'une certaine façon aux programmes auxquels j'ai participé.

Je suis ici pour parler des deux programmes que j'ai créés dans la région métropolitaine de Vancouver en utilisant le sport pour aider les jeunes à risque. Vous n'êtes sans doute pas trop surpris d'apprendre que j'ai choisi le basket-ball, car il y a de très bonnes raisons pour lesquelles le basket-ball est un bon choix pour les jeunes dans les centres urbains.

Le premier programme que j'ai créé il y a un peu plus de huit ans s'appelle Night Hoops. Comme son nom le laisse entendre, il s'agit d'un programme de basket-ball offert en soirée aux jeunes à risque. Le programme a initialement été envisagé en réponse à une augmentation du nombre de manquements aux conditions de la probation.

La plupart des gens savent que lorsqu'un jeune est en probation, il se voit normalement imposer un couvre-feu à 22 heures. La plupart des manquements au couvre-feu se produisent les vendredis et samedis soirs. Du dimanche au jeudi, il est sans doute possible de vivre avec un couvre-feu de 22 heures, mais les vendredis et samedis soirs, un couvre-feu à 22 heures pour un adolescent constitue une punition cruelle et inhabituelle.

We created a basketball program that operates on Friday and Saturday nights and will hopefully provide the youth with a place where they can turn their energy and their passion into the sport of basketball. Night Hoops offers young people between the ages of 13 and 18 with the opportunity to become part of a team.

All youth in the program are referred into the program by one of the following sources: probation officers, police officers, school officials or counsellors, youth workers, or any other social service professional.

Once involved in the program, the youth not only receive instruction in basketball, but also a number of educational workshops prior to games that focus on topics such as: job skills, health issues, and personal character development.

To me it is a very simple concept. The whole idea is to make playing basketball with your friends a whole lot more fun than doing virtually anything else that is available to you late at night on Fridays and Saturdays.

The program began as a pilot project in January of 1996 with 12 teams operating out of six facilities in East Vancouver, and at its peak the program operates now in six municipalities with over 40 teams playing at close to 30 facilities and involves over 500 teens each week. We have had approximately 3,000 teens through the program in the seven complete years that we have had.

The second program that I started recently is called native youth basketball, and we have just recently completed our initial pilot project basically about two weeks ago. The community leaders from both the Musqueam First Nation and the Squamish First Nation approached me in the summer of 2002 concerning a program for their youth. In past years, there had been teams in the Night Hoops program from the Musqueam and Squamish Nations, as well as a number of youth living off reserve in Vancouver.

Similar to Night Hoops, native youth basketball was developed in response to an identified need. The need was to try and connect First Nation youth to their community in a fun and positive way. I must say that when these leaders first approached me I noted a sense of desperation in their voices. I could tell that they were truly scared for their youth. I felt they were almost at their wit's end about what could be done.

They told me that the kids often seemed to be shooting hoops in driveways or at the recreation centre, but often that was where they would gather as a sort of a prelude to other activities that may not be so positive.

The simple idea of providing a safe and supervised environment for these kids to play basketball in came to life.

Nous avons créé un programme de basket-ball pour les vendredis et samedis soirs et nous espérons que ce programme permettra aux jeunes de canaliser leur énergie et leur passion dans le basket-ball. Night Hoops offre aux jeunes âgés de 13 à 18 ans l'occasion de faire partie d'une équipe.

Tous les jeunes qui participent au programme nous sont envoyés par l'une des sources suivantes: des agents de probation, des policiers, des dirigeants ou des conseillers scolaires, des travailleurs auprès des jeunes ou tout autre professionnel des services sociaux.

Lorsqu'il participe au programme, le jeune apprend non seulement à jouer au basket-ball, mais il peut également participer avant les parties à des ateliers éducatifs qui portent notamment sur les compétences professionnelles, la santé et le développement du caractère personnel.

Pour moi, il s'agit d'un concept très simple. L'idée est de faire en sorte qu'il soit beaucoup plus agréable pour le jeune de jouer au basket-ball avec ses copains que de faire toute autre chose qu'il pourrait faire en soirée les vendredis et samedis.

Le programme a commencé comme projet pilote en janvier 1996 avec 12 équipes qui jouaient dans six gymnases dans l'est de Vancouver. Le programme est maintenant à son apogée et il est offert dans six municipalités. Il y a plus de 40 équipes qui jouent dans près de 30 gymnases, ce qui représente plus de 500 adolescents par semaine. Depuis sept ans que le programme existe, environ 3 000 jeunes ont participé au programme.

Le deuxième programme que j'ai mis sur pied récemment s'appelle le programme de basket-ball pour les jeunes Autochtones. Nous venons tout juste de terminer notre projet pilote initial il y a environ deux semaines. Les dirigeants communautaires de la Première Nation Musqueam et de la Première nation squamish sont venus me voir à l'été 2002 au sujet d'un programme pour leurs jeunes. Au cours des dernières années, il y avait eu des équipes des nations Musqueam et Squamish ainsi qu'un certain nombre de jeunes qui vivaient hors réserve à Vancouver et qui avaient participé au programme Night Hoops.

Semblable au programme Night Hoops, le programme de basket-ball pour les jeunes Autochtones a été établi pour répondre à un besoin identifié. Il était nécessaire de tenter de faire en sorte que les jeunes des Premières nations puissent avoir des rapports agréables et positifs avec leur communauté. Je dois dire que lorsque ces dirigeants m'ont d'abord pressentie, j'ai remarqué un certain désespoir dans leurs voix. Il était évident pour moi qu'ils avaient vraiment peur pour leurs jeunes. J'avais l'impression qu'ils ne savaient presque plus quoi faire pour leurs jeunes.

Ils m'ont dit qu'ils voyaient souvent les jeunes jouer au basket-ball dans des allées ou au centre de loisirs, mais souvent que c'était pour eux une façon de se rassembler avant de passer à d'autres activités peut-être moins positives.

On a donc simplement eu l'idée d'offrir à ces jeunes un environnement sûr et supervisé pour jouer au basket-ball.

It is important to this program that the youth connect to their community. The program was designed to be highly inclusive. For example, it was much more important to me in these initial stages and through this pilot project that the people who were working directly with the youth were from their own community. Less important was their ability to coach or their knowledge of the game of basketball. There are certainly more highly skilled coaches out there, people with a great deal more knowledge, but the idea was to build the capacity within their own community. Other adult leaders in the community became involved as referees, scorekeepers, timekeepers, concession stand operators, and to me the most important role they played were cheerleaders.

In this pilot phase, building the capacity was crucial to helping youth make that connection back to their community. The future could allow for the development of the quality of the coaching and the officiating and so on.

We have a long way to go in improving this program, but in the very short pilot project that we just completed, I feel we had a tremendous success. It does not come as a surprise and I do not think it should come as a surprise that sport can be seen as a solution to many teen issues.

What remains surprising to me with regards to both of these initiatives is the difficulty in accessing funding to support them despite, literally reams of research that says that programs of this type are very good.

I am sure you are tired of hearing "please" for funding for good programs, and you can add my name to that already long list and at some point maybe we will get something worked out.

I would like to point out something about the funding of the native youth basketball program. Once we decided to create this league the next step was to secure the funding that we were going to need to carry it out. Meetings were held, letters were written, proposals were sent during the late summer and early fall, and the responses have been slow coming in. In fact, I am still receiving responses this week even though our pilot project is now complete.

While we waited for answers and heard nothing, nothing week after week, there were still kids continuing to be involved in the activities and other sort of negative behaviours. I heard the desperation in the parents' voices again and it became even more urgent until in a couple of separate incidents teens died from abuse of alcohol and drugs late in the fall of 2002.

At that point there was no more waiting for someone else to come and help, and these communities themselves found resources that had been committed to other areas and moved

Il est important dans le cadre de ce programme que les jeunes communiquent avec leur communauté. Ce programme a été conçu pour être extrêmement rassembleur. Par exemple, il était beaucoup plus important pour moi au cours de ces étapes initiales et pendant le projet pilote que les gens qui travaillaient directement avec les jeunes viennent de leur propre communauté. Leur capacité au niveau de l'entraînement ou leurs connaissances du basket-ball étaient moins importantes. Il y a certainement des entraîneurs beaucoup plus compétents, des gens qui connaissent beaucoup plus ce sport, mais l'idée était de renforcer la capacité au sein de leur propre communauté. D'autres dirigeants adultes dans la communauté sont devenus arbitres, marqueurs, chronométreurs, opérateurs de concession, et pour moi, leur rôle le plus important était celui de meneur de claques.

Pendant le projet pilote, il était crucial de renforcer la capacité afin d'aider les jeunes à rétablir le lien avec leur communauté. L'amélioration de la qualité des entraîneurs et des officiels pouvait venir plus tard.

Nous avons encore beaucoup à faire pour améliorer ce programme, mais dans le peu de temps que nous avons eu pour terminer le projet pilote, j'estime que nous avons eu un succès extraordinaire. Ça ne me surprend pas, et je ne crois pas que ça devrait surprendre que le sport puisse être considéré comme une solution aux nombreux problèmes des adolescents.

Ce qui me surprend toujours en ce qui concerne ces deux initiatives, c'est la difficulté à avoir accès à des fonds pour financer ces projets malgré les nombreuses études qui révèlent que de tels programmes sont très bons.

Je suis certaine que vous en avez assez d'entendre les gens supplier pour obtenir du financement pour de bons programmes, et vous pouvez ajouter mon nom à cette liste déjà longue et peut-être qu'à un moment donné nous pourrons obtenir quelque chose.

Il y a une chose que j'aimerais porter à votre attention au sujet du financement du programme de basket-ball pour les jeunes Autochtones. Lorsque nous avons décidé de créer cette ligue, l'étape suivante consistait à trouver du financement pour mener à bien notre projet. Nous avons eu des rencontres, écrit des lettres, envoyé des propositions à la fin de l'été et au début de l'automne, et nous avons lentement commencé à recevoir des réponses. De fait, je reçois encore des réponses cette semaine même si notre projet pilote est maintenant terminé.

Pendant que nous attendions des réponses mais que nous ne recevions rien, semaine après semaine, il y avait des jeunes qui continuaient à participer à des activités négatives et à avoir d'autres types de comportements négatifs. Encore une fois, j'ai entendu le désespoir dans la voix de leurs parents, et c'est devenu encore plus urgent lorsque, à la suite de quelques incidents séparés, des adolescents sont décédés parce qu'ils avaient fait une consommation abusive d'alcool et de drogues à la fin de l'automne 2002.

À ce moment-là, il n'était plus question d'attendre que quelqu'un d'autre leur vienne en aide, et ces communautés ont elles-mêmes trouvé des ressources qui avaient été engagées dans

them into this program. I think this speaks volumes for the importance that the communities have placed on sport programs as a means to reach their own youth.

I have invited Gail Sparrow from the Musqueam First Nation to join us here today because she can speak more directly to what she has observed first-hand in her community, and so I would like at this time to turn things over to Gail.

Ms. Gail Sparrow, Musqueam First Nation: Good afternoon.

[*Ms. Sparrow spoke in her native language*]

Prior to coming down here, I had mentioned to my elderly aunt, that I was going to go to this standing committee to listen and prepare a presentation about Aboriginal youth. Her comment was, "Well, will they be standing up?" I can report back that you were all sitting, except for Senator Carney.

I want to make some mention also to Senator St. Germain. Senator, you brought back some memories when you referred to the Elvis Presley song "The Ghetto." Back about 34 years ago when I was much younger than I am now, I was in a hospital bed in New Westminster. A young man was driving under the influence of alcohol and clipped the corner of the car I was riding in, and I ended up with a broken leg. I was in the hospital all by myself because the family could not visit from Musqueam, it was a long way to go in those times, and I had the radio on because you did not have TVs in your room. I was laying there feeling sorry for myself because no one had visited me for about five days. I put the radio on and on came the song of Elvis Presley and "The Ghetto" and I started to cry because I thought I really was in the ghetto with a broken leg and nobody there to visit me. I wanted to thank Senator St. Germain for that because it brought back some memories.

I want to give you some insight. My late grandfather was my mentor. He was a chief and he mentored me through my tenure as chief in Musqueam, and he taught me something. He said, "Gail, when you are sitting down listening to the people, you have two ears to listen more, and you have a mouth that is going to be able to voice what you hear." I want you to listen clearly and closely to my words because I want to help you envision what happened in the native youth basketball.

Misty has enlightened you about the fact we had a problem with money. Well, you know, when you work hard, the hard work is the yeast that raises the dough.

I had a hard time raising the dough for this program. We went out and approached every level of government. We met with cabinet ministers and wrote letters, made phone calls, sent proposals, all to no avail. They all said, "Well, this department will help you," and Misty received the letters. "This department will help you," and Misty received the letters. We were sent from department to department. We were so frustrated that we went back to the bands for help. Why the bands? Because that was where the problem was with the native youth.

d'autres domaines et les ont déplacées dans ce programme. Je pense que cela montre bien l'importance que ces communautés accordent aux programmes sportifs comme moyen d'atteindre leurs jeunes.

J'ai invité Gail Sparrow de la Première nation Musqueam à se joindre à nous ici aujourd'hui car elle peut vous parler plus directement de ce qu'elle a observé de première main au sein de sa collectivité. J'aimerais donc maintenant donner la parole à Gail.

Mme Gail Sparrow, Première nation Musqueam: Bonjour.

[*Mme Sparrow s'exprime dans une langue autochtone*.]

Avant de venir ici, j'ai dit à ma vieille tante que j'allais témoigner devant un comité permanent qui m'écouterait en vue de rédiger un rapport sur la jeunesse autochtone. Elle m'a demandé: «Est-ce qu'ils vont se lever pour t'écouter?» Je pourrai lui dire que vous étiez tous assis, à l'exception du sénateur Carney.

Je veux aussi dire deux mots au sénateur St. Germain. Sénateur, vous m'avez rappelé des souvenirs quand vous avez fait allusion à la chanson d'Elvis Presley intitulé «The ghetto». Il y a environ 34 ans, quand j'étais beaucoup plus jeune qu'aujourd'hui, j'étais étendue sur un lit d'hôpital à New Westminster. Un jeune homme qui conduisait sous l'influence de l'alcool avait frappé la voiture dans laquelle je me trouvais et je m'étais cassé la jambe. J'étais toute seule à l'hôpital parce que ma famille ne pouvait pas me rendre visite depuis Musqueam, c'était loin à l'époque, et j'écoutais la radio parce qu'il n'y avait pas la télévision dans les chambres. J'étais couchée là, m'apitoyant sur mon sort parce que personne ne m'avait rendu visite depuis cinq jours. J'ai allumé la radio et l'on faisait jouer la chanson d'Elvis Presley, «The ghetto», et j'ai commencé à pleurer parce qu'il me semblait que j'étais justement dans un ghetto, avec la jambe cassée, et personne pour me rendre visite. Je voulais remercier le sénateur St. Germain de m'avoir rappelé ce souvenir.

Je voudrais vous donner un peu de contexte. Mon grand-père, aujourd'hui décidé, a été mon mentor. Il était chef et il a été mon mentor tout au long de mon mandat de chef à Musqueam et il m'a enseigné quelque chose. Il a dit: «Gail, quand tu es assise à écouter les gens, tu as deux oreilles pour écouter attentivement, et tu as une bouche qui va pouvoir exprimer ce que tu entends.» Je veux que vous m'écoutiez attentivement parce que je veux vous aider à avoir une vision claire et nette de ce qui s'est passé dans le secteur du basket-ball pour les jeunes Autochtones.

Misty vous a informé du fait que nous avons eu des problèmes d'argent. Bien, vous savez, quand on travaille fort, ce dure labeur est la levure qui fait lever la pâte.

J'ai eu beaucoup de mal à ramasser la pâte pour ce programme. Nous avons présenté tous les niveaux de gouvernement. Nous avons rencontré des ministres et écrit des lettres, fait des appels téléphoniques, envoyé des propositions, tout cela en vain. Ils ont tous dit: «Très bien, le ministère va vous aider», et Misty recevait les lettres dans lesquelles on disait «Le ministère va vous aider.» On nous a envoyés d'un ministère à l'autre. Nous étions tellement frustrés que nous sommes retournés voir les bandes pour demander de l'aide. Pourquoi les bandes? Parce que c'était là que se situait le problème des jeunes Autochtones.

The Squamish band prior to this had no kids involved in basketball; they were more involved on the streets. We have spent numerous dollars on burying our youth that have died as a result of drugs and alcohol but never had the money to invest in programs that would keep them alive. It is difficult to find money for prevention programs and we all know that "an ounce of prevention is worth a pound of cure."

Our young kids, the little pre-teens and the teenagers would jump off the school bus, pick up a smoke, a hit of some kind of dope or hang on the streets and get into trouble. There was nothing reaching them and occupying them in a constructive, positive way.

This problem came close to home with my own niece, who graduated from high school, ended up using crystal methamphetamine, which is the most rampantly used drug on the street. Crystal meth was available just a block from my home and other young children were using it as well.

Misty was right when she said that we had lost some lives when we were trying to put this program together. Our young native kids deserve a better future. I was a kid once and I am still a kid at heart.

We had a basketball program when I was young. I do not know if you know this or not, but Musqueam had the first ever gymnasium in Canada. It was built as a result of the older people realizing that the kids needed a place to play. Kids need a place where they can develop their athletic abilities and learn good things.

That gymnasium is still standing and is the result of the efforts of the older people realizing the needs of their kids. The problem is that in the past 10 years there has not been any organization in our community; the kids have not been playing basketball.

We approached the bands and the bands were able to dig down deep. We really had to chokehold them to get them to fund the program. Musqueam, the Friendship Centre and the Squamish band came up with money. Tsawwassen wanted to join, but they were a little bit short in participation and funds. Burrard would have come on board, but they were not really organized enough for their kids to participate. I am sure next year that they will. Getting the money together was important but not as important as the need for a good program for the kids.

We have gone from zero participation to full participation. Musqueam ended up having enough kids for three junior teams. The gym that had been empty on Monday nights is now full with

Avant ce programme, dans la bande de Squamish, il n'y avait pas un seul enfant qui jouait au basket-ball; ils étaient tous dans la rue. Nous avons dépensé beaucoup d'argent pour enterrer nos jeunes qui sont morts pour avoir trop consommé de drogues et d'alcool, mais nous n'avions jamais assez d'argent pour investir dans des programmes qui pourraient les aider à vivre. C'est difficile de trouver de l'argent pour des programmes de prévention et nous savons tous que «mieux vaut prévenir que guérir».

Les jeunes, les pré-ados et les adolescents descendaient de l'autobus scolaire, trouvaient quelque chose à fumer ou une dose de drogue quelconque, ou bien ils flânaient dans la rue et s'attiraient des ennuis. Il n'y avait rien qui les interpellait, rien pour les occuper d'une manière constructive et positive.

Ce problème m'a touché de près quand ma propre nièce, qui a complété ses études secondaires, s'est mise à consommer du «cristal meth», c'est-à-dire de la méthamphétamine sous forme de cristaux, qui est la drogue la plus couramment consommée dans la rue. Elle pouvait se procurer du cristal meth à un pâté de maisons de chez moi et d'autres jeunes enfants en consommaient aussi.

Misty avait raison de dire que nous avons perdu des vies pendant la mise en oeuvre de ce programme. Nos jeunes Autochtones méritent un plus bel avenir. J'ai déjà été gamine et je suis toujours jeune de coeur.

Quand j'étais jeune, nous avions un club de basket-ball. J'ignore si vous êtes au courant, mais Musqueam a été la première localité canadienne à posséder son propre gymnase. Il a été construit après que les adultes eurent réalisé que les enfants avaient besoin d'un endroit où jouer. Les enfants ont besoin d'un endroit propice à l'épanouissement de leur talent sportif et à l'apprentissage de la bonne conduite.

Ce gymnase existe toujours et il est le résultat des efforts déployés par les adultes pour répondre aux besoins de leurs enfants. Le problème, c'est qu'au cours des 10 dernières années, il n'y a eu aucune organisation dans notre communauté, nos enfants n'ont pas joué au basket-ball.

Nous nous sommes adressés aux bandes qui ont retourné leurs poches pour trouver les sommes requises. Nous avons fait preuve d'un acharnement indéfectible afin qu'elles consentent à financer le programme. En définitive, Musqueam, le Centre d'amitié et la bande indienne de Squamish ont accepté de financer nos activités. La bande indienne de Tsawwassen aurait voulu être de la partie, mais le taux de participation des enfants de cette collectivité ainsi que ses fonds ne le permettaient pas. La bande indienne de Burrard s'est également montrée intéressée, mais elle n'était pas suffisamment organisée pour que ses jeunes participent. Je suis convaincue que l'année prochaine sera différente. Il était important pour nous de réunir les sommes nécessaires, mais pas autant que la conception d'un bon programme dont les jeunes avaient réellement besoin.

Nous sommes passés d'un taux de participation nul à une pleine participation. La seule bande indienne de Musqueam avait suffisamment d'enfants pour mettre sur pied trois équipes juniors.

parents watching their kids play basketball. Parents, brothers, sisters, cousins, aunts and uncles all came to support the kids. Basketball has become an activity to look forward to.

The Vancouver Indian Centre went from having no team when this first started to two teams that ended up winning their junior and senior leagues. The Squamish band had four teams, but had no one to play against the. As a result of the new centre Squamish finally has opponents to play against.

When you go to the centre you see excitement, life, fun and participation. Kids that normally would be on the streets are participating in something productive, something that is good because they are developing both their minds and their bodies. They really benefit from their parents being there to watch them. Their parents are the key people in their lives.

Now that the season has ended the kids are wondering what they will do next. There is a gap in their activities. We did not have enough money to keep the program going for a longer period of time. We did the best we could with the funds that were available to us. We asked the kids what they wanted and they told us.

It is difficult for us to provide the kids with these programs because of the roadblocks we have, the big problem is funding. The Squamish band has $44 million and yet we have a hard time accessing the funds. We have problems with the government that has programs that are supposed to be able to enhance the lives of First Nations but we cannot get the funds. There should be a level playing field so that between the government's programs that they provide and the First Nations who are participating, can have productive lives. It is hard when you get to the door and it gets slammed in your face. They tell us to go to this and that department and nothing gets done. It is hard when you go to the bands and the bands have to dig deep and hard and you feel really guilty taking their money, but the money is for the kids.

All the kids want to know is what the program is going to be like next year. We wonder if we are going to have to go through the same struggle for funding. We wonder about money for uniforms and so on. We tell the kids that they will have a program no matter what the government says to us. We are determined to continue the program. If you want to do something, you have got to do it on your own.

The bands are going to allocate funds in their budgets for native youth basketball. The funding is not at full capacity and is less that what we are expecting but we will start with that.

It is important that this committee understands that we are here to speak on behalf of our young people. We hope very much that you are listening to us. I think the time has come that the

Le gymnase qui était autrefois vide est à présent rempli tous les lundis soirs de parents qui viennent y voir leurs enfants jouer au basket-ball. Parents, frères, soeurs, cousins, tantes et oncles viennent tous encourager les enfants. Le basket-ball est devenu une activité qu'on attend avec impatience.

Le Centre des Indiens de Vancouver qui n'avait aucune équipe au point de départ a terminé l'année avec deux équipes, toutes deux championnes respectives de leurs ligues junior et senior. La bande indienne de Squamish disposait de quatre équipes, mais n'avait aucun adversaire à qui se mesurer. Grâce à ce nouveau centre sportif, elle s'est enfin trouvée des rivaux.

En entrant dans le centre, on y perçoit l'excitation, la vie, la joie et la participation. Des enfants qui erreraient normalement dans les rues participent à une activité productive, un exercice bénéfique puisqu'il leur permet de grandir tant sur le plan spirituel que physique. La présence de leurs parents est également salutaire. Ce sont les personnes les plus importantes de leur vie.

Depuis la fin de la saison, les enfants se demandent ce qu'ils vont faire. Il y a un battement entre leurs activités. Nous n'avons pas suffisamment d'argent pour prolonger nos activités. Nous avons fait de notre mieux avec les fonds à notre disposition. Nous avons demandé aux enfants ce qu'ils voulaient faire et ils nous ont répondu.

Il est difficile d'organiser ces programmes pour les enfants en raison des obstacles que l'on rencontre: le problème le plus grave est celui du financement. La bande indienne de Squamish dispose d'un revenu de 44 millions de dollars par année, et pourtant, nous avons du mal à avoir accès à du financement. Nous éprouvons des difficultés lorsque nous tentons d'avoir accès au financement garanti par des programmes gouvernementaux censés améliorer la vie des Premières nations. Les règles devraient être les mêmes pour tout le monde de sorte que les programmes mis en place par le gouvernement soient réellement accessibles aux Premières nations qui veulent y participer afin de mener une vie plus productive. Ce n'est pas facile quand les portes se ferment devant vous. On nous promène de ministère en ministère et rien ne bouge. Ce n'est pas facile d'aller quémander auprès des bandes autochtones qui doivent fouiller dans leurs poches parce qu'on se sent coupable de prendre leur argent, même si c'est pour les enfants.

Tout ce que les enfants veulent savoir, c'est à quoi ressemblera le programme l'année prochaine. On se demande si on devra reprendre la même lutte pour obtenir le financement l'année prochaine. On se demande si on aura de l'argent pour les uniformes et ainsi de suite. On dit aux enfants qu'ils auront leur programme peu importe la réaction du gouvernement à nos demandes. Nous sommes résolus à maintenir ce programme. Quand on veut obtenir quelque chose, on doit le faire soi-même.

Les bandes vont attribuer des fonds de leurs budgets pour le basket-ball chez les jeunes Autochtones. Le financement est insuffisant et inférieur à ce à quoi nous nous attendions, mais c'est un début.

Il est important que le comité comprenne que nous sommes ici au nom des jeunes. Nous souhaitons ardemment que vous nous écoutiez. Je crois qu'il est temps que les portes s'ouvrent pour

doors should open because the future of our youth is at stake. If we do not provide these programs for our youth today then they will not have a better tomorrow. I was given the opportunity to participate in sports and it is my responsibility to see that our youth have the same opportunity. I benefited from the program; I went on and graduated from high school. I went on and did some years in college and university. I then went into business and became involved in politics.

We do not want our kids to become statistics anymore. We have the highest rate of dropouts in the country. We have the highest rate of alcohol abuse and drug abuse and many other problems with our native youth. Those stats should change, and they can if you will listen.

We are small in numbers, but we are dealing with a big problem. We can become part of the solution by doing just what we are doing right now; we are speaking on behalf of our youth. I just wish I had a video for you to see how successful the program has been for our kids. We are here, knocking at the door trying to tell you that we need these programs. These programs can change our kids' lives and make a better future for the. We can keep them in school and get them off the streets and away from drugs and alcohol. Good sports programs can do this for our kids whether they are on reserve or off reserve.

I say this for all First Nations, not just for our native youth basketball. We have to invest program dollars and make sure they allocate them to the right programs. That is the key. We have millions of dollars that are allocated, but we really need to follow through to make sure that those dollars go to the people that will benefit the most from them. It does not matter what size the program is, but how much each individual benefits from it.

I agree with Frazer about the research; we have been researched to death. I would like to use some of those research dollars spent on basketball programs across Canada. The research has found the problems. We also know the solutions. We meet and meet and still committee after committee is sent out to do more research. The problems are the same as they were 35 years ago when my dad was the chief. The problems have not changed.

The problem lies within the structure of the Indian Act. It is not a good government structure, and the chiefs and councils have set up their structures the same way. The answers are always "no" when the funding is there. Then you wonder why we have the same problems. We wonder where all the money is that we are supposed to have for prevention and treatment and for social and economic development for First Nations.

I do not know where they all the money goes; that is a puzzle to me. Misty and I spent an unbelievable amount of time trying to get this basketball program off the ground. You know, it baffles me that monies that go around for other programs that get

nous, puisque l'avenir de nos jeunes en dépend. Si nous ne leur offrons pas ces programmes aujourd'hui, leur avenir ne sera pas meilleur. J'ai la possibilité de faire du sport et j'ai la responsabilité de faire en sorte que nos jeunes aient la même possibilité. Ce programme a été positif pour moi, j'ai ensuite pu obtenir mon diplôme du secondaire. J'ai ensuite poursuivi mes études au collège, et à l'université. Je me suis ensuite lancée en affaires et plus tard, en politique.

Nous ne voulons plus que nos enfants fassent partie des statistiques. Nous avons le taux de décrochage le plus élevé du pays. Nous avons aussi le taux le plus élevé de consommation abusive d'alcool et de drogues, et beaucoup d'autres problèmes, chez nos jeunes. Ces statistiques doivent changer et elles changeront, si vous nous écoutez.

Nous sommes peu nombreux, mais nous sommes confrontés à un grand problème. Nous pouvons contribuer à la solution en faisant ce que nous faisons déjà; nous parlons au nom des jeunes. J'aimerais avoir avec moi une vidéo qui vous permette de voir les aspects positifs du programme pour nos jeunes. Nous sommes là à frapper à votre porte, pour que vous compreniez que nous avons besoin de ces programmes. Ils peuvent changer la vie de nos enfants et améliorer leur avenir. Nous pouvons les garder à l'école, les sortir de la rue et les écarter des drogues et de l'alcool. De bons programmes sportifs peuvent faire cela pour nos enfants dans les réserves et hors réserve.

Je le dis pour toutes les Premières nations, et pas seulement pour le basket-ball chez les jeunes Autochtones. Il faut investir des fonds pour des programmes, et s'assurer qu'ils sont affectés aux bons programmes. C'est la clé. Des millions de dollars sont affectés et il faut vraiment faire un suivi pour veiller à ce qu'ils reviennent entre les mains de ceux qui en profiteront le mieux. Peu importe la taille du programme, ce qui compte, c'est son aspect positif pour chacun.

Je suis d'accord avec Frazer, au sujet de la recherche. On a fait déjà beaucoup trop de recherches sur nous. Je voudrais que ces dollars consacrés à la recherche aillent plutôt aux programmes de basket-ball, partout au Canada. La recherche a cerné les problèmes. Nous savons aussi quelles sont les solutions. Réunion après réunion, comité après comité, on fait de plus en plus de recherches. Les problèmes sont les mêmes qu'il y a 35 ans, quand mon père était chef. Les problèmes n'ont pas changé.

Le problème se trouve dans la structure de la Loi sur les Indiens. Ce n'est pas une bonne structure gouvernementale et les chefs et les conseils ont calqué leurs structures là-dessus. On nous répond toujours «non» alors qu'il y a de l'argent. On peut se demander pourquoi nous avons toujours les mêmes problèmes. On n'a pas à s'en étonner, quand on sait où va l'argent censément destiné à la prévention, au traitement et au développement socioéconomique des Premières nations.

Je ne sais pas où va tout l'argent; pour moi, c'est une énigme. Misty et moi avons consacré énormément de temps à mettre sur pied ce programme de basket-ball. Je m'étonne que l'argent consacré à des programmes, année après année, soit versé, mais

refunded year after year is a given, but programs that are new, that are innovative, that are productive do not have the doors open to them, especially when they have young kids involved.

I really hope that this goes somewhere, that this is not just something that is going to fall on deaf ears. I hope it is something that will get some results. We are here on behalf of our youth. We listen to what they say and we know that these programs can help them toward a better future. They are going to live the future and that is what this is all about.

We have to level the playing field, senators, to make sure that government programs and programs for First Nations youth are in partnership, and that they are recognized. It does not matter the size of the organization, it matters what they are doing.

I am reporting to you because that is the old way of doing things with First Nations. I do not have a lot of it in writing because I do not like to write. I am not a writer by nature. I am one that can speak better with my mouth. They call me "The mouth of the Fraser" in Musqueam.

I just want you to know that we need this program to carry on. This program and the programs that Frazer and Jerry are talking about can be part of a whole program that can make differences for young kids. We can do it collectively and collaboratively through initiatives, through government changing their requirements to access funding. That is what we need to do so that kids can have that door, their future opened up through programs like this.

I know for a fact that senators, have an opportunity to be a voice for us and would you please be that voice and carry it back to Ottawa and speak for us. We hope to hear back from you, instead of falling on the wayside. That happens to us too often and we get short-changed. I do not like to spend my time on something that is not productive.

We are here saying that we want to be productive, we want to work with government, we want to see that funding is channelled down to the First Nations children, and this is why I am here, otherwise I would not be here if I did not think it was worthwhile. I want to especially thank Senator Carney for her interest. She helped us get the Night Hoops going. She listened to us and we got immediate action. Unfortunately, though, it did not come to the outcome that we wanted, and as a result, we are here today.

We will continue with our basketball programs whether we get the money or not. We will find the money because you say we believe that the hard work is the yeast that gets the dough for you and we will find it. Please help the native youth in this province and across this country with program dollars that are there for them and that will reach them through the other organizations that are also making a difference for them.

(*Ms. Sparrow spoke in her native language*)

que pour les nouveaux programmes, les programmes innovateurs et productifs, les portes soient fermées, surtout s'il s'agit de programmes pour les jeunes.

J'espère vraiment que cela servira à quelque chose, que ça ne tombera pas dans l'oreille d'un sourd. J'espère vraiment qu'on verra des résultats. Nous sommes ici pour les jeunes. Nous les écoutons et nous savons que ces programmes peuvent améliorer leur avenir. Ce sont eux qui vivront cet avenir et c'est de cela que nous sommes venus vous parler.

Il faut que tous soient sur le même pied, sénateurs, pour que les programmes du gouvernement et les programmes pour les jeunes Autochtones soient fondés sur des partenariats, et qu'ils soient reconnus. Peu importe la taille de l'organisation, ce qui compte, c'est ce qu'on y fait.

Je vous dis tout cela parce que c'est ainsi qu'ont toujours fait les Premières nations. Je n'ai pas beaucoup de documents écrits parce que je n'aime pas écrire. Je ne suis pas une rédactrice, de par ma nature. Je m'exprime mieux oralement. À Musqueam, on m'appelle «la bouche du Fraser».

Je veux simplement que vous sachiez que ce programme doit être maintenu. Ce programme et ceux dont Frazer et Jerry vous parlent peuvent faire partie d'un grand programme qui fera toute la différence pour les jeunes. Nous pouvons agir collectivement ou en collaboration, dans le cadre de diverses initiatives, ou du fait que le gouvernement changerait ses exigences pour l'accès au financement. C'est ce que nous devons faire pour ouvrir la porte aux enfants, pour leur ouvrir l'avenir, grâce à des programmes comme celui-ci.

Je sais bien que les sénateurs peuvent être notre voix et je leur demande d'être notre voix à Ottawa, de parler en notre nom. Nous espérons avoir des nouvelles de vous, et ne pas être mis de côté. Cela se produit trop souvent, nous nous faisons rouler. Je n'aime pas gaspiller mon temps pour des choses infructueuses.

Nous sommes ici pour dire que nous voulons être productifs, que nous voulons travailler avec le gouvernement, que nous voulons que le financement se rende jusqu'aux enfants des Premières nations. C'est la raison pour laquelle je suis ici, et je ne serais pas là si je ne pensais pas que le jeu en vaut la chandelle. Je tiens particulièrement à remercier le sénateur Carney pour son intérêt. Elle nous a aidés à mettre sur pied le programme Night Hoops. Elle nous a écoutés et nous en avons vu des effets immédiats. Malheureusement, les résultats n'ont pas répondu à nos attentes et c'est la raison de notre présence ici aujourd'hui.

Que nous ayons l'argent ou pas, nous garderons notre programme de basket-ball. Nous trouverons l'argent parce que vous dites que, quand on travaille fort, ce dur labeur qui est la levure qui fait lever la pâte. Nous trouverons l'argent. Veuillez aider la jeunesse de cette province et de l'ensemble du pays en trouvant les fonds pour les programmes qui existent pour eux, et qui les rejoindront, par l'intermédiaire d'autres organisations qui travaillent aussi pour eux.

[*Mme Sparrow s'exprime dans une langue autochtone.*]

I hope that our talking has made some kind of a difference for you and that you will take our message to the government. We cannot break through the doors in Ottawa, but you can. We ask you to help us.

The Chairman: We have been working on this action plan for change for two and one-half years, and very actively the last 18 months. I was our decision to do this work; we drew up the agenda with the help of our communities. Each of us went out into our own communities and spoke to the Aboriginal agencies and to the people to help us determine what is important to the Aboriginal people. This is an action plan for change.

We cannot promise anything, but we can guarantee that every MP and every senator will get this report. We are going to speak to them and lobby them for change. Every Aboriginal agency that wants this report to use as ammunition to get after the powers that be to fund our Aboriginal people will get it. We need community empowerment and this is hopefully what we have here. We want the Aboriginal communities and the Aboriginal nations to work in partnership with other Canadians to look after our children and bring them back to our homes and families. This is one very important step.

I really appreciate each and every one of you being here because need to hear your voices so that we can take your messages back to Ottawa and pressure them for change.

I really have to complement Senator Pat Carney because she was the one that led the way to the community participation in developing the agenda. I would also like to recognize Cherry Kingsley. Ms Kingsley worked very closely with Senator Pearson at the national and international levels on the sexual exploitation of our children. She did a wonderful job, and because of the work that she and Senator Pearson have done, it has gone to the UN and it has also made changes in the attitudes of the powers that be on the sexual exploitation of our children, which is just tragic in our communities.

Senator Carney: I want to establish that everything I know about this subject I learned from Senator Chalifoux and Gail Sparrow.

One of the native youth we talked to last night said that the program was too short. Is that because it was the pilot program? How long are these programs?

Ms. Thomas: Yes, it was because the pilot project was intended to be very short.

Senator Carney: How short is short?

Ms. Thomas: This program ran for just under three months, and was to finish this weekend in time for the Squamish Nation basketball tournament. That event is starting on Friday.

Senator Carney: How much money are we talking about to renew this program?

J'espère que cela vous a convaincus et que vous transmettrez notre message au gouvernement. Nous ne pouvons pas enfoncer les portes à Ottawa, mais vous pouvez les ouvrir. Nous vous demandons de nous aider.

La présidente: Nous travaillons à ce plan d'action pour le changement depuis deux ans et demi et plus intensivement depuis 18 mois. Nous avons nous-mêmes décidé d'entreprendre ce travail et nous avons conçu le programme avec l'aide de vos communautés. Chacun d'entre nous s'est tourné vers sa communauté et s'est adressé aux organismes autochtones pour nous aider à déterminer de ce qui comptait le plus pour les Autochtones. C'est un plan d'action pour le changement.

Nous ne pouvons rien vous promettre, sinon que chaque député et chaque sénateur recevra un exemplaire de ce rapport. Nous allons leur parler et faire pression en faveur d'un changement. Toutes les organisations autochtones qui veulent se servir de ce rapport pour revendiquer des fonds pour nos peuples autochtones l'obtiendront. Nos communautés doivent pouvoir se prendre en main et nous espérons que c'est ce qui arrivera. Nous voulons que les communautés et les nations autochtones travaillent de concert avec les autres Canadiens pour veiller au bien-être de nos enfants et pour les ramener à leurs foyers et à leurs familles. C'est une étape absolument capitale.

Je tiens à vous remercier tous d'être venus ici aujourd'hui parce que nous avons besoin de vous entendre pour pouvoir transmettre votre message aux gens d'Ottawa et faire pression en faveur d'un changement.

Je salue la contribution de Mme Pat Carney parce que c'est grâce à elle que notre programme prévoit la participation des communautés. Je remercie également Mme Cherry Kingsley, qui a travaillé très étroitement avec le sénateur Pearson, tant à l'échelle nationale qu'internationale, sur le dossier de l'exploitation sexuelle de nos enfants. Elle a rempli sa tâche avec brio et, grâce à son excellent travail et à celui du sénateur Pearson, le dossier est rendu aux Nations Unies. Ce travail a réussi à changer l'attitude des pouvoirs en place face à l'exploitation sexuelle de nos enfants, qui est une véritable tragédie dans nos communautés.

Le sénateur Carney: Je tiens à souligner que le sénateur Chalifoux et Gail Sparrow m'ont appris tout ce que je sais à ce sujet.

Un des jeunes Autochtones auxquels nous avons parlé hier soir a dit que la durée du programme était trop courte. Est-ce parce qu'il s'agissait du programme pilote? Quelle est la durée de ces programmes?

Mme Thomas: Oui, c'est parce que le projet pilote devait être de très courte durée.

Le sénateur Carney: De quelle durée en fait?

Mme Thomas: Le programme a duré un peu moins de trois mois et devait se terminer vers la fin de la semaine avant le tournoi de basket-ball de la Nation squamish, qui commence vendredi.

Le sénateur Carney: Combien d'argent faut-il pour renouveler ce programme?

Ms. Thomas: It depends on the number of teams and the geographical distances between those teams, so it is a difficult question to answer, but not much. If we could run a six-month program using the teams that we currently have, we would need between $15,000 and $20,000.

Senator Carney: Fifteen to $20,000? Get Senator Lawson to write you a cheque.

Senator Lawson: They stole that money when they were giving out grants in Ottawa.

Ms. Thomas: I did not say that we asked for a lot; I just said we did not get any.

Senator Carney: The point you have made is we are not talking a lot about money.

Night Hoops ran for eight years; what happened to the funding?

Ms. Sparrow: It was funded through HRDC.

Senator Carney: We just happen to have a couple of HRDC people here.

Ms. Sparrow: Who are they?

Senator Carney: What was the problem? Here is a program that lasted eight years, that was in 40 municipalities, I think you said, and involved hundreds of kids. What happened to the funding?

Ms. Sparrow: I do not know the whole story Senator Carney, but I know there were a lot of political problems relating to the funding issue with Night Hoops. Out of our frustration we just moved on. We got out of it and decided to form native youth basketball. We found in the end that it was too complicated and too political with HRDC funding, and they changed their funding formula and made it really difficult to access the funding for the next segment. I think Misty can tell you the rest of it.

Ms. Thomas: The reasons why we lost the funding, was never made entirely clear to me. Through my involvement with Night Hoops we were able to secure additional provincial funding in order to allow a smaller sized program to continue.

Senator Carney: Is that program alive and kicking?

Ms. Thomas: Yes, it is alive and it is kicking. It is not kicking as hard or as far, but it is still out there and that funding has been secured for the next two years.

Senator Carney: Mr. Smith, who are your partners? You say that in your sports development you are doing a partnership. Is it government, is it businesses, or is your partnership with the band?

Mme Thomas: Il est difficile de répondre avec précision à cette question, parce que cela dépend du nombre d'équipes et de la distance entre elles. De toute façon, cela ne coûterait pas cher. Pour un programme de six mois faisant appel aux équipes que nous avons déjà, il nous faudrait de 15 000 à 20 000 $.

Le sénateur Carney: Seulement 15 ou 20 000 $? Demandez au sénateur Lawson de vous faire le chèque.

Sénateur Lawson: C'est l'équivalent de l'argent qui a été volé lorsque les gens à Ottawa distribuaient les subventions.

Mme Thomas: Je n'ai jamais dit que nous avions demandé beaucoup d'argent, mais seulement que nous n'avons rien reçu.

Le sénateur Carney: Ce qui ressort de vos propos, c'est qu'il ne s'agit pas de sommes faramineuses.

Le programme Night Hoops a duré huit ans; qu'est-il arrivé au financement?

Mme Sparrow: Il était financé par DRHC.

Le sénateur Carney: Cela tombe bien, nous avons justement avec nous quelques représentants de DRHC.

Mme Sparrow: Qui sont-ils?

Le sénateur Carney: Mais où est donc le problème? Il s'agit d'un programme qui a duré huit ans, qui a rejoint 40 municipalités, si j'ai bien compris, et des centaines de jeunes. Pourquoi a-t-on cessé de le financer?

Mme Sparrow: Je ne connais pas le fin mot de l'histoire, sénateur Carney, mais je sais que le financement de Nighthoops a posé beaucoup de difficultés de nature politique. Cela nous a tellement frustrés que nous avons décidé de passer à autre chose. Nous nous en sommes retirés et avons décidé de former le programme de basket-ball pour les jeunes Autochtones. Nous étions fatigués des complications et des petits jeux politiques associés aux subventions de DRHC. Le ministère a de plus changé les règles de financement, si bien qu'il était très difficile d'obtenir des fonds pour le segment suivant. Je pense que Misty pourrait vous en dire plus long.

Mme Thomas: On ne m'a jamais clairement expliqué les raisons pour lesquelles le ministère a cessé de financer le projet. En travaillant avec Night Hoops, nous avons pu obtenir d'autres subventions provinciales pour pouvoir continuer à offrir un programme d'envergure plus modeste.

Le sénateur Carney: Est-ce que ce programme existe toujours?

Mme Thomas: Oui, et il va très bien, même s'il n'a plus l'ampleur qu'il avait. Il existe toujours et son financement est assuré pour les deux prochaines années.

Le sénateur Carney: Madame Smith, qui sont vos partenaires? Vous dites que vous avez formé un partenariat avec d'autres intervenants dans le développement des sports. S'agit-il d'un partenariat avec le gouvernement, avec les entreprises ou avec la bande?

Mr. Smith: No, the partnerships we are creating are with the Peninsula Diabetes Association, the Aboriginal Resource Committee, ASRA, and the Aboriginal Sports and Recreation Association. Those organizations have tried to keep us afloat.

We have certified coaches and coach trainers that we have access to. We do not have access to government funding. I heard that they were talking about our youth excelling in sports. You know, our youth will never excel. They have to compete against one another.

Last summer we tried to do a pilot project with the B.C. games. We wanted to take some of our Aboriginal athletes to the games. They wanted us to participate in adjacent games. They wanted us to participate but you know, we are going to have you little Indians over there, but you will be still part of it. That was not what we wanted. We wanted our kids to compete in the B.C. Games, along with the rest of the other kids. They said we could not participate because we had an all-Aboriginal team. They were afraid of our kids because they are good. You know, all our kids are good athletes.

Senator Carney: What would the Olympics do for you? Would it drain all the money away from the programs or would it help you? I would like each of you to answer that question.

Mr. Adams: I think it would be beneficial for young folks to have the Olympics if they leave something for us to work with. I would want the governments to leave a legacy for the young folks, whether it is housing or recreation, just not totem poles.

Senator Carney: Would the Olympics drain the money away from your programs or would it assist them?

Ms. Thomas: I believe the games would assist in many ways, and, in fact, already have. This is the first Olympic bid in the history of bidding for Olympics that has created a legacy program before the bid phase. Most legacy programs are developed after you are awarded the games. This particular bid has set forth the 2010 Legacies Now program and for every dollar that was raised in support of the bid a percentage was set aside to do legacy programs for youth throughout our province. I believe the bid would be a fantastic thing for not just high performance athletes, but for grass roots programs and not restricted simply to sport programs either. There is funding for arts, culture, environmental sustainability, and social sustainability as well.

Senator Carney: Try and get that package for the clerk because it might give us more information concerning housing needs and so on.

Mme Smith: Non, nous avons établi des partenariats avec la Peninsula Diabetes Association, le Comité des ressources autochtones, l'ASRA et l'Aboriginal Sports and Recreation Association. Ces organisations s'efforcent de nous renflouer.

Nous avons accès à des entraîneurs qualifiés et à des formateurs d'entraîneurs. Nous ne recevons pas de subventions du gouvernement. On entend les parlementaires dire que nos jeunes doivent exceller dans les sports, mais cela ne sera jamais possible car il faudrait qu'ils puissent prendre part à des compétitions.

L'été dernier, nous avons essayé de lancer un projet pilote avec les jeux de la Colombie-Britannique. Nous voulions y amener certains de nos athlètes autochtones, mais on nous a invités à participer à des jeux parallèles. Ils voulaient bien que nous participions, mais dans une catégorie à part réservée aux «Indiens». Ce n'est pas ce que nous voulions. Nous voulions que nos jeunes puissent participer aux jeux de la Colombie-Britannique, tout comme les autres jeunes. On nous a répondu que ce n'est pas possible parce que tous les joueurs de notre équipe étaient Autochtones. Ils avaient peur parce que nos jeunes sont très forts. Nos jeunes sont tous de bons athlètes.

Le sénateur Carney: Qu'est-ce que la tenue des Jeux olympiques vous apporterait? Est-ce que cela drainerait toutes les ressources financières, privant ainsi vos programmes du financement nécessaire, ou est-ce que cela vous aiderait? J'aimerais entendre l'avis de chacun de vous à ce sujet.

M. Adams: Je pense que ces jeux seraient un bonne chose pour nos jeunes, d'abord qu'il leur en reste quelque chose de tangible. Je voudrais que nos gouvernements laissent aux jeunes un certain héritage, que ce soit au chapitre du logement ou des loisirs, et pas seulement des totems.

Le sénateur Carney: Est-ce que les Olympiques draineraient l'argent de vos programmes ou, au contraire, est-ce que cela les aiderait?

Mme Thomas: Je pense que cela nous aiderait à divers égards, et d'ailleurs c'est déjà fait. C'est la première fois dans l'histoire des candidatures aux Jeux olympiques qu'un programme a été mis sur pied, avant même l'étape des candidatures, pour que les équipements utilisés pendant les jeux soient mis à la disposition des populations par la suite. La plupart de ces programmes sont mis sur pied après le choix de la ville hôte. Or, la mise en candidature de Vancouver a comporté la création du programme 2010 Legacies Now; un pourcentage de tout l'argent recueilli à l'appui de la candidature de la ville a été réservé à la mise en oeuvre de programmes à l'intention des jeunes de toute la province. Je pense que la candidature aurait des conséquences extraordinaires non seulement pour les athlètes d'élite mais aussi pour les programmes de la base. Et les retombées ne se limiteraient pas non plus aux programmes d'activités sportives. Elles serviraient à financer les arts, la culture, le développement écologique et le développement social aussi.

Le sénateur Carney: Je vous invite à faire parvenir cette documentation à notre greffier parce que cela nous donnera plus d'information au sujet de vos besoins en logements, et ainsi de suite.

Senator Pearson: Thank you very much for your presentations. I have always been sure about the importance of sports for kids and how much it means to their lives.

Do you have any soccer programs? Soccer seems to be becoming popular and is not excessively expensive. It might be helpful to develop a larger spectrum of sports.

Ms. Sparrow: Soccer is popular in the native communities; there are leagues for kids, teenagers and adults. The B.C. Native Recreation Association is planning an Easter tournament in Victoria where juniors and seniors will participate. Soccer is on the rise and in some ways competes in popularity with basketball. The kids will have to decide which one to play.

Senator Pearson: I do not want the sports to be in competition with each other. I want a wider spectrum. I would like to put in our recommendation that we would like support for a wide variety of sports. I know about the sustainability and the infrastructure. You need a huge number of volunteers, but I am sure you get quite a few with this kind of thing. However, you also need something else, which is an infrastructure with some people who actually can do the organizing and they are not going to be worn out just because they are volunteers. They will actually get paid for what they are doing. You will need money for uniforms because we know that the kids love the uniforms and they are an important part of the symbolism.

Mr. Smith: In our centre we run coaching clinics to our certify our coaches from level one right on up to whatever they want to go. We have soccer camps, and have them two or three times a year. Our centre manager, Daniel Thorn, goes out throughout B.C. to operate some of these soccer camps. Often Daniel has to find his own funding to get some of these soccer camps or coaching clinics going. It often depends on the communities where these people come from. The funding is not there, so the kids end up paying for it. Hopefully we can find some money so we can offer coaching clinics and summer camps or soccer camps or whatever it is for kids to take part in because the kids do not have the money.

Senator Pearson: Olympic Aid is now called the Right to Play. Silken Laumann has been involved with that program and maybe they can help you in your endeavours.

Ms. Thomas: Olympic Aid, which recently changed it name, has distanced itself a little bit from the Olympic movement; they focus more on the third world countries.

Senator Pearson: I think they are thinking of developing more work with Aboriginal and native populations. I would encourage them to do so.

Ms. Thomas: I would encourage them to do so as well.

Le sénateur Pearson: Merci beaucoup de vos exposés. J'ai toujours été persuadée que les sports sont extrêmement importants pour les jeunes et qu'ils ont une influence sur leur vie.

Avez-vous des programmes de soccer? C'est un sport qui gagne en popularité et qui ne coûte pas très cher. Il serait peut-être avantageux d'élargir la gamme des activités sportives.

Mme Sparrow: Le soccer est un sport populaire dans les communautés autochtones; il y a des ligues de soccer pour les enfants, les adolescents et les adultes. La B.C. Native Recreation Association organise un tournoi qui aura lieu à Victoria à Pâques, et auquel les jeunes et les adultes participeront. Le soccer est de plus en plus populaire et rivalise quelque peu avec le basket-ball, qui a aussi la faveur des jeunes. Ils doivent décider lequel de ces sports ils veulent pratiquer.

Le sénateur Pearson: Je ne souhaite pas que les sports rivalisent entre eux, mais bien qu'il existe un plus grand nombre d'activités sportives différentes. À mon avis, notre recommandation devrait indiquer que nous appuyons un large éventail de sports. Je sais ce que cela suppose en matière d'infrastructure. Il faut une armée de bénévoles, mais je suis sûre que vous réussissez à en recruter un grand nombre pour de telles activités. Cependant, vous avez également besoin d'une infrastructure composée de gens qui pourront se charger de l'organisation, de manière à ne pas épuiser les bénévoles. Ces personnes seraient rémunérées. Vous aurez également besoin d'argent pour les uniformes parce qu'on sait que les jeunes adorent avoir un uniforme et que ceux-ci ont une importance symbolique.

M. Smith: Dans notre centre, nous offrons des stages en vue de certifier nos entraîneurs du niveau I jusqu'au niveau le plus avancé. Nous tenons aussi des écoles de soccer, à raison de deux ou trois séances par année. Le directeur du centre, M. Daniel Thorn, sillonne la Colombie-Britannique pour diriger ces écoles de soccer. Souvent, Daniel est obligé d'assurer lui-même le financement pour mettre sur pied ces stages pour entraîneurs ou ces écoles de soccer. Cela dépend souvent de la collectivité d'origine des participants. Il n'y a pas de financement en place, c'est pourquoi les jeunes se retrouvent avec la facture. Nous espérons pouvoir trouver les fonds qui nous permettront d'offrir des stages pour entraîneurs, des camps d'été, des écoles de soccer, et cetera, pour permettre aux jeunes de participer puisque ces derniers n'en ont pas les moyens.

Le sénateur Pearson: Le programme Olympic Aid s'appelle désormais Right to Play. Silken Laumann a participé à ce programme et peut-être que ces gens peuvent vous aider dans vos initiatives.

Mme Thomas: Le programme Olympic Aid, qui a récemment adopté un nouveau nom, a pris ses distances du mouvement olympique, jusqu'à un certain point; aujourd'hui, le programme se concentre davantage sur les pays du tiers monde.

Le sénateur Pearson: Je crois qu'ils envisagent la possibilité de travailler davantage avec les populations autochtones. Je les encourage à le faire.

Mme Thomas: J'abonde dans ce sens.

Senator Pearson: Mr. Adams, you spoke about the transition that youth make to adulthood. You told us to treat these wards of the state with the same sensitivity that we would our own children. We should be prepared to support these children for a little while longer. Well, we are not only prepared, we do.

Percentage-wise there is large number of Aboriginal children in the care system and they will be the ones that will have the least outside resources to help them as they make the transition into adulthood. Please make a comment about that.

Mr. Adams: Yes, I think there are a lot of implications and confusion concerning kids that are in care. When you look at children that are adopted right in the beginning, they have no connection to their family, so they are real lost souls. Our community does not accept them, nor does the larger population. Then you have the young folks that are generational, living in the downtown east end core. These kids are third and fourth generation downtown east end core, and still attached to the community. Then you have the young folks that are coming off the reserve who have been exploited and are living in the downtown east end or Greater Vancouver area. How do you deal with all of them?

The Ministry of Children and Family Development is trying to encourage the Aboriginal community to take over those services so we can work with our young folks. That is not to say that all of them want to come to our services. At least they have a choice and so they can work with our kids now. Those are some of the solutions that we are trying to deal with the provincial government right now.

How can the federal government get involved? I think it would be great if they could work with the provincial government and talk about the problems such as homelessness, women's issues and so on. We have to talk together. All the levels of government have to work together to assist us because we are trying too.

Senator Pearson: Somebody said to me the other day that our Constitution was not written with children in mind. I think that is, you know, there is so many things in the Constitution that work against this collaboration that we have really to change that around.

Mr. Adams: We cannot fight over children. We cannot fight over their jurisdiction, be it status, non-status, Inuit, or Metis. At the end of the day, we are still fighting over them through the legal system, not through the people system.

Senator St. Germain: The four of you have been inspirational and excellent in the way you have delivered your message.

Le sénateur Pearson: Monsieur Adams, vous avez parlé de la transition de la jeunesse à l'âge adulte. Vous nous avez enjoints de traiter ces pupilles de l'État avec la même délicatesse que l'on traiterait nos propres enfants. Nous devrions être disposés à soutenir ces enfants un peu plus longtemps, nous avez-vous dit. Eh bien, non seulement sommes-nous prêts à le faire, c'est ce que nous faisons.

Il y a un pourcentage important d'enfants autochtones sous la tutelle de l'État et ce sont eux qui auront le moins de ressources de l'extérieur pour les aider à réaliser cette transition à la vie adulte. J'aimerais avoir votre point de vue là-dessus.

M. Adams: En effet, il y a beaucoup de confusion qui règne autour des enfants pris en charge par l'État. Les enfants qui sont adoptés dès le début n'ont aucun lien avec leur famille, ce sont des âmes perdues. Notre communauté ne les accepte pas, et la population générale non plus. Puis, il y a les jeunes qui sont en milieu urbain depuis des générations, qui vivent dans le centre-est de la ville. Ces jeunes représentent la troisième ou la quatrième génération à naître dans le quartier et ils ont encore des liens à la collectivité. Ensuite, il y a les jeunes qui quittent la réserve, qui ont été exploités et qui vivent aujourd'hui dans le centre-est ou dans la grande région de Vancouver. Comment pouvons-nous nous occuper de tous ces gens?

Le ministère de la Protection de l'enfance et du Développement de la famille essaie d'encourager la communauté autochtone à prendre en main ces services pour qu'elle puisse travailler elle-même auprès de ces jeunes gens. Cela ne veut pas dire que tous les jeunes veulent se prévaloir de nos services. Mais au moins, un choix leur est offert et il est possible désormais de travailler avec nos jeunes. Voilà quelques-unes des solutions que nous essayons de mettre en oeuvre à l'heure actuelle avec le gouvernement provincial.

Quel rôle pourrait jouer le gouvernement fédéral? Ce serait une excellente chose pour le gouvernement fédéral de collaborer avec le gouvernement provincial et de discuter de problèmes tels que les sans-abri, les questions des femmes et ainsi de suite. Il faut qu'il y ait un dialogue. Tous les paliers du gouvernement doivent collaborer pour nous venir en aide car nous déployons des efforts.

Le sénateur Pearson: L'autre jour, quelqu'un me disait que, lorsque notre Constitution a été rédigée, on n'avait pas tenu compte des enfants. Je crois qu'il y a beaucoup de choses dans la Constitution qui nuisent à cette collaboration, et il faut que cela change.

M. Adams: Les enfants ne doivent pas être une pomme de discorde. Nous ne pouvons pas nous permettre de nous quereller sur des questions de compétence, qu'il s'agisse d'Indiens inscrits, d'Indiens non inscrits, d'Inuits ou de Métis. En fin de compte, nous continuons à nous les arracher dans l'arène juridique, plutôt que de travailler pour les gens.

Le sénateur St. Germain: La façon dont vous avez, tous les quatre, livré votre message nous a inspirés par son excellence.

Mr. Smith, you said that your father told you there were two societies. I find it sad that there is not the proper recognition of your society. Obviously the wisdom that he imparted on you makes you an elder today and I really want to thank you for coming on board.

I have a question for Jerry Adams. I am a Metis, but I am also a former air force pilot and I still fly my own airplane. At the airport every year they ask me to make a presentation to the most accomplished air cadet in the squadron. The ceremony is held in Aldergrove. I make the presentation and I also give them a Senate pen. We have small memorabilia that is really recognizable. I gave a pen to one of these young air cadets and about six months later I was just out at the airport and the mother came up to me and said: "You know, Mr. St. Germain, he cherishes that pen." She says, "I am so happy you came and made the presentation."

All I am saying to you is that there are six senators in the province and there are 32 MPs, and I would suggest that you could really uplift the kids' spirits by having one of us there. The B.C. Regiment, which is a military establishment that trains army cadets, uses us as presenters. That is just a suggestion.

You talked about smiling at each other. I see too many of our native peoples that really cannot look at each other and just smile. We have to evangelize the smile amongst ourselves because that to me is what makes young people feel good and feel accepted.

Ms. Thomas and Gail, if I may call you Gail, what you are doing, is really, really appreciated. The youth told us all about you the other night. I will talk to you right after the meeting when I have spoken to Senators Carney and Lawson. I have an idea, but I do not want to say it just now.

Senator Carney: It is probably illegal.

Senator St. Germain: It is a good idea for a good cause.

Senator Carney: I participate in the First Nations graduation ceremony at Britannia for the 170 First Nations kids that are going graduating from grade seven. As you know, this program is to encourage them to go into grade eight. When I spoke to Senator Chalifoux about this program she told me to the kids a Senate certificate. The certificate is large and has gold emblems and red maple leafs and says acknowledges that the student has graduated.

For the first couple of years and I was the only non-Aboriginal on the stage. I was the only one participating and sometimes I felt that maybe I should not be there. I asked one of the teaching aids if maybe someone else should be doing my job, I mean an Aboriginal. She told me that it was great that I was there because it showed the kids that someone else cared about them, that Canada cares about them.

M. Smith, votre père vous a dit qu'il y avait deux sociétés. Il est triste que votre société ne soit pas pleinement reconnue. Manifestement, la sagesse qu'il vous a impartie vous confère aujourd'hui le statut d'aîné et je vous remercie sincèrement d'être venu participer.

J'ai une question pour M. Jerry Adams. Je suis Métis, mais je suis également un ancien pilote de l'armée de l'air et je pilote encore mon propre appareil. À chaque année, à l'aéroport, on m'invite à décerner un prix au plus doué des cadets de l'air. La cérémonie a lieu à Aldergrove. Je décerne le prix et je remets également au titulaire un stylo du Sénat. Nous avons des petits souvenirs qui sont éminemment reconnaissables. J'ai donc offert un stylo à l'un de ces jeunes cadets de l'air et, environ six mois plus tard, j'étais à l'aéroport lorsque la mère de ce jeune est venue me voir et m'a dit: «Vous savez, monsieur St. Germain, ce stylo lui est vraiment cher». Elle a ajouté: «Je suis si heureuse que vous soyez venu et que vous lui ayez décerné ce prix».

Tout ce que je dis, c'est qu'il y a, dans la province, six sénateurs et 32 députés et je crois que la présence de l'un d'entre nous pourrait vraiment remonter le moral des jeunes. Le régiment de la Colombie-Britannique, institution militaire qui forme des cadets de l'armée, fait appel à nous pour remettre ces prix. Ce n'est qu'une suggestion.

Vous avez parlé de l'importance du sourire. Je vois trop de nos gens autochtones qui sont incapables de s'échanger tout simplement un sourire. Nous devons prêcher les vertus du sourire chez nos gens parce que c'est cela, à mon avis, qui donne aux jeunes un sentiment de bien-être et d'appartenance.

Madame Thomas et Gail, si je puis vous appeler Gail, ce que vous faites est hautement apprécié. Les jeunes nous ont parlé de vous en long et en large l'autre soir. J'aimerais m'entretenir avec vous après la réunion, immédiatement après avoir parlé aux sénateurs Carney et Lawson. J'ai une idée, mais je ne veux pas la révéler tout de suite.

Le sénateur Carney: C'est probablement illégal.

Le sénateur St. Germain: C'est une bonne idée pour une bonne cause.

Le sénateur Carney: Je prends part à la cérémonie de remise de diplômes pour les Premières nations à Britannia, il s'agit des 170 jeunes des Premières nations qui terminent leur septième année. Comme vous le savez, ce programme vise à les encourager à passer à la huitième année. Lorsque j'ai parlé du programme au sénateur Chalifoux, elle m'a dit de remettre aux jeunes un certificat du Sénat. Le certificat est un grand document portant des emblèmes dorés et des feuilles d'érable rouges, et porte une reconnaissance de fin d'études.

Pendant les premières années, j'étais la seule non-Autochtone sur la scène. J'étais la seule à prendre part à la cérémonie et il m'est arrivé de croire que je n'étais peut-être pas à ma place. J'ai demandé à l'un des aides enseignants si cette tâche ne devait peut-être pas revenir à un autre, je veux dire un Autochtone. Elle m'a répondu que ma présence était une chose excellente parce que cela constituait la preuve, pour les jeunes, que quelqu'un d'autre se souciait d'eux, que le Canada se soucie d'eux.

When you stand up there and give out these certificates it means that Canada cares about them. Sometimes they think that only their culture or their community cares about them.

Think about those things in terms of reaching your goals. We can do things to support your good causes.

The Chairman: Those certificates mean so much and they are beautiful. Our assistants write the congratulations and the person's name and it means so much to our children and to our elders. I make presentations to our elders; fiftieth or seventy-fifth wedding anniversaries and it is just thrilling.

Senator Carney: The student gets their graduation diploma and they get their certificate from Canada.

Senator Lawson: When I came to the Senate in 1970, one of the first bills that came before us was an appropriation for $750,000 for a study to determine if there was too much money spent on studies. I am serious. When the report came back it said that the study was incomplete and further studies were planned. Things have changed, but not much.

The Chairman: Should we believe him or not?

Senator Lawson: I am serious. Last year there was a professor in Quebec who said she was delighted, shocked and surprised that she had been awarded $1.6 million to determine the impact of royal visits in France between the 16th and 17th centuries.

I do not know about the other senators, but I have not had one single request to study royal visits in France during that time. If we could just arrange to get 10 per cent of all the dumb decisions they make, we could cover all of the problems you are talking about.

I come from the labour movement. The government is creating science and technology funds, technology partnerships funds and innovation funds. They come knocking at my door to ask for my vote. I am an independent.

We have to find companies here in B.C. and in Canada who need that money, who have an innovative idea or new technology. Each door that I knock on I get the same response: "We don't have any money."

I recall the one occasion I lobbied to get a lousy $2.5 million to save 150 jobs. The government leader got a telephone call. The leader, who will remain nameless for the moment, told me that it was the Prime Minister and that he had to leave with him to deliver $700 million to New Brunswick. I said, "Wait, am I missing something?" I said, "They have cut the budget for Western Economic Diversification and no funding is available, and you are telling me that you are going to just drop off $700 million for the Atlantic provinces?" I was very upset.

Lorsqu'on remet ces certificats, là-haut sur la scène, cela signifie que le Canada pense à eux. Parfois, ils ont l'impression que seuls les membres de leur culture ou de leur communauté s'intéressent à eux.

Gardez cela à l'esprit lorsque vous poursuivez vos objectifs. Il y a des choses que nous pouvons faire pour soutenir vos bonnes causes.

La présidente: Ces certificats revêtent une grande signification et ils sont très beaux. Nos adjoints écrivent le message de félicitations et le nom de la personne et cela compte pour beaucoup aux yeux de nos jeunes et de nos aînés. Je célèbre des événements avec nos aînés; un cinquantième ou un soixante-quinzième anniversaire de mariage, par exemple, c'est très émouvant.

Le sénateur Carney: L'étudiant reçoit son certificat de fin d'études ainsi que son certificat du Canada.

Le sénateur Lawson: Lorsque j'ai été nommé au Sénat en 1970, l'un des premiers projets de loi dont nous avons été saisis était une loi de crédit portant affectation de 750 000 $ pour une étude visant à déterminer si l'on dépensait trop d'argent à faire des études. Je suis très sérieux. Le rapport de cette étude a conclu que l'étude était incomplète et que d'autres études étaient prévues. Les choses ont changé, mais pas énormément.

La présidente: Est-ce qu'il faut le croire ou non?

Le sénateur Lawson: Je suis sérieux. L'an dernier, au Québec, il y a une professeure qui s'est dite réjouie, stupéfaite et surprise d'avoir reçu un octroi de 1,6 million de dollars dans le but d'étudier l'incidence des visites royales en France aux XVI^{e} et XVII^{e} siècles.

Je ne parlerai pas pour les autres sénateurs mais, pour ma part, on ne m'a jamais demandé d'étudier les visites royales en France aux XVI^{e} et XVII^{e} siècles. Si nous pouvions seulement obtenir 10 p. 100 du financement accordé à des choses bêtes, nous pourrions régler tous les problèmes que vous évoquez.

Je viens du milieu syndical. Le gouvernement met sur pied des fonds pour la science et la technologie, des fonds pour les partenariats technologiques et des fonds pour l'innovation. Ils viennent solliciter mon appui. Or, je siège comme indépendant.

Il nous faut trouver, ici en Colombie-Britannique et au Canada, des entreprises qui ont besoin de cet argent, qui ont une idée novatrice ou une nouvelle technologie à offrir. Mais on me fait toujours la même réponse: «Nous n'avons pas d'argent.»

Je me souviens qu'une fois, j'avais fait campagne pour recueillir un maigre petit 2,5 millions de dollars pour sauver 150 emplois. Le leader du gouvernement a reçu un coup de fil. Le leader en question, dont je tairai le nom pour l'instant, m'a dit que c'était le premier ministre qui l'appelait et qui lui avait demandé de se joindre à lui pour aller remettre 700 millions de dollars au Nouveau-Brunswick. J'ai répondu: «Attendez, est-ce qu'il y a quelque chose que je ne comprends pas?» Puis j'ai ajouté: «Ils sont contraints de réduire le budget pour la Diversification de l'économie de l'Ouest, il n'y a plus de financement, et vous me dites que vous allez remettre 700 millions de dollars aux provinces atlantiques?» J'étais très en colère.

I think what we need is one more Senate committee. We could call it the Common Sense Committee comprised of pairs of senators from the various jurisdictions.

Senator Carney: C-e-n-t-s.

Senator Lawson: Pardon?

Senator Carney: Common cents.

Senator Lawson: Yes. We will have pairs of senators. When we see programs such as Night Hoops we will tell the federal government to make funds available for it because it is a great program that is helping young kids to grow and learn. It is a program that is keeping kids off of the streets. It is helping kids to make progress. We will tell the government to fund the program.

We need to do something to break down all this bloody bureaucracy that seems to stall everything. We cannot get anything done, while at the same time millions of dollars are being sent in every different direction for not as valid a purpose.

Senator St. Germain and Senator Carney, if there is anything that we can do to make some of these things happen, we will do it. Do you remember that famous movie with the guy hollering at the window in the television area: "I'm mad as hell and I'm not going to take it anymore"? Well, my God, if we are not mad about what we hear today about discrimination and all the things that are wrong and we cannot help with funding, it is about time we get as mad as hell and decide we are not going to take it anymore.

That is my rant. Thank you all for being here.

The Chairman: It has been a very interesting day. It has been a long day, but even though we might be physically tired our brains are working and "I'm mad as hell and we've got to do something about it."

I promise you that you will get copies of this report and that you will be able to use it as ammunition to really push forward. We will be pushing forward as well. I am part of the government side. I sit in the northern and western caucus and, believe me, we will be pushing and pushing and pushing.

Thank you very much. It has been enlightening.

The committee adjourned.

Je crois qu'il faudrait constituer un autre comité du Sénat. On l'appellerait le Comité du Bon Sens des Affaires, et il serait constitué de sénateurs des différents territoires et provinces.

Le sénateur Carney: Bon sens des Affaires.

Le sénateur Lawson: Pardon?

Le sénateur Carney: Bon sens des Affaires.

Le sénateur Lawson: Oui. Les sénateurs fonctionneront en pairs. Lorsque nous verrons des programmes comme Night Hoops, nous dirons au gouvernement fédéral de débloquer des fonds parce que c'est un excellent programme qui aide les jeunes à s'épanouir et à apprendre. C'est un programme qui tient les jeunes occupés et loin de la rue. Cela les aide à progresser. Nous dirons au gouvernement de financer le programme.

Il nous faut agir pour mettre un terme à toute cette bureaucratie qui semble ralentir tout. Nous n'arriverons à rien accomplir, tout en dépensant des millions de dollars dans tous les sens pour des causes qui ne sont pas aussi valables.

Sénateur St. Germain, sénateur Carney, s'il y a quelque chose que nous puissions faire pour concrétiser cela, nous allons le faire. Je me souviens d'un film célèbre où le type crie par la fenêtre du salon: «Je suis en furie et je ne me laisserai plus faire.» Eh bien, parbleu, si nous ne sommes pas furieux de ce que nous entendons aujourd'hui, alors qu'on nous parle de discrimination et de tout ce qui ne va pas et du fait que nous ne pouvons donner un coup de main avec le financement, eh bien, il est grand temps de nous mettre en colère et de décider d'agir.

J'ai terminé ma diatribe. Merci à tous d'être venus.

La présidente: Ce fut une journée fort intéressante. La journée a été longue mais, même si nous sommes fatigués physiquement, les rouages de nos cerveaux tournent et moi aussi «je suis furieuse et il nous faut agir».

Je vous promets de vous faire parvenir des copies du rapport et que vous pourrez vous en servir pour vraiment appuyer vos efforts. Nous aussi comptons aller de l'avant. Je siège du côté du gouvernement. Par ailleurs, je siège au caucus du Nord et de l'Ouest et, croyez-moi, nous allons appuyer sur la question, encore et encore.

Je vous remercie beaucoup. La séance a été éclairante.

La séance est levée.

MAIL POSTE
Canada Post Corporation/Société canadienne des postes
Postage paid
Lettermail
Poste-payé
Poste-lettre
1782711
OTTAWA

If undelivered, return COVER ONLY to:

Communication Canada – Publishing
Ottawa, Ontario K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:

Communication Canada – Édition
Ottawa (Ontario) K1A 0S9

WITNESSES

Wednesday, March 19, 2003 (a.m.):

From the Vancouver Police and Native Liaison Society:

Morris Bates, Specialized Victim Assistance Worker.

From the B.C. Women's Health Centre:

Angie Todd-Dennis;

Rita Barnes.

Wednesday, March 19, 2003 (p.m.):

From the Eslha7an Learning Centre:

Gloria Nahanee, Youth Services Provider.

From the First Nations Education Steering Committee:

Christa Williams, Executive Director;

Jan Haugan.

From the Pacific Sport National Sport Centre:

Misty Thomas, Night Hoops;

Gail Sparrow, Musqueam First Nation.

From the Urban Native Youth Association:

Jerry Adams.

From the Aboriginal Sports and Development Centre:

Frazer Smith, Chairman.

TÉMOINS

Le mercredi 19 mars 2003 (avant-midi):

De la Vancouver Police and Native Liaison Society:

Morris Bates, travailleur spécialisé en assistance aux victimes.

Du B.C. Women's Health Centre:

Angie Todd-Dennis;

Rita Barnes.

Le mercredi 19 mars 2003 (après-midi):

Du Centre d'apprentissage Eslha7an:

Gloria Nahanee, dispensatrice des services pour la jeunesse.

Du First Nations Education Steering Committee:

Christa Williams, directrice exécutive;

Jan Haugan.

Du Pacific Sport National Sport Centre:

Misty Thomas, Night Hoops;

Gail Sparrow, Première nation Musqueam.

De l'Urban Native Youth Association:

Jerry Adams.

De l'Aboriginal Sports and Development Centre:

Frazer Smith, président.

Available from:
Communication Canada – Canadian Government Publishing
Ottawa, Ontario K1A 0S9
Also available on the Internet: http://www.parl.gc.ca

En vente:
Communication Canada – Édition
Ottawa (Ontario) K1A 0S9
Aussi disponible sur internet: http://www.parl.gc.ca